

« Chaque chapitre de ce livre me réconforte, il me plonge dans les réalités multiples des militants et activistes qui agissent à travers le monde, du Chili au Burkina Faso, de l'Argentine au Tchad, de la République centrafricaine à l'Espagne, de Cuba à Madagascar en passant par les pays d'Asie.

Cela m'encourage, me donne de la force et l'espoir qu'un monde débarrassé de la violence est possible et qu'il faut continuer à nourrir cette utopie de la venue d'une humanité, où l'humain sera placé avant toute préoccupation, économique ou politique. »

Ben Kamuntu,
Poète slameur, Membre du mouvement citoyen
'Lucha - Lutte pour le changement' RD Congo

manthra - info@manthra.ec



JOURNALISME
Non-Violent



JOURNALISME *Non-Violent*

Vers une approche
humanisatrice de la communication



JOURNALISME NON-VIOLENT

Vers une approche humanisatrice
de la communication

Pía Figueroa Edwards

Nelsy Lizarazo Castro

Juana Pérez Montero

Javier Tolcachier

Tony Robinson

JOURNALISME NON-VIOLENT

Vers une approche humanisatrice

de la communication



pressenza
INTERNATIONAL PRESS AGENCY

Version originale en espagnol

Traduction, adaptation française et relecture :

Ricardo Arias, Ginette Baudelet, Brigitte Cano,
Tatiana De Barelli, Jean-Marc Dunet, Anaïs Dupuis,
Camilo Morales, Teresa Scotto di Vettimo, Laurence Wuillemin

ISBN : 978-2-9585294-0-6

Couverture :

Manthra Comunicación · info@manthra.ec

© Pressenza

Reproduction autorisée en mentionnant la source

Sommaire

Préface de l'édition francophone.....	II
Prologue.....	17
Introduction.....	27
L'humanisation de la communication : fondements conceptuels du journalisme non-violent.....	29
Principes du journalisme non-violent.....	49
Outils pour une approche non-violente dans la pratique du journalisme.....	147
L'approche non-violente et les formats journalistiques.....	167
Pistes méthodologiques.....	201
Bibliographie.....	227
Les auteur·e·s.....	233

Préface de l'édition francophone

Ce livre, *Journalisme Non-Violent, vers une approche humanisatrice de la communication*, me parle, ce bouquin parle à mon moi profond. Chaque ligne, chaque paragraphe, chaque chapitre me plonge dans mes souvenirs les plus lointains et les plus proches de manifestations pacifiques, des sit-in et marches auxquels j'ai pris part ces derniers 10 ans de ma vie avec mes camarades de lutte au sein du mouvement citoyen « Lutte pour le changement », Lucha, de 2012 à nos jours.

Chaque chapitre de ce livre me reconforte, il me plonge dans les réalités multiples des militants et activistes qui agissent à travers le monde, du Chili au Burkina Faso, de l'Argentine au Tchad, de la République centrafricaine à l'Espagne, de Cuba à Madagascar en passant par les pays d'Asie. Cela m'encourage, me donne de la force et l'espoir qu'un monde débarrassé de la violence est possible et qu'il faut continuer à nourrir cette utopie de la venue d'une humanité, où l'humain sera placé avant toute préoccupation, économique ou politique.

Que seraient ces mouvements de résistance sans les journalistes « humanistes » ? Qui, face à l'oppression et l'injustice, refusent la neutralité complice sans pour autant dénaturer les faits. Pressenza a pris le soin de présenter les articles marquant son engagement non-violent, sa prise de position tranchée dans un monde où certains médias, prétendent être neutres et impartiaux, tout en œuvrant

consciemment ou inscïemment pour une machination afin de faire valoir certains points de vue des gouvernements, des grandes firmes industrielles, des lobbies financiers à travers le monde, de faire l'apologie de la violence et de la guerre sans fin.

L'engagement de *Pressenza*, qui s'affermît chaque année de ses treize ans d'existence, témoigne de sa volonté, du courage de ses animateurs, bénévoles et volontaires de tous les coins du monde, de s'assumer et de prendre position face à la violence, à l'oppression, au totalitarisme, à l'intolérance. Comme le clame Arsenik, un groupe mythique du rap français des années 90 : « Qui peut prétendre faire du rap sans prendre position ? » Je me permets de les paraphraser en disant : « Qui peut prétendre informer sans prendre position ? », surtout quand il s'agit de l'humain, de la violence, de la guerre, de la solidarité, des enfants, des minorités.

Que serait ce combat non-violent pour la paix, la justice sociale et la dignité humaine sans l'apport des journalistes qui sont bousculés, interpellés, matraqués et parfois même emprisonnés pour avoir couvert nos manifestations en République démocratique du Congo RDC et partout dans le monde ? Les journalistes n'ont pas seulement été témoins de nos actions non-violentes dont la plupart étaient et continuent d'être violemment réprimées dans le sang par la police et l'armée, mais ils ont été et demeurent les protagonistes qui pratiquent « *le journalisme non-violent assumé comme une pratique de dénonciation, de visibilité et de réparation* », comme il est répété dans ce livre que je vous recommande vivement de lire.

Ce livre, coécrit par Pía Figueroa Edwards, Nelsy Lizarazo Castro, Juana Pérez Montero, Javier Tolcachier et Tony Robinson, est un appel à la résistance pour la paix, pour l'humanité, un livre qui présente un modèle de journalisme non-violent qui a fait ses preuves et qui mérite plus d'attention dans ce monde où les propagandes de violences sur les écrans obscurcissent nos yeux et nous bouchent les oreilles. Aujourd'hui, plus que jamais, les journalistes ont un rôle central à jouer dans le traitement de l'information comme « un

bien social », aider la société à résister contre la peur que la plupart des médias vendent à la société.

Ce livre me rappelle Marlène Rabaud, journaliste française qui a suivi notre mouvement de 2016 à 2018 pour filmer la non-violence des rues isolées de Goma et la projeter sur les grands écrans du monde entier. Marlène et ses collaborateurs congolais, notamment Jack Muhingo, avaient fait face aux gaz lacrymogènes, aux matraques, aux balles réelles, avec leurs micros, leurs caméras, smartphones, carnets... pour relayer nos revendications en faveur de la démocratie et de la justice sociale, et qui avaient abouti à la chute du régime dictatorial de Kabila.

Son film *Congo Lucha* (disponible via ce lien <https://vimeo.com/ondemand/congolucha>), dédié à notre camarade Luc Nkulula Wa Mwamba, tué dans un incendie criminel de sa maison le 10 juin 2018, illustre notre lutte, notre espoir pour un Congo nouveau, une leçon de non-violence active marquée du sang indélébile des martyrs dans la mémoire des Congolais et des amis de la paix, pour les générations actuelles et à venir.

Marlène Rabaud est un exemple de « journaliste non-violente », tout comme Pressenza qui peut être bien illustré par son communiqué de presse du 9 décembre 2019 appelant à la Solidarité mondiale avec Julian Assange, l'article de Juan Guillermo Ossa sur la « Globalisation économique ou Mondialisation humaine ? » Ou encore l'article de Tatiana de Barelli Vis ! Un cri empreint de douceur nous vient du Congo (RDC) du 3 mai 2022, consacré à mon nouvel album de slam poésie qui porte l'espoir d'un monde de paix, de solidarité et d'interculturalité.

Je vais vous raconter une histoire, celle d'un certain mardi 15 mars 2016 à Goma, à l'est de la RDC, dans la région du Kivu en guerre, ma terre où mon âme avait vu le jour. C'était aux environs de 11h du matin, alors que nous démarrions notre marche silencieuse et non-violente pour exiger la libération de Fred Bauma et Yves Makwambala, deux camarades de lutte au sein du mouvement citoyen

« Lutte pour le changement », Lucha. Sous le soleil, presque le moment de la journée où il culmine au plus haut dans le ciel, nous descendions le boulevard Kanyamuhanga, principale route de la ville, mains liées, bouches bandées, bougies allumées, le silence bavard de nos regards était couplé aux chuchotements des passants qui se questionnaient sur le sens de notre action et les klaxons des taximen-motos curieux, avant que nous leurs donnions nos dos et qu'ils y lisent les messages collés, écrits sur des papiers à l'aide de marqueurs et attachés par des agrafes. Le message principal était : *Libérez Yves et Fred, revendiquer son droit n'est pas un crime.*

Fred et Yves avaient été arrêtés à Kinshasa le 15 mars 2015, lors d'une rencontre internationale sur la bonne gouvernance en Afrique, organisée par les mouvements citoyens africains, dont « Lucha », « Filimbi », « Y'en a marre » du Sénégal et « Le Balai citoyen » du Burkina Faso. La rencontre visait à repenser la question de l'éducation à la citoyenneté africaine et l'engagement socio-politique de la jeunesse.

Poursuivis pour « haute trahison et complot contre le président Joseph Kabila », nos camarades avaient passé plus de trois mois dans des cachots secrets du service de renseignement, sans aucune possibilité de contacter leurs familles et leurs proches, avec l'interdiction de consulter leurs avocats conseils.

La marche était intervenue alors que nos amis observaient le 9^e jour de grève de la faim pour dénoncer leur détention arbitraire et l'instrumentalisation de la justice par le régime répressif et despotique de Kabila. La marche silencieuse visait à alerter sur la détérioration de leur état de santé et exiger leur libération, une année après leur arrestation brutale et injustifiée.

Après quelques kilomètres de marche, plusieurs jeeps de la police avaient foncé sur nous, on était encerclés, les journalistes courageux nous suivaient et observaient de près ce qui se passait. Nous étions violemment tabassés par les coups de matraques et les canons de fusils, les policiers avaient exercé les mêmes violences sur les journa-

listes qui couvraient l'évènement et leur avaient ravi leurs caméras, dictaphones et micros. Je me rappelle de Diana Zayneb Alhindawi, photoreporter américaine brutalisée par la police, mais malgré les menaces, elle n'avait pas lâché sa caméra, son courage n'avait pas fléchi. Les photos qu'elle avait prises de notre arrestation avaient été diffusées partout dans le monde entier et les voix s'étaient élevées pour exiger notre libération. Nous avons passé une semaine au cachot.

Comme Esther Amelia Delvenne, Diana avait pris position. Comme Stéphane Hairy dans son article « Les médias créent le réel auteur : Ne laissons plus l'information aux mains de ces quelques milliardaires. Ne les laissons plus créer notre 'réalité'. Créons la nôtre ! », Diana avait pris position. Comme Jake Johnson dans son article « Manifestation de Londres : Arrêtez d'armer Israël, arrêtez de bombarder Gaza », Diana avait pris position. Comme Esther Amelia Delvenne dans son article « Manifestation des femmes : l'empathie face à la souffrance crée une sensibilité particulière », Diana avait pris position. Comme Gabriela Amaya dans son article sur *Pressenza* « Un regard humanisant sur l'immigration est possible », Diana avait pris position. Comme Angela Davis et son slogan « Ne financez pas la police », et la construction du mouvement BLM *Black Lives Matters* (la vie des Noirs compte), Diana avait pris position.

Comme Mandela face à l'apartheid, Martin Lutter King face à la ségrégation raciale aux États-Unis, Luc Nkulula Wa Mwamba, pour la justice sociale et la dignité humaine en RDC, Diana avait pris position.

De par ses images, les titres des articles, le ton utilisé, le format journalistique utilisé (article, reportage, entretien, article d'opinion, photo-reportage, vidéo...), *Pressenza* met « l'humain avant tout », contribue à la construction d'un idéal commun où « l'information est un bien social », accessible et assumé, où le journaliste joue son rôle d'acteur dans la construction d'un monde ligué contre la

violence, l'obscurantisme, la xénophobie, où le rejet de l'humanité de l'autre constitue un rejet de sa propre humanité.

Ben Kamuntu, Goma, Septembre 2022

Poète slameur

Co-fondateur de mlimani-editions.com / Education-Cultures

Membre du collectif Goma Slam Session

Formateur à Capacitar RD Congo

Militant du mouvement Lucha RDC

Prologue

La rédaction de ce prologue est, avant tout, une *reconnaissance* de la compétence des ami-e-s de Pressenza qui ont assumé la tâche de produire ce qu'il-elle-s appellent un « livre-manuel ».

Une *reconnaissance* de la manière dont Pressenza m'a amenée à penser qu'au-delà des divergences qui me séparent de certaines de leurs conceptualisations philosophiques et socio-psychologiques de l'être humain, de leur vision idéologique de l'humanisme, et même de certaines de leurs catégorisations de la violence, je pouvais, sans trahir ma façon de penser, de sentir et d'agir, sans réserve aucune, adhérer à ces propos.

Une *reconnaissance* car le texte est un appel honnête et respectueux à la pluralité, à la possibilité de se rencontrer, sans être nécessairement égaux, et d'engager des dialogues productifs. En d'autres termes, il s'agit là d'une incitation à se comporter en tant qu'êtres non-violents, capables de distinguer les antagonismes des différences ; avec la capacité d'unir nos forces lorsque nous constatons que nous sommes sur des chemins convergents, même en venant d'horizons différents.

Et pour moi, qui viens de ces vieilles et persistantes quêtes latino-américaines de la communication populaire et de l'engagement – toujours totalement inachevé – pour démocratiser les systèmes et les médias de communication et d'information, ce livre, construit

sur les idées de la non-violence, m'apparaît comme une autre façon d'enrichir nombre des approches qui ont été élaborées dans ces territoires.

Parce que c'est aussi un livre qui, en synthétisant et en illustrant 12 ans de travail de Pressenza en tant qu'agence de presse internationale, contient des notions et des propositions qui ont été révisées maintes et maintes fois : chaque fois qu'un matériel produit ne satisfaisait pas ; chaque fois que le travail était planifié ; chaque fois qu'on était heureux de relever une avancée. Parce que le journalisme non-violent que nous avons entre les mains n'est pas une notion ou une suggestion née de la pensée d'un groupe de personnes talentueuses et bien intentionnées, mais plutôt des concepts et des propositions tissés dans une pratique aujourd'hui mise en œuvre avec une autre intention : contribuer à la formation dans le domaine du journalisme ; contribuer au développement des réflexions et des capacités des communicant-e-s engagé-e-s à rendre notre monde plus vivable en termes collectifs de solidarité, de justice et d'autonomie.

En tant que matériel de formation, *Journalisme Non-Violent* propose deux étapes. Dans la première partie, il articule de manière vertueuse l'exposition des idées – ici reconnues comme des « principes » – incluant ce que l'on appelle les « bonnes pratiques », des publications produites par les correspondant-e-s de Pressenza dans le monde et par d'autres membres de divers médias et agences de communication.

La deuxième partie – conçue comme une boîte à outils pour la pratique du journalisme non-violent – reprend les contenus de la première partie en leur ajoutant un sens didactique exhaustif. Il aborde les différents aspects de la production d'information : les sujets, le contexte, les sources et la terminologie, ainsi que les différents formats journalistiques.

Dans tous les cas, ce « comment faire », matériel destiné à la formation, se garde bien d'être un simple livre de recettes, car il intègre les principes mentionnés précédemment et les apprentissages de *bonnes pratiques* ; une ressource qui constitue un véritable point d'ancrage didactique et qui a aussi la vertu de montrer combien l'exercice de ce type de journalisme est sans limite. Les thèmes abordés sont aussi divers que la non-neutralité de la science, les mobilisations populaires dans différentes régions, les migrations, la violence antisémite, l'armement, la violence sexiste, la confiscation de la liberté d'expression, pour n'en citer que quelques-uns.

Et cela, provenant du monde entier, ou plutôt des voix de communicant-e-s qui, depuis des lieux éloignés, créent de manière polyphonique la possibilité d'un discours démasquant et défiant les violences, violences que, selon Agustín Martínez Pacheco, nous pouvons penser comme étant toutes les formes de relations qui se caractérisent « par la négation de l'autre ».

C'est à partir de cette manière de comprendre la violence que mon attention revient sur les principes du journalisme pour la non-violence, structurés ici de manière pertinente en trois thèmes : ceux qui se rapportent à *l'information* – un sujet propre au journalisme – ; ceux qui se rapportent au *point de vue* ou au *regard* – qui est d'une certaine manière et comme le postule le livre, consubstantiel au travail journalistique – et ceux qui se réfèrent à la *violence* et à la *non-violence*, c'est-à-dire à cette perspective spécifique à partir de laquelle *Pressenza* travaille.

L'un des principes liés à l'information reproduit, en le recréant, un postulat substantiel des pratiques de communication populaires latino-américaines : la récupération, comme source fondamentale du travail journalistique, des voix non entendues par les médias, appelés ici « conventionnels » et dont je préfère soutenir qu'ils hégémonisent le discours social et, par conséquent, qu'ils taisent et déforment toutes ces demandes et expériences rendant compte de la réalité de ceux et celles qui, exclu-e-s du pouvoir, construisent des

propositions transformatrices. Nous reprenons aussi l'idée que ce n'est pas seulement en informant que les communicant-e-s mettent en scène et légitiment ces voix réduites au silence, mais qu'il faut les renforcer par l'action, c'est-à-dire par des pratiques engagées au travers d'alliances et d'accompagnements.

S'il y a précisément quelque chose de typique de la communication populaire, c'est de tenter de rendre présent-e-s ceux et celles qui cherchent à modifier l'ordre économique, social et politique en excluant ce qui caractérise notre société, et qui reconnaissent que cette modification n'est pas possible sans l'émergence de mots, de voix capables d'interrompre, de confronter le discours dominant.

Comme le souligne ce texte, « ce qui est en jeu, c'est : qui contrôle le récit collectif ? » C'est pourquoi nous ne devons pas perdre de vue que ces paroles – manifestation du refoulé qui cherche à modifier son statut social – sont produites dans l'espace médiatisé où la concentration du pouvoir se révèle avec autant de force que dans la sphère économique. Un espace dans lequel, en outre, ces voix et ces visages seront lus, entendus, vus, à partir de conditions technologiques et culturelles particulières, à partir d'une scène de communication singulière.

À mon avis, l'axe – il serait peut-être préférable de dire *le cœur* – de l'expérience communicative actuelle réside dans l'idée et les pratiques de l'information.

S'informer est devenu, sous des modalités diverses et multiples, le moyen d'accès à la communauté ; la lettre d'introduction aux autres mais aussi à soi-même. Savoir ou ne pas savoir pourrait aujourd'hui supplanter le vieux *to be or not to be* de Hamlet. Et je ne parle pas des connaissances scolaires ou de l'éducation. Je parle de la connaissance à partir des médias. Il suffit de se rappeler combien de fois nous pouvons nous sentir hors jeu de ne pas connaître les dernières nouvelles annoncées à la télévision ou de ne pas savoir que le dernier épisode de la série la plus populaire sur Netflix est déjà disponible. Parce que l'information n'est plus seulement associée aux

nouveautés ou aux dernières nouvelles, mais à l'actualité à partir de ce qui se passe dans la vie quotidienne et à ce qui est produit en termes de connaissances. C'est parce que l'expérience de l'information constitue la matrice qui formate actuellement notre façon d'être, nos relations avec les autres.

D'où, à mon avis, la pertinence de deux autres principes qui postulent que l'information et la connaissance sont des biens sociaux. Il s'agit d'une question que les propositions alternatives dans le domaine de la communication ont pu reprendre dans les luttes historiques internationales et nationales pour sa démocratisation, et qui s'avère aujourd'hui centrale dans le contexte des processus croissants de numérisation. Des processus dans lesquels nos propres connaissances, les connaissances scientifiques et les savoirs collectifs risquent en permanence d'être appropriés, confisqués, par celles et ceux qui se comportent naturellement comme les propriétaires légitimes des brevets, des institutions et des moyens de les diffuser, niant la propriété collective, violant ainsi la possibilité d'une croissance équitable pour nos sociétés et tous leurs membres. C'est l'une des nombreuses formes de violence qu'il est difficile de rendre visible.

Les principes liés au point de vue, au regard, s'articulent en trois axes significatifs.

D'une part, un rejet clair de l'objectivité en tant que notion utilisée idéologiquement pour dissimuler les intentions qui guident toute action humaine, y compris celle des journalistes non-violent-e-s. En ce sens, il convient de souligner la position dans laquelle se placent les auteur-e-s assumant leur responsabilité face à d'éventuelles conséquences, assumant le discours informatif comme une pratique qui génère une réalité toujours contrastée mais qui, élaborée à partir de données institutionnelles et journalistiques, acquiert un poids indéniable.

Les axes restants peuvent être pensés en termes de stratégies énonciatives que les bonnes pratiques dans le livre confirment. Tout d'abord, la nécessité de déployer des données, des analyses et des arguments qui permettent d'expliquer la violence – toujours inacceptable – au lieu de la condamner sur la base de ses propres valeurs.

Au milieu des scènes de punitions et de condamnations médiatiques par lesquelles les médias se positionnent comme arbitres dans des problèmes sociaux aussi graves que l'insécurité ou la corruption, au milieu des « *j'aime* » et des « *j'aime pas* » placés sans autre réflexion dans les messages, les fils de discussion et les commentaires, au milieu des interventions de lecteurs et lectrices dont l'impunité ne peut être modérée que dans des cas extrêmes, au milieu de la vitesse et de la facilité avec lesquelles les comportements sont approuvés et désapprouvés sur les réseaux sociaux, les modèles sont érigés ou les réputations sont détruites, l'appel à assumer une responsabilité plutôt qu'à culpabiliser, c'est-à-dire à rechercher les causes et les contextes avant de porter un jugement, est une stratégie fondamentale.

Il en va de même pour la deuxième stratégie : l'exigence de ne pas discriminer, de mettre à disposition des moyens et des discours pour l'expression des diversités qui nous constituent en tant que monde, des nouvelles sensibilités, des nouvelles subjectivités et des droits si souvent niés parce qu'ils représentent l'altérité.

Enfin, j'ai lu les principes de violence et de non-violence. La première est inacceptable, car nier l'existence d'autrui revient à détruire sa possibilité d'être, son droit légitime d'exister. C'est pourquoi l'inégalité et l'oppression systémique constituent la première et la plus structurelle des violences : celle qui condamne les immenses majorités à l'exclusion et toutes les minorités et tou-te-s les dissident-e-s à la discrimination. Contre cette violence systémique qui, selon le collectif d'auteur-e-s est le produit « de la concentration du pouvoir entre les mains de quelques-un-e-s et de

l'accès inégal aux ressources essentielles à la survie et au développement des populations », le journalisme non-violent est assumé comme une pratique de dénonciation, de visibilité et de réparation.

C'est précisément cette oppression systémique – capitaliste et patriarcale, c'est-à-dire économique et culturelle et donc globale, mais enracinée dans les structures les plus élémentaires des familles et des communautés – qui est la cause principale des conflits que connaissent nos sociétés. C'est pourquoi, au-delà du désir que les conflits puissent être résolus de manière pacifique, de la nécessité de diffuser de bonnes nouvelles lorsqu'elles se produisent et de récupérer les propositions d'approche développées par Johan Galtung pour contribuer à ce type de résolution, je voudrais me concentrer sur un point clé : l'hypothèse claire « *qu'il s'agit d'un paradoxe essentiel, du véritable fondement éthique de ce journalisme : pour résoudre le conflit à la racine, il faut entrer en conflit avec ce qui l'a fait naître* ».

Je ne peux clore ces pages sans évoquer le dernier principe présent dans ce texte enrichissant, celui de « *la réconciliation en tant qu'information* ». Ce titre fait allusion aux douleurs et aux incompréhensions que suscitent dans les sociétés et les communautés le ressentiment, le souvenir des crimes, la quête de justice qui cache parfois la vengeance, la valeur supposée du châtement comme logique exemplaire pour que l'acte violent poursuivi ne se reproduise pas.

Je parle de là où je vis et d'où j'ai construit ma citoyenneté. C'est-à-dire ma liberté et ma responsabilité de revendiquer des droits et libertés collectifs. Je parle depuis l'Argentine. Un pays où, entre 1976 et 1983, nous avons subi une dictature civico-militaire génocidaire qui a fait disparaître 30 000 compatriotes, emprisonné et provoqué l'exil de plusieurs milliers de personnes, et a enlevé des enfants qui sont toujours portés disparus. Dans mon pays, qui a souffert de cette violence extrême – celle des crimes qualifiés de crimes contre l'humanité – une puissante force sociale dirigée par

les Mères et Grand-Mères de la Place de Mai et soutenue par de nombreuses organisations et mouvements sociaux et politiques, a toujours dit « non » à la réconciliation, comme on peut le lire dans divers documents produits au cours de près de 30 ans de lutte sous le mot d'ordre : « Mémoire, Vérité et Justice »¹.

À partir de là, je veux parier que la réconciliation pourrait faire l'actualité, sachant qu'il faut parfois s'y opposer. En d'autres termes, je rêve de sociétés où ceux et celles qui sont coupables d'actes de violence systémique, structurelle et de toutes les violences particulières qui en découlent, assument leur culpabilité, en soient puni-e-s selon les normes démocratiques, et réparent les dommages matériels et moraux causés. Si tout cela devait se produire dans mon pays, cela signifierait que nous saurions où sont enterrés les disparu-e-s, qui s'est emparé des mineur-e-s que nous recherchons encore et qui serait en mesure de retrouver leur identité. Entre-temps, l'information, la bonne information, c'est que, malgré le fait qu'il existe des forces cycliques cherchant à pardonner indûment ou à déformer la

1 J'évoquerais ici à titre d'exemple la déclaration faite par le *Centro de Estudios Legales y Sociales* en 1983 : « *La réconciliation ne peut avoir lieu sans reconnaître au préalable l'existence de la culpabilité et de la sanction la plus sévère, la plus lourde. La vérité et la justice sont des principes qui ne peuvent être esquivés* », cité dans un texte clé sur ce sujet par Juan Eduardo Bonnin (2015, p. 237). Et la déclaration bien plus récente des Grands-Mères de la Place de Mai, en mai 2017, en réponse à l'idée de réconciliation promue par la Conférence épiscopale argentine : « *Face à cette information, nous le répétons : il n'y a pas de dialogue possible avec ceux qui ont enlevé, torturé et fait disparaître nos fils et nos filles ; avec ceux qui nient toute information sur leur destination finale ; avec ceux qui savent où se trouvent plus de 300 petits enfants, qui sont toujours esclaves du mensonge et qui, 40 ans après leur enlèvement, continuent à vivre sous une fausse identité [...]* » Finalement, face à la proposition de « réconciliation », les Grands-Mères de la Place de Mai réaffirment : « *Nous continuerons à lutter jusqu'à ce que le dernier responsable soit jugé et condamné, jusqu'à ce que les restes de tous nos fils et filles disparus soient retrouvés, jusqu'à ce que le dernier petit enfant victime d'enlèvement retrouve sa véritable identité. Parce qu'il n'y a pas d'amour dans le mensonge ; il n'y a pas de réconciliation sans repentance ; il n'y a pas de pardon sans justice.* »

<https://www.pressenza.com/ft/2017/05/communique-des-grands-meres-de-la-place-de-mai-nous-rejetons-lidee-de-reconciliation-avec-les-genocides-promue-par-la-conference-episcopale-argentine/>

violence génocidaire, lentement, avec difficulté, les procès des oppresseurs ont lieu et des condamnations réparatrices sont prononcées. Et une partie de ces bonnes nouvelles est rendue possible parce qu'il y a des journalistes qui accompagnent les efforts faits pour produire des informations contextualisées et fondées sur le sujet ; parce que communiquer à partir de la vérité et de la mémoire a été substantiel pour que la justice soit rendue ; pour que nous ayons pu dire et continuions à dire *nunca más* (*plus jamais ça*).

Maria Cristina Mata ²

Bibliographie citée

BONNIN, Juan Eduardo. *Los discursos sobre la reconciliación: variaciones en torno al perdón, la verdad y la justicia*, dans Feld, Claudia et Franco, Mónica (dir.), *Democracia hora cero. Actores, políticas y debates en los inicios de la post dictadura*, FCE, Buenos Aires, 2015.

MARTINEZ PACHECO, Agustín. *La violencia. Conceptualización y elementos para su estudio*, dans *Política y Cultura*, N° 46, UAM Xochimilco, Mexique, 2016. [Consulté en 2021]. Disponible à https://www.researchgate.net/publication/317435292_La_violencia_Conceptualizacion_y_elementos_para_su_estudio

² Professeure consultante à l'Université nationale de Córdoba, où elle a créé et dirigé la spécialisation en Gestion et Production des Médias Audiovisuels, le Master en Communication et Culture Contemporaine et le Programme d'études sur la communication et la citoyenneté.

Elle a été chercheuse et conférencière dans les cours de troisième cycle en Argentine et dans d'autres pays de la région. Elle a développé des activités de recherche et de formation dans le domaine de la communication populaire, accompagnant de nombreux diffuseurs et institutions dans différents pays d'Amérique latine.

Introduction

Ce livre se veut le reflet des douze premières années d'effort collectif d'une organisation à but non lucratif, dans laquelle sont impliqués de nombreux volontaires dans le domaine du journalisme et de la communication : Pressenza, une agence de presse internationale avec une approche non-violente. C'est sur la base de cet engagement et du processus pour le faire avancer que nous sommes en mesure de vous présenter ces pages. Douze années de succès et d'erreurs, d'expérimentations, de collaborations, d'apprentissage à partir du dialogue et du savoir-faire de communicant-e-s, de militant-e-s, d'ami-e-s du monde universitaire qui ont donné l'impulsion pour formuler, au service de celles et ceux qui les trouvent utiles, les fondements et les principes, les outils et les suggestions qui pourraient configurer une approche non-violente de la communication et du travail journalistique. L'équipe qui a travaillé sur cette production fait partie de l'agence depuis ses origines. Nous la portons dans notre chair, et cela peut sans doute impliquer des avantages et des inconvénients pour ce texte. C'est pourquoi il est bon qu'en le lisant, on dispose de ces informations.

Comme vous le constaterez, cette production est à mi-chemin entre un livre et un manuel. La raison en est simple : nous avons voulu rendre compte des éléments qui sous-tendent l'approche non-violente, mais aussi fournir quelques pistes qui nous ont permis de la mettre en pratique ou de l'identifier dans d'autres médias du même

type. Nous ne sommes pas et ne voulons pas être « propriétaires » du contenu : nous avons appris de nombreuses personnes et dans de nombreux espaces. Notre tâche consiste à intégrer ces apprentissages de la meilleure façon possible.

À qui pensons-nous lorsque nous écrivons ces pages ? Plus particulièrement aux nouvelles générations de communicant-e-s et de journalistes dans les structures de formation. Nous souhaiterions que ce livre soit utile dans les universités, tant pour les enseignant-e-s que pour les étudiant-e-s. Mais nous pensons aussi aux spécialistes de la profession et aux militant-e-s des collectifs, mouvements et organisations sociales, qui ont des orientations également marquées par la non-violence, et qui peuvent, dans cette approche, trouver des outils pour leur diffusion.

Il s'agit de la première édition. Nous nous donnons le droit de l'améliorer et, dans quelque temps, d'en avoir une deuxième, une troisième... Il s'agit donc d'une publication vivante.

Pía Figueroa Edwards, Nelsy Lizarazo Castro,
Juana Pérez Montero, Tony Robinson, Javier Tolcachier

L'humanisation de la communication : fondements conceptuels du journalisme non-violent

L'être humain

Plusieurs tentatives ont été faites pour expliquer ce qui nous définit exactement en tant qu'êtres humains.

Aristote, par exemple, a décrit les êtres humains comme des animaux politiques ou sociaux : *zoon politikon*. En faisant référence à l'être humain comme à une sorte d'animal, il entendait manifester l'existence d'une âme, ou *anima*, comme on l'a exprimé plus tard en latin. En nous identifiant comme « êtres sociaux », il a souligné le fait que nous sommes grégaires et que nous construisons des relations changeantes, de nouvelles formes sociales et culturelles qui s'éloignent du point de départ. Ainsi, ce qui fait de nous des êtres humains diffère de ce qui est spécifiquement naturel.

Plus tard, le philosophe néoplatonicien Porphyre a défini l'être humain comme un « animal mortel rationnel ». Le terme « rationnel » visait à souligner une différence avec le reste du monde animal, fondée sur l'utilisation de facultés logiques dérivées de la capacité d'abstraction. La logique vient du concept grec *logos*, large et difficile à cerner, qui correspond à une certaine capacité à discerner, comprendre, penser, différencier, mettre en relation des différences et tirer des conclusions. Le *logos* fait également référence à la capacité d'exprimer tout cela.

Le penseur argentin Mario Rodríguez Cobos (1938-2010), plus connu sous le nom de Silo, a estimé que les efforts déployés au cours de l'histoire pour définir l'être humain étaient rares et a tenté d'en donner sa propre définition :

... Définir l'homme par sa sociabilité ne me suffit pas car cela ne le distingue pas de nombreuses espèces ; sa force de travail n'est pas non plus sa caractéristique si on la compare à celle d'animaux plus puissants ; même le langage ne le définit pas dans son essence, car nous connaissons des codes et des formes de communication entre différents animaux. Par contre, pour chaque nouvel être humain se trouvant dans un monde modifié par d'autres et étant constitué par ce monde intentionné, je découvre sa capacité d'accumulation et d'inclusion au temporel, je découvre sa dimension historico-sociale et pas seulement sociale. Voyant les choses ainsi, je peux tenter une définition en disant : l'homme est l'être historique dont le mode d'action sociale transforme sa propre nature. (Silo, *Dictionnaire du Nouvel Humanisme*, Éditions Références, à paraître.)

La nécessité de définir ce qui fait de nous des êtres humains peut sembler étrange à première vue, jusqu'à ce que l'on réalise que cette définition, notre conception de l'être humain, détermine notre comportement et notre relation au monde et aux autres. La tentative de développer une pratique du journalisme non-violent est intrinsèquement liée à la conception que les journalistes se font de l'être humain.

Extension de l'horizon temporel

Pour tous les animaux, l'environnement est naturel. Pour les êtres humains, il est aussi historique, culturel et social. L'environnement humain implique l'adaptation de la nature au cours de millions d'années pour mieux répondre à nos besoins immédiats et à long

terme, et il peut être transformé ou conservé en fonction de la capacité humaine à développer et à réaliser différentes intentions.

L'être humain n'est pas seulement concerné par le présent : il a aussi une histoire personnelle et sociale, résultat de ce qui a eu lieu antérieurement. Les êtres humains imaginent et planifient également l'avenir. La projection dans le futur de nos réponses aux stimuli présents, ainsi que la capacité de transmettre les différents aspects de notre histoire aux autres membres de l'espèce, semblent des caractéristiques exclusives de l'humanité.

Le schéma du psychisme et sa spatialité

Dans le psychisme humain, la conscience est l'appareil dont nous sommes tous dotés et qui nous permet de fonctionner dans le monde ; il sert de médiateur entre le corps et l'environnement. Il s'agit d'un espace mental dans lequel les humains traitent les stimuli et préparent leurs réponses à la réalité.

L'être humain recueille des données sur le monde grâce aux cinq sens externes (vue, ouïe, toucher, goût, odorat), et dans le corps grâce à deux sens internes : sensations (douleur, température, tension musculaire, pression sanguine, etc.), appelées cénesthésie ; et celles résultant de la position et du mouvement du corps, appelées kinesthésie. Les stimuli se présentent à la conscience en se structurant en perceptions, tout en étant mémorisés.

La conscience, en plus d'enregistrer de nouvelles informations provenant de stimuli, reçoit constamment des données non sollicitées provenant de la mémoire : les souvenirs. La conscience structure ensuite les perceptions et les souvenirs en une image mentale pour donner ou non une réponse, en fonction de l'intentionnalité de la personne.

Ces réponses peuvent être exprimées par l'intellect, les émotions ou les mouvements du corps (fonction motrice), et sont généralement un mélange de ces trois aspects. Les réponses de l'individu sont également enregistrées en mémoire par les sens internes et la conscience. C'est la base de l'apprentissage, qui s'améliore au fur et à mesure que ces opérations sont répétées.

Tout cela se déroule dans l'espace mental dans lequel opère la conscience, l'espace de représentation. Il n'est pas possible pour la conscience d'imaginer ou de construire quoi que ce soit sans donner aux images mentales une localisation dans l'espace de représentation. Nous pouvons observer cette spatialité grâce à un autre mécanisme : la réversibilité.

Réversibilité

Dans le schéma du psychisme décrit ci-dessus, il existe deux mécanismes importants liés à la réversibilité. L'un est lié à la mémoire, aux souvenirs entrant dans la conscience ; l'autre, aux perceptions reçues.

Dans les deux cas, les données parviennent à la conscience de deux manières. La première est un processus mécanique par lequel la conscience reçoit un flux de données non sollicité, provenant de la mémoire et/ou des sens. La seconde est un processus intentionnel par lequel la conscience recherche un souvenir spécifique, ou dirige les sens vers quelque chose de particulier.

À certains niveaux de conscience, les chemins de la perception et de la mémoire deviennent *réversibles*, capables d'être transformés par notre intentionnalité.

Intentionnalité

L'intentionnalité est un terme philosophique faisant référence à l'orientation d'états et d'images mentales vers certaines choses, vers des situations ou des scénarios spécifiques. Le concept d'intentionnalité ne doit pas être confondu avec le mot intention (Jacob, 2019). Le paragraphe d'ouverture sur l'intentionnalité dans *La philosophie des sciences : une Encyclopédie*, constitue un point de départ utile :

Certaines choses concernent ou représentent d'autres choses. Par exemple, l'expression « Les chats sont des animaux » concerne les chats (et les animaux), cet article concerne l'intentionnalité, le tableau le plus célèbre d'Emanuel Leutze concerne la traversée du Delaware par Washington, les lanternes suspendues dans l'église du Nord de Boston concernent les Britanniques, et une carte de Boston concerne Boston. En revanche, « #a\$b », une ardoise vierge et la ville de Boston n'ont rien à voir l'un avec l'autre. De nombreux états et événements mentaux ont également un « à propos de quelque chose » : la conviction que les chats sont des animaux a un rapport avec les chats, tout comme la peur des chats, le désir d'avoir beaucoup de chats et le fait de voir que les chats sont sur le tapis. On peut soutenir que certains états et événements mentaux n'ont rien à voir avec quoi que ce soit : les sensations, comme la douleur et les démangeaisons, en sont souvent des exemples. Les actions peuvent aussi avoir un rapport avec d'autres choses : chasser le chat a un rapport avec le chat, mais trébucher dessus n'en a pas. Ce phénomène – plus ou moins vaguement caractérisé – d'« *aboutness* » est appelé intentionnalité. On dit d'une chose qui a à voir avec (ou représente) quelque chose d'autre qu'elle a une intentionnalité, ou

(dans le cas des états mentaux) qu'elle est un « état d'esprit intentionnel » (Byrne, 2006).

Le mot et le concept, dans leur usage le plus familier pour la philosophie d'aujourd'hui, sont apparus avec Brentano à la fin du XIXe. Cependant, la racine du terme vient du grec ancien, et même avant. Les stoïciens, comme Chrysippe, utilisaient le terme *εντείνω*, qui a été repris par Augustin et traduit en latin par *intentio* (Caston, 1998).

Alors qu'Aristote considère la vision et la perception comme des relations directes entre un sujet et un objet (Aristote, 1931), Augustin considère qu'il y a quelque chose d'autre en jeu : l'*intentio* de celui qui perçoit, caractérisée comme une sorte d'effort ou de volonté intermédiaire entre l'objet et la cognition du sujet. Dans le livre XI de *De la Trinité*, Augustin identifie *intentio* à « volonté » et « amour » (Caston, 2019).

La scolastique, reprenant Aristote, a également utilisé ce concept. À la fin du XIXe, c'est Brentano qui l'a introduit dans la psychologie occidentale. Selon Brentano, la conscience se définit par le fait qu'elle est intentionnelle, qu'elle est dirigée vers quelque chose, qu'elle se réfère ou montre quelque chose d'extérieur à elle-même, ce qui présuppose un objet. De cette façon, l'intentionnalité donne à la conscience une signification, un sens.

Chez Husserl, disciple de Brentano, l'étude de l'intentionnalité prend un caractère strict dans ses livres, *Idées relatives à une phénoménologie pure et à une philosophie phénoménologique* (Husserl, 1983) et *Méditations cartésiennes* (Husserl, 1960). Husserl considère que la conscience n'existe pas dans un vide subjectif, mais qu'elle est toujours « conscience de quelque chose ». La conscience ne peut être séparée du monde de ses objets, car elle constitue elle-même ce monde. C'est la capacité que nous avons de nous diriger mentalement vers des objectifs.

La conception husserlienne établit qu'il n'est pas possible de comprendre comment la réalité est construite sans une compréhension approfondie de l'intentionnalité de la conscience, qui construit cette réalité. Husserl a ouvert la voie à l'indépendance de la pensée par rapport à la stricte matérialité des phénomènes.

Le psychologue américain Rollo May définit étymologiquement l'intentionnalité comme un mouvement, une inclination ou une tendance. Au cœur de ce concept se trouve le mot *tendre*, qui signifie s'incliner, se déplacer quelque part. Selon May, nos actions ne sont jamais purement les conséquences de pressions du passé, mais le résultat d'un mouvement vers quelque chose. En outre, *tendre* signifie également prendre soin : nous prenons soin de nos moutons, de notre bétail, et nous prenons soin de nous-mêmes.

May présente un exemple simple tiré de la vie quotidienne :

Sur le bureau devant lequel je suis assis se trouve une feuille de papier. Si j'ai l'intention de prendre des notes sur papier pour mon manuscrit, je regarde la feuille du point de vue de sa blancheur ; a-t-elle déjà été gri-bouillée ? Si mon intention est de le plier pour en faire un avion-jouet pour mon petit-fils, je regarde le papier sous l'angle de sa solidité. Ou si mon intention est d'y faire un dessin, je vois la texture rugueuse et à gros grains du papier qui invite mon crayon et promet de rendre mes lignes plus intéressantes. C'est le même papier en tous cas, et je suis le même homme qui y répond. Mais je vois trois papiers complètement différents. Cela n'a évidemment aucun sens de parler de « distorsion » : il s'agit simplement d'un exemple de l'infinie variété de significations que peut avoir un événement donné, un schéma donné de stimulus et de réponse. Une intention est le fait de tourner son attention vers quelque chose. En ce sens, la perception est guidée par l'intentionnalité (May, 1974).

De même, nous pouvons dire que la mémoire, l'imagination et le comportement humain sont animés par l'intentionnalité. Silo, fondateur du courant de pensée connu sous le nom de Nouvel Humanisme ou Humanisme Universaliste, considère expressément la conscience comme une intentionnalité.

Pour lui, l'activité de la conscience, capable de transformer le monde et elle-même en fonction de son intentionnalité, met en évidence :

... la primauté du futur sur la situation actuelle. Ce sont l'image et la représentation d'un futur possible et meilleur qui permettent la modification du présent et qui rendent possibles toute révolution et tout changement. Par conséquent, il ne suffit pas de subir la pression des conditions opprimantes pour que le changement se mette en marche ; il est aussi nécessaire de se rendre compte qu'un tel changement est possible et qu'il dépend de l'action humaine. Cette lutte ne se fait pas entre des forces mécaniques, ce n'est pas un réflexe naturel ; c'est une lutte entre des intentions humaines. (Silo, *Lettres à mes amis, quatrième lettre*, Éditions Références, 2004, p. 79).

L'intentionnalité, la spatialité et la temporalité de la conscience sont des concepts clés pour expliquer la structure de la vie humaine et pour décrire à la fois les phénomènes du monde interne et de l'environnement qui nous entourent. Souvent, lorsque nous prévoyons les futurs possibles de l'humanité, nous parlons du scénario le plus ou le moins probable, comme si la résolution de ces alternatives était un problème statistique, indépendant de notre attitude envers ces futurs.

La vision humaniste souligne le rôle essentiel de l'intentionnalité humaine dans le processus d'évolution planétaire, son rôle décisif à chaque moment de bifurcation historique. De ce point de vue, l'intention de surmonter la douleur et la souffrance, ainsi que

l'intention de transcender les limites spatiales et temporelles imposées par son propre corps animent et orientent l'histoire humaine.

Violence

L'intentionnalité se manifeste de différentes manières chez chaque personne. Chacun et chacune ont leurs propres intentions, ce qui rend souvent difficile la possibilité de trouver des accords. Au milieu de nos différences, nous cherchons souvent à imposer nos désirs, notre vision de la réalité ; nous forçons, réprimons ou heurtons les intentions des autres, ce qui se termine alors par une imposition par le biais de la violence.

Selon l'Organisation mondiale de la santé (2002), la violence est définie comme suit :

... l'utilisation intentionnelle de la force physique ou du pouvoir, menacée ou réelle, contre soi-même, une autre personne ou un groupe ou une communauté, qui entraîne, ou a une forte probabilité d'entraîner des blessures, la mort, des préjudices psychologiques, une perturbation du développement ou des privations.

D'autres auteur-e-s ont également proposé des définitions de la violence. Pour Johan Galtung, pionnier dans le domaine des études sur la paix et les conflits, « *la violence est présente lorsque les êtres humains sont influencés de telle manière que leurs réalisations somatiques et mentales sont inférieures à leurs réalisations potentielles* » (Galtung, 1969).

Il ajoute ce qui suit :

La violence est définie comme la cause de la différence entre le potentiel et le réel, entre ce qui aurait pu être et ce qui est. La violence est ce qui augmente la distance entre le potentiel et le réel, et ce qui empêche la diminution de cette distance. Ainsi, lorsqu'une personne mourait de la tuberculose au XVIIIe siècle, le concevoir comme une violence aujourd'hui serait difficile, car à l'époque, c'était inévitable. Mais si elle en meurt aujourd'hui, alors que les ressources médicales permettent de guérir, alors la violence selon notre définition est présente.

L'humanisme universaliste va plus loin dans cette définition :

Lorsque l'on parle de violence, on pense généralement à la violence physique, l'expression la plus manifeste de l'agression corporelle. D'autres formes de violence, entre autres les violences économique, raciale, religieuse et sexuelle, peuvent parfois avoir lieu alors que leur caractère caché entraîne néanmoins la soumission ou l'asservissement de l'intention et de la liberté humaines. Lorsque ces formes de violence sont exercées ouvertement, elles le sont parfois aussi par le biais de la coercition physique. Toutes les formes de violence ont pour corrélat la discrimination. (Silo, 2021, *Dictionnaire du Nouvel Humanisme*).

En outre, le même *Dictionnaire du Nouvel Humanisme* affirme ce qui suit :

Aujourd'hui, la violence a pénétré tous les aspects de la vie, elle apparaît continuellement et quotidiennement :

- dans l'économie (exploitation de certains êtres humains par d'autres, coercition de l'État, dépendance matérielle, discrimination des femmes au travail, travail des enfants, fiscalité injuste, etc.),

- en politique (domination d'un seul parti ou d'un petit nombre de partis, pouvoir de certains dirigeants, totalitarisme, exclusion des citoyens d'une participation réelle à la prise de décisions, guerre, révolution, lutte armée pour le pouvoir, etc.),
- dans l'idéologie (imposition de points de vue officiels, interdiction de la libre pensée, subordination des médias à des intérêts particuliers, manipulation de l'opinion publique, propagande d'idées intrinsèquement violentes et discriminatoires mais commodes pour l'élite dirigeante, etc.),
- en matière de religion (soumission des intérêts de l'individu aux édits cléricaux, contrôle strict de la pensée, interdiction des croyances divergentes, persécution des hérétiques, etc.),
- au sein de la famille (exploitation des femmes, contrôle dictatorial ou étouffement des enfants, etc.),
- dans l'éducation (autoritarisme des enseignants, châtiments corporels, interdiction de la diversité dans les programmes et les méthodes d'enseignement, etc.),
- dans les forces armées (arbitraire des officiers, obéissance irréfléchie des soldats, punitions, etc.),
- dans la culture (censure, interdiction de courants et de mouvements novateurs, interdiction de publier ou d'exécuter certaines œuvres, édits bureaucratiques, etc.)

Les femmes ont fait de grands progrès dans leur émancipation, mais la discrimination, l'exploitation, le mépris et l'exclusion exercés à leur encontre dans les sphères éducatives, politiques, spirituelles et récréatives sont encore énormes et très graves, sans parler des meurtres, des agressions physiques et sexuelles que des millions de femmes subissent quotidiennement, naturalisées et dépouillées de leur intentionnalité par la perspective machiste.

Pour le journalisme non-violent, la violence se trouve dans toute tentative visant à supprimer l'intentionnalité d'autres êtres humains. Pour les journalistes non-violents, il est essentiel de reconnaître que la violence physique est souvent un symptôme de la

douleur et de la souffrance causées par toutes les formes non physiques de violence :

Ne soyons donc pas surpris que quelqu'un réagisse par la violence physique si nous l'avons soumis à des pressions psychologiques inhumaines ou à des pressions d'exploitation, de discrimination ou d'intolérance. Et si cette réponse nous surprend, c'est soit parce que nous sommes partie prenante de l'injustice (auquel cas notre « surprise » est aussi un mensonge), soit parce que nous ne voyons que les effets sans remarquer les causes qui déterminent cette explosion (Robinson, 2014).

L'asservissement des êtres humains est la source de la violence, et il est nécessaire de comprendre qu'il commence toujours par la négation de l'intentionnalité de l'autre, qu'elle soit grossière ou subtile.

Non-violence

La non-violence est une méthode millénaire de protestation contre divers types de violence (Swinden, 2006). Parmi ses partisans et défenseurs figurent les fondateurs de diverses religions, tels que Gautama Bouddha et Jésus-Christ. Le Mahatma Gandhi (Fischer, 1951) et Martin Luther King (Carsen, 2001) sont parmi les praticiens de la non-violence les plus connus de ces derniers temps.

Selon le politologue américain Gene Sharp, l'action non-violente peut être définie comme suit :

Technique permettant de mener à bien des protestations, des résistances et des interventions sans violence physique par :

(a) des actes d'omission, c'est-à-dire que les participants refusent d'accomplir des actes réalisés habituellement, qu'ils sont censés pratiqués suivant la coutume ou rendus obligatoires par la loi ou la réglementation ;

(b) des infractions de commission, c'est-à-dire que les participants accomplissent des actes non habituels, non justifiés par la coutume ou qu'il leur est interdit d'accomplir par la loi ou la réglementation ;

ou (c) une combinaison des deux.

Le vaste phénomène de l'action non-violente a été désigné, en partie ou en totalité, par des termes tels que résistance civile, résistance civique, action directe non-violente, résistance non-violente, résistance passive, action positive et Satyagraha³. La lutte civile indique l'application énérgique de méthodes non-violentes (Sharp, 2012).

La conscience humaine évolue au fil du temps. Malgré les énormes moyens de violence utilisés pour asservir, soumettre les gens chaque jour, et la quantité de temps et d'argent qui y sont consacrés, l'humanité n'est plus dans les mêmes conditions qu'il y a des siècles. Des progrès ont été réalisés dans l'éradication de la violence, ou du moins dans l'obsolescence et le rejet de certaines formes de violence. Nous ne jetons plus nos ennemis dans une arène pour qu'ils soient dévorés par les lions, et l'illégalité de l'esclavage est l'un des nombreux éléments inscrits dans la Déclaration universelle des droits humains (Nations Unies, 1948). En outre, les femmes ont fait de grands progrès en matière d'égalité ; les couples de même sexe peuvent se marier dans de nombreux pays, et les personnes transgenres sont de plus en plus acceptées et visibles.

³ N.d.T. : Principe de contestation et de résistance à l'oppression par la non-violence et la désobéissance civile instauré par Gandhi.

Il est même possible d'imaginer qu'au fur et à mesure de l'évolution de la conscience humaine, la capacité d'empathie ira jusqu'à générer chez l'être humain une répulsion physique envers la violence, avec les corrélations somatiques correspondantes, ce qui serait une avancée remarquable pour les sociétés. Une nouvelle conscience, capable de ressentir de la répulsion à l'égard de toute forme de violence, conduirait les êtres humains à adopter des attitudes personnelles et collectives non-violentes en toutes circonstances. Il est clair que choisir un mode de vie fondé sur la non-violence active ne signifie pas nécessairement renoncer au droit de se défendre contre une violence physique extrême, même si Gandhi et Martin Luther King ne l'auraient pas encouragé.

La violence est endémique dans les sociétés humaines, imprégnant la culture avec les outils de la religion, de l'idéologie, du langage, de l'art, de la science empirique, de la science formelle et de la cosmologie (Galtung, 1990). Le travail de l'activiste non-violent-e, dans quelque domaine que ce soit, nécessite un travail personnel permanent, pour identifier et transformer les attitudes et comportements violents qui n'ont pas été choisis intentionnellement, mais enseignés et transmis de génération en génération.

Par exemple, un comportement ancré chez les êtres humains est l'obéissance aux figures d'autorité, même lorsqu'elles sont violentes. Dans les années 1960, le psychosociologue américain Stanley Milgram a mis au point une expérience visant à déterminer jusqu'où les gens pouvaient aller en obéissant à des leaders violents.

L'expérience consistait à rassembler des volontaires pour participer à une étude sur la mémoire et l'apprentissage, et à leur confier le rôle d'enseignant-e-s. Un autre groupe de personnes jouait le rôle d'expérimentateur-riche et d'apprenant-e. Le rôle de l'enseignant-e consistait à enseigner à l'apprenant-e une liste de mots disposés par paires. Chaque fois que l'apprenant-e faisait une erreur, l'enseignant-e lui administrait une décharge électrique, et chaque erreur impliquait une décharge d'un voltage plus élevé.

Les enseignant-e-s d'un jour étaient conscient-e-s de la douleur que les chocs électriques pouvaient causer et du danger que représentait l'augmentation du voltage, il-elle-s étaient libres de quitter l'expérience à tout moment, sans conséquences d'aucune sorte et sans avoir à rendre l'argent reçu pour leur participation.

En fait, il n'y avait pas de décharge. Les réponses de l'apprenant-e aux chocs de l'enseignant-e étaient en réalité des sons préenregistrés qui accompagnaient chaque niveau de décharge. Les cris de protestation et des coups sur le mur illustraient l'extrême inconfort, puis la douleur du supposé apprenant. Chaque fois que l'enseignant-e doutait de l'expérience et des dommages causés, l'expérimentateur-riche intervenait avec des commentaires tels que « continuez s'il vous plaît » ou « l'expérience vous oblige à continuer ».

Avant l'expérience, Milgram a interrogé des étudiant-e-s en psychologie afin de prédire combien de personnes seraient prêtes à administrer la décharge la plus forte. Les étudiant-e-s ont prédit qu'entre 1 et 3 % des enseignant-e-s seraient prêts à le faire. Dès le début de l'expérience, 26 sur 40 (65 %) étaient prêts à administrer le pire choc de 450V, et tous les enseignant-e-s ont administré des chocs jusqu'à 300V. L'électricité en Europe est de 220V (Milgram, 1963).

Des années plus tard, commentant l'expérience, Milgram déclarait :

La volonté extrême des adultes d'aller presque jusqu'au bout sur l'ordre d'une autorité est la principale conclusion de l'étude et exige l'explication la plus urgente. Des personnes normales, qui font simplement leur travail, et sans hostilité particulière de leur part, peuvent devenir les agents d'un terrible processus destructeur. De plus, même lorsque les effets destructeurs de leur travail deviennent apparents et qu'on leur demande de mener des actions incompatibles avec les normes fondamentales de la moralité, relativement peu de personnes ont les ressources nécessaires pour résister à l'autorité (Milgram, 1974).

Une question se pose : à quelle fréquence obéissons-nous à des figures d'autorité sans nous interroger sur les conséquences de cette obéissance ? Plus souvent qu'on ne le pense : lors de nos achats, lorsque nous votons pour telle ou telle personne, dans notre tolérance à l'égard des attitudes violentes des autres. La désobéissance civile n'est pas facile.

Pietro Ameglio, militant mexicain des droits civiques et de la paix, déclarait ceci à propos des travaux de Stanley Milgram :

La désobéissance civile n'est donc pas un acte destructeur, mais au contraire un acte profondément créatif, novateur et actif ; elle est extrêmement originale car elle propose un nouveau rapport social qui remet en cause l'ordre préexistant. Elle rompt une relation implicite de collaboration, basée sur la légalité, sur un accord tacite, qui dans ces conditions reproduit l'injustice sociale (Ameglio, 1998).

La désobéissance face à des diktats qui génèrent de la souffrance sociale, qui portent atteinte à la dignité et à l'essentialité de toute personne, est un droit humain absolu. *La non-violence est donc une éthique et une pratique, une tactique de lutte*, comme le souligne en 2015 l'humaniste argentine Lía Méndez dans son livre, *Violencia y no violencia* (Violence et non-violence).

Il existe aujourd'hui de nombreux exemples quotidiens d'actions non-violentes menées sous toutes les latitudes, à de multiples niveaux de l'action sociale, dans lesquelles des personnes, des institutions et des organisations travaillent sans relâche pour dénoncer et éradiquer différentes expressions de la violence et promouvoir la paix.

Le journalisme non-violent génère des espaces de sensibilisation au problème de la violence, pour en comprendre ses racines et ses différentes manifestations, tout en soutenant et en promouvant des actions visant à éradiquer ces pratiques.

Le journalisme non-violent

Il est nécessaire de rendre ces actions visibles et de forger un récit qui les renforce dans les médias ayant tendance à mettre en avant le spectacle de la violence. Il est essentiel de construire un journalisme qui donne la priorité à des informations non-violentes exemplaires, ce qui permet de promouvoir les possibilités d'un monde digne pour tous les êtres humains.

Tout journalisme, même s'il prétend à l'objectivité, repose sur un point de vue, sur une ligne d'idées préalable à la construction des mots et des images. Une perspective non-violente repère dans les événements mondiaux et locaux ceux qui rendent possibles de nouvelles voies pour l'humanité, des voies qui rompent avec les mécanismes et les structures de la violence. C'est un regard qui filtre les faits et découvre des événements qui ouvrent des voies vers d'autres réalités.

Comme le souligne Aurora Marquina Espinosa dans son livre *Contribuciones para una educación no violenta* (Contributions à une éducation non-violente) :

... Il est nécessaire de former les nouvelles générations afin qu'elles aient une vision non naïve de la réalité. Peut-être que nous, les éducateurs, devrions également nous responsabiliser et apprendre à observer, avec nos élèves, comment nous construisons notre regard, d'où nous regardons, comment ce point de vue peut être modifié et comment la supposée réalité change en fonction des conditions internes et externes de ceux qui la regardent (Marquina, 2003).

L'objectif du journalisme non-violent est de rendre visibles des faits, des personnes ou des organisations sociales qui représentent des modes de vie, des actions et des luttes qui ne se laissent pas

entraîner dans la spirale improductive de la violence. Il met également en lumière de nouvelles formes d'économie fondées sur la solidarité et l'inclusion.

Il s'agit d'une recherche ininterrompue de nouvelles liées à la résolution des conflits, au dépassement de tous les affronts à la paix mondiale et, en même temps, d'une dénonciation permanente de ce qui génère la douleur et la souffrance dans le monde.

Le journalisme non-violent multiplie l'écho des voix capables d'établir l'égalité et la parité, les actions inclusives, l'inversion des processus polluants, les formes de production basées sur l'énergie propre ; il avance vers des temps nouveaux en créant des récits pour les intentions et les actions de transformation humaine, vers une réalité libérée des multiples formes d'oppression, des nombreux visages grotesques de la violence.

Le moteur de l'histoire

Nous avons la possibilité de choisir entre différentes réponses face à la réalité que nous habitons, de transformer les situations et de nous transformer nous-mêmes, de produire l'histoire.

Qu'est-ce qui nous pousse à changer les choses ? Quel est le moteur puissant de cet effort ? Il existe de grandes carences qui nous incitent à travailler pour les surmonter : ces carences sont la douleur et la souffrance, physique ou mentale. L'histoire de l'humanité est le processus de modifications externes et internes pour surmonter la douleur et la souffrance.

En particulier, l'humanité se rebelle contre ce qui semble être un conditionnement définitif. Nous faisons référence à la finitude, à la mort. Dans cette perspective, nous comprenons comment le sens

ou la pleine orientation de l'entreprise humaine conduit nécessairement à transformer sa propre nature intérieure, en devenant soi-même protagoniste d'un destin transcendant.

Nous voyons donc dans cet être audacieux, intentionnel, doté d'une conscience active et en relation ouverte avec le monde, avec les autres êtres, capable de réfléchir sur lui-même, son histoire et son avenir, un être qui brise les moules et les limites, laisse derrière lui le naturel, les conditionnements, et avance vers le créatif et l'indéterminé. Nous voyons l'émergence de l'être qui transforme la réalité en se transformant. Nous voyons l'émergence d'un horizon qui donne un sens à la vie humaine et qui est orienté vers la liberté.

Principes du journalisme non-violent

Cette section aborde les principes généraux du journalisme non-violent. Ils constituent une structure de base, ouverte et dynamique pour aborder cette approche de communication. Ils sont organisés en trois catégories : ceux liés à l'information elle-même ; ceux liés au point de vue ou au regard utilisé ; et ceux liés aux thèmes de la violence et de la non-violence. Après une brève explication de ces derniers, leur raison d'être et quelques bonnes pratiques illustrent leur application.

Principes relatifs à l'information

L'information comme bien social – la communication comme droit humain

Nous nous construisons en tant qu'êtres humains grâce aux relations avec d'autres personnes, grâce à l'interaction avec les autres. Ensemble, nous formons un corps, un ensemble social. Pour que ce corps social fonctionne et se développe correctement, il est nécessaire que l'information circule entre les parties et la communication dans toutes les directions.

Dans les années 1970, au sein du Mouvement des pays non-alignés, le projet de Nouvel Ordre Mondial de l'Information et de la Communication (NOMIC) est apparu comme une tentative internationale de réorganiser les flux d'information mondiaux dans une quête d'indépendance, d'autonomie et de décolonisation culturelle.

Préoccupés par les conséquences que la plupart des informations allaient toujours du Nord vers le Sud, le NOMIC et l'UNESCO ont encouragé la création d'une commission chargée d'étudier le problème. En 1980, le rapport « Un seul monde, des voix multiples » a été publié.

Ce rapport analyse la relation entre les médias de masse (expression de l'époque), le pouvoir et la démocratie. Il soulève des questions d'intérêt qui sont toujours d'actualité, notamment le rôle des médias en tant qu'instrument de développement des pays ; la possibilité d'un flux d'informations qui fonctionnerait à partir de toutes les régions de la planète pour compenser le déséquilibre entre les pays les plus développés et ceux qui le sont le moins ; le renforcement de la variété des sources d'information ; la protection des journalistes et le droit universel des citoyens et des peuples à l'information.

Bien que la défense du droit universel à l'information et à la communication ait commencé à ce moment-là, le chemin n'a pas été facile. Sous la pression des grands oligopoles, en particulier les États-Unis, le projet NOMIC a été rapidement abandonné et l'UNESCO l'a remplacé par des questions telles que la démocratisation de la communication, la société de l'information et l'inclusion numérique.

Peu à peu, le concept de pratique journalistique s'élargit et l'utilisation du terme de communication s'étend à celui d'information, car il répond plus précisément à l'exercice de la profession, avec les implications qui en découlent. La figure du récepteur comme sujet actif essentiel, sans lequel il n'y a pas d'échange ou de production de significations collectives, acquiert de plus en plus de poids, ainsi que les droits qui lui correspondent. Ainsi, une nouvelle réalité se dessine et se reconnaît, encore plus complexe avec l'arrivée des réseaux sociaux.

Au cours de la dernière décennie, la défense de la liberté d'expression et de communication en tant que droit universel s'est considérablement développée. Elle renforce également la lutte contre la concentration des médias et la nécessité de leur contrôle par les organisations citoyennes de base comme outil d'autonomisation, de transformation sociale, de changement d'idéologie, de discours et de récits collectifs.

L'enjeu est de savoir qui contrôle le récit collectif. Le journalisme non-violent est un outil permettant de rendre visible et de faire entendre la voix de la base sociale.

Bonnes pratiques

Titre : 1^{er} Congrès international de Communication : Intégrer la communication pour vaincre la désintégration

Auteur : Javier Tolcachier

Source : Pressenza

Date : 11.12.2019

Format : Analyse / Opinion

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2019/12/1er-congres-international-de-communication-integrer-la-communication-pour-vaincre-la-desintegration/>

Dans cet article, l'auteur rend compte du 1^{er} Congrès international de Communication qui s'est tenu au Venezuela et qui dénonçait le rôle stratégique et néfaste des mass-média, de leur connivence avec la politique ultralibérale, le pouvoir économique et le contrôle des ressources dans le but de contrecarrer l'évolution des sociétés par la falsification de l'information et la manipulation. Il apportait une connaissance approfondie des rouages de la manipulation de l'information :

Depuis les panels, débats et ateliers du Congrès, a émergé clairement l'impact de la falsification des sens communs, opérée de manière coordonnée par les médias de masse et leur influence sur l'usure des processus révolutionnaires et progressistes.

Il expose les solutions proposées, telles qu'une éducation au décryptage de l'information, la diversité et l'augmentation de médias alternatifs permettant un échange et un dialogue entre les peuples.

Dans leurs aspects les plus encourageants, les interventions ont développé des thèmes liés à la Communication libératrice, à l'éthique de la Communication, à la Communication au sens décolonisant et à la possibilité de construire des réseaux solidaires de communication à partir des luttes des peuples.

Par le biais de la création d'un Réseau International de Communication, d'une Université internationale de la Communication et de programmes de formation itinérante et à distance, il apporte un outil de lutte non-violent efficace et intelligent.

Titre : Les femmes tissent de nouvelles formes de communication avec leur langage subjectif

Auteure : Esther Amelia Delvenne

Source : *Presenza*

Date : 22.09.2020

Format : Témoignage / Opinion

Lien : <https://www.presenza.com/fr/2020/09/les-femmes-tissent-de-nouvelles-formes-de-communication-avec-leur-langage-subjectif/>

L'auteure décrit une expérience personnelle, vécue lors de ses participations à diverses manifestations pour la défense des droits des femmes.

Elle s'interroge sur un langage subjectif universel et corporel qui lui permet de comprendre ses compatriotes quelle que soit leur nationalité. Une compréhension issue d'un vécu commun aux femmes qui partagent diverses formes d'oppression et de violence. Elle nous invite à le découvrir ou le redécouvrir comme une nouvelle forme de communication.

L'article illustre le journalisme non-violent car :

- L'auteure met en évidence le combat universel des femmes,
- Elle souligne ce qui rapproche les femmes, ce que nous avons en commun qui nous relie, l'empathie face à la souffrance créant une sensibilité particulière.

Le langage des femmes combattantes est universel. Peu importe où l'on vit sur la planète, nous parlons toutes le même langage quand nous devons nous défendre et faire des revendications.

J'ai pu tout comprendre : l'intention, la direction et la passion qu'elles ont exprimées afin que les différents thèmes puissent être développés. Comment cela se fait-il ?

Titre : L'accès aux services de communication est un droit, pas un privilège

Auteur : Jorge Núñez Arzuaga

Source : *Pressenza*, Rédaction Chili

Date : 27.07.2020

Format : Opinion

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2020/07/lacces-aux-services-de-communication-est-un-droit-pas-un-privilege/>

Dans cet article, Jorge Núñez Arzuaga se fait l'écho de la campagne menée par des dizaines d'organisations argentines pour exiger une loi qui reconnaisse l'information présentée dans les nouveaux formats (réseaux sociaux, téléphonie, etc.) comme un droit essentiel :

Les promoteurs de l'initiative, à laquelle se sont déjà jointes plus de 60 institutions, sont convaincus que « l'accès et la permanence dans le système d'infocommunication est un droit et non un privilège ». Pour cette raison, ils considèrent que les services compre-

nant l'internet, la téléphonie mobile et la télévision par abonnement doivent être protégés par l'État en les déclarant comme des services publics essentiels et stratégiques pour le pays.

L'auteur souligne la nécessité de garantir ce droit aux secteurs les plus vulnérables :

Nous devons penser à une Argentine intégrée, basée sur la communication, qui privilégie l'accès permanent des citoyennes et des citoyens au système numérique et d'infocommunication. Les femmes, les jeunes, les enfants, les personnes âgées, les secteurs de l'économie populaire et les PME doivent avoir une place d'égalité quand il s'agit de faire valoir leurs droits à la liberté d'expression et de communication.

Il dénonce ensuite le fait que, malgré la reconnaissance de ce droit dans la législation du pays, la concentration des médias est toujours présente et ses conséquences sont très négatives pour la majorité de la population :

Cependant, lorsque nous regardons la carte oligopolistique de ce pays, nous trouvons trois entreprises qui ont la plus grande concentration de médias : le téléphone, l'internet et la télévision par câble. Nous en avons un besoin impératif en raison de l'impact que les technologies de l'information ont sur notre vie quotidienne, et parce qu'aujourd'hui personne ne peut penser qu'une famille n'a pas de téléphone ou n'a pas besoin de se connecter à Internet.

L'article inscrit la réalité argentine dans un contexte mondial où, compte tenu de l'énorme concentration du contrôle des médias, des organisations telles que l'ONU attirent l'attention sur les impacts de ce phénomène. Se référant aux déclarations d'Antonio Guterres, secrétaire général des Nations Unies, elle souligne ce qui suit :

Internet est un bien public mondial puissant et essentiel qui requiert le plus haut niveau possible de coopération internationale, et pourtant, les piliers fondamentaux de la coopération font défaut.

L'ONU a réitéré l'importance des huit recommandations incluses dans la feuille de route élaborée par le Groupe de haut niveau pour la coopération numérique : 1. Connectivité universelle. 2. Biens numériques publics. 3. Inclusion des plus vulnérables dans le monde numérique. 4. Renforcement des capacités numériques. 5. Respect des droits humains dans le cyberspace en ligne et hors ligne. 6. Intelligence artificielle éthique, digne de confiance, durable et sûre. 7. Confiance et sécurité numérique. 8. Coopération numérique mondiale.

Le développement continu des connaissances

La connaissance est une activité essentielle de la conscience qui caractérise l'humanité et agit comme un support pour la transformation du monde et de chaque personne. D'un point de vue historique, la connaissance cherche à prévenir et à surmonter la douleur et la souffrance. C'est pourquoi l'un des principaux intérêts du journalisme non-violent est de contribuer à la diffusion et à la transmission des connaissances.

Le concept de connaissance est beaucoup plus large que celui de science, qui en est une des manifestations. Même lorsque nous vulgarisons la science, nous cherchons à apporter une perspective universelle, qui montre les contributions des différentes cultures marginalisées. Ceci afin de briser les murs érigés par l'appropriation violente, la monopolisation ou la dissimulation d'autres savoirs par la culture occidentale.

La connaissance est le fruit de l'effort collectif de l'humanité tout au long de son histoire. Elle est la propriété commune de tous les êtres humains, tant pour les droits que pour les avantages qui en découlent.

Le journalisme non-violent ne soutient pas les intérêts particuliers d'entreprises, d'États ou d'entités de quelque nature que ce soit dans la diffusion des connaissances, et ce, dans tous ses domaines. Au contraire, il la diffuse le plus fidèlement possible et dénonce toute tentative d'hégémonie, de limitation ou d'entrave au processus croissant et collectif de la connaissance.

L'évolution de la connaissance est une question centrale pour le journalisme non-violent qui, fondé sur l'attitude humaniste, reconnaît et encourage son développement au-delà de ce qui est accepté ou imposé comme vérité absolue.

De cette manière, un intérêt maximal est accordé au débat sur les alternatives, les théories et les projets novateurs. Aucune tentative n'est faite pour cacher un esprit conservateur ou rétrograde derrière le rideau de la formalité ou d'une prétendue rigueur.

L'accélération et la multiplication des connaissances exigent une mise à jour constante de la part des communicant-e-s afin d'intégrer des contenus qui permettent une compréhension actualisée et complète de tout phénomène.

La connaissance est un bien social. C'est pourquoi le journalisme non-violent s'engage à la socialiser et à œuvrer sans relâche pour en promouvoir une égalité d'accès.

Bonnes pratiques

Titre : Passage vers l'inconnu : la nouvelle génération de télescopes promet...

Auteur : Reinaldo Taladrid

Source : Cubadebate

Date : 27.03.2019

Format : Entretien

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2022/09/passage-vers-linconnu-la-nouvelle-generation-de-telescopes-promet/>

Reinaldo Taladrid : Bienvenue à l'émission 'Passage vers l'inconnu'. En tant qu'espèce, nous voyons ce que l'être humain n'a jamais même rêvé de voir ; nous sommes sur le point de commencer à voir des choses inimaginables. À travers quoi ? Des télescopes. C'est ce dont nous allons parler aujourd'hui.

Dr Oscar Álvarez Pomares : Bien sûr que oui. La nouvelle génération de télescopes qui arrive maintenant va permettre d'explorer des choses sans précédent. Par exemple, ils pourront détecter des planètes extrasolaires, étudier leurs atmosphères et voir s'il y a de la vie ou des traces de vie sur des planètes, non pas les planètes du système solaire, mais des planètes d'autres étoiles. Ce sont les nouveaux télescopes, ceux qui vont arriver maintenant, qui ne sont pas encore là.

RT : Futur... Que pensez-vous que nous serons en mesure de voir ou de savoir avec ces nouveaux télescopes, notamment le James Webb ?

Dr OÁP : Toute la course à l'espace vise à détecter les conditions de vie autour d'autres étoiles.

RT : Définitivement, les êtres humains doivent aller vivre ailleurs.

Dr OÁP : Les êtres humains vont certainement le faire comme ils l'ont fait à travers les âges. Ce n'est pas nouveau, c'est-à-dire que c'est l'histoire de l'homme depuis qu'il a commencé et qu'il est sorti des grottes, il est toujours en train de se déployer et d'élargir son horizon. Il

viendra un moment où nous atteindrons la lune, Mars, il viendra même un moment où nous devons quitter le système solaire, peut-être vers un autre satellite du système solaire, vers une étoile proche, et il viendra un moment où nous passerons de notre galaxie à une autre galaxie, je considère cela comme inévitable. Si vous étudiez l'histoire de l'humanité, vous verrez que cela s'est produit à d'autres échelles.

Le titre de cette interview montre déjà une ouverture à la nouveauté, à ce qui reste à connaître. En même temps, il exprime l'intention de diffuser des connaissances pertinentes à un large public. L'extrait met en évidence la dynamique de la connaissance et élargit ses possibilités à partir de sa condition immanente de bien collectif.

Titre : Un débat nécessaire pour l'Amérique latine. L'économie sociale de la connaissance ou la marchandisation des savoirs

Auteur : Juan José Romero Salazar

Source : ALAI

Date : 25.09.2020

Format : Opinion

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2022/09/leconomie-sociale-de-la-connaissance-ou-la-commercialisation-du-savoir/>

L'économie sociale de la connaissance remet en question l'approche de privatisation qui a été donnée à la propriété intellectuelle avec des modèles commerciaux et de nouveaux produits numériques. Dans cette perspective, l'économie sociale de la connaissance devient un domaine d'étude qui vise à produire des outils pour rendre viable l'inclusion dans la société de la connaissance, et à promouvoir l'émancipation de l'humanité avec la liberté d'accès à l'information, qui ne doit pas être limitée ou supprimée par les intérêts économiques

des minorités qui contrôlent les grandes sociétés de médias. Dans le domaine de la recherche, il s'agit de faire de la connaissance un bien infini, public et ouvert, dont la diffusion sert à construire une citoyenneté solidaire.

Cet extrait aborde les modalités actuellement dominantes dans la gestion des nouvelles technologies numériques et, sur la base de cette analyse, propose des alternatives de connaissances au service de l'humanité dans son ensemble, sans restrictions découlant d'intérêts économiques.

Titre : Entretien avec Bárbara Rojas : « Nous recherchons une autre planète avec les mêmes caractéristiques que la Terre »

Auteur / Source : *Pressenza*, Rédaction Chili

Date : 15.11.2020

Format : Interview

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2020/11/entretien-avec-barbara-rojas-nous-recherchons-une-autre-planete-avec-les-memes-caracteristiques-que-la-terre/>

Bárbara Rojas : En tant que scientifiques, nous avons la responsabilité de rendre compte de ce que nous sommes en train de faire. Actuellement, avec les techniques dont nous disposons, il est beaucoup plus facile de trouver – par exemple – une seconde Terre autour d'une naine rouge qu'autour du Soleil.

Pressenza : Donc vous cherchez une autre planète Terre ?

BR : Exactement. C'est ce que nous essayons de faire et de caractériser ce système. Pour l'instant, nous n'avons pas trouvé de planète comme la Terre, en ce sens qu'elle tourne autour d'une étoile comme le Soleil,

qu'elle mette un an à tourner autour d'elle-même, et qu'elle ait les mêmes propriétés physiques. Nous ne l'avons pas encore trouvée.

Ce que nous avons trouvé, ce sont des objets similaires à la Terre en termes de masse et de taille, et la plupart d'entre eux se trouvent autour de naines rouges. C'est ce que j'aime étudier.

Cet extrait, de nature informative, fait le point sur l'état de la recherche en astronomie, dans un langage compréhensible pour des publics non spécialisés. Ce dialogue s'inscrit dans le cadre du documentaire *Ellas sienten que amanecerá* (Elles sentent l'arrivée d'une aube nouvelle), qui rassemble à travers plusieurs interviews le travail de femmes latino-américaines à l'avant-garde dans différents domaines de la science et de la technologie, dans le but de contribuer à l'avenir social et environnemental commun. En montrant des femmes dans des rôles d'avant-garde, de construction sociale avancée, cela favorise le positionnement d'une nouvelle perspective, loin des stéréotypes dépassés de l'ordre patriarcal.

La base sociale comme source d'information

Les sources que le journalisme utilise pour transformer le contenu en actualités, articles, reportages ou tout autre format, sont peut-être la clé de la véracité et de la confiance que l'information produite génère chez les personnes qui la suivent.

Les sources doivent être sérieuses, rigoureuses, et leur traitement doit chercher à contraster et confirmer les données ; ce sont là quelques-uns des apprentissages de base dans la formation au journalisme. Et pourtant, paradoxalement, nous vivons à une époque marquée par les fausses nouvelles, les rumeurs transmises comme des informations, les affirmations non fondées, une énorme

quantité de contenus qui circulent rapidement à travers les réseaux sociaux et dont, souvent, nous ignorons la provenance.

En même temps, en partie grâce aux progrès accélérés des technologies de l'information et de la communication, de nombreuses personnes diffusent des contenus de « première main », c'est-à-dire provenant des lieux où les événements se déroulent, avec des témoignages en direct et des images qui rendent compte de ce qui se passe. De cette manière, de multiples voix, visages et faits de la vie quotidienne se font connaître depuis les coins les plus divers de la planète. Ce sont des questions qui mènent à des débats sur le rôle du journalisme.

Que les sources d'information soient les points de vue de personnes, organisées ou non, est un principe qui, en Amérique latine et dans les Caraïbes, s'est établi surtout au cours des années 1920, sur la base des postulats de la communication populaire, héritière directe des approches de l'éducation populaire et de la pensée de Paulo Freire.

Depuis lors, l'idée de la communication et du journalisme comme tâches horizontales et participatives, visant à permettre aux voix réduites au silence par le pouvoir dans de multiples sphères de la réalité de s'exprimer et d'être entendues, a donné une identité à un mouvement fort et actuel provenant non seulement du monde du populaire mais aussi de multiples expressions alternatives.

Ce mouvement est né en réaction à la pratique des médias conventionnels consistant à interviewer et à mettre en avant toujours les mêmes personnes, réduisant au silence les voix des communautés rurales, des quartiers et des organisations sociales.

Placer la base sociale comme première source d'information est l'un des principes centraux de l'approche proposée dans ce livre, et se fonde sur la réaffirmation de l'importance de la conscience active et de l'intentionnalité de chaque être humain face aux faits et à la réalité qu'il vit.

La réalité que nous cherchons à montrer est celle de la diversité permanente de la base sociale. Elle provient de la multiplicité des expériences et donc des points de vue des personnes constituant ces sociétés diverses. Ce n'est certainement pas le seul point de vue possible, mais c'est le premier, le point de départ, celui qui est directement lié à la vie, donnant lieu aux multiples autres points de vue et vérités possibles.

La priorité est donnée aux nouvelles qui émanent des gens ordinaires, des collectifs et des mouvements, des voix simples qui travaillent ensemble, en communauté au quotidien, dans la dénonciation des violences qui leur sont imposées, pour la transformation de leurs conditions de vie et de celles des autres.

Le retour à la voix du peuple donne une entité et une identité renouvelées à la communication et à la pratique journalistique ou, comme le souligne Jesús Martín Barbero :

... alors seulement nous commencerons à comprendre que ni la sémiologie ni la théorie de l'information ne peuvent nous dire ce qu'est la communication en Amérique latine, mais seulement en écoutant comment les gens vivent la communication, comment les gens communiquent. Si nous acceptons cela, nous acceptons que nous devons arriver à la théorie à partir des processus, de l'opacité, de l'ambiguïté des processus. Cela nous rend beaucoup plus humbles, beaucoup plus modestes, et beaucoup plus proches de la complexité réelle de la vie et de la communication.

Rendre visibles les voix et les efforts collectifs, venus d'en bas, est rare dans les médias traditionnels, qui ont tendance à montrer la pauvreté et la douleur d'une manière qui victimise et dégrade les gens. De même, les initiatives de solidarité ou les luttes pour de meilleures conditions de vie sont traitées de manière superficielle, les transformant en « notes de couleur », une sorte de spectacle frivole qui les vide de leur véritable sens.

Il est crucial d'élever ces voix et ces luttes, de leur attribuer le caractère de source d'information digne et fiable, légitime et véridique. Ce sont les protagonistes de la base qui sont les graines de la société à laquelle nous aspirons.

Bonnes pratiques

Titre : Jusqu'où je peux être CHARLIE...

Auteur : Robert Nageli

Source : Pressenza France

Date : 14.01.2015

Format : Témoignage

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2015/01/jusquou-je-peux-etre-charlie/>

Cet article nous plonge en « direct » sur les événements dramatiques de l'assassinat des journalistes de Charlie Hebdo. Un Français témoigne de sa stupeur, de sa douleur.

Depuis mercredi dernier, je suis Charlie. Je pleure tous les jours depuis (mais pas toute la journée, la vie est là...) tant ma détresse est grande.

L'émotion est grande, le témoignage vient de la base.

Puis, l'auteur nous invite à une critique et une interrogation quant au futur : et demain ? L'évènement passé, les choses auront-elles vraiment changé ?

Après sera un autre jour, un autre monde, car une page très sombre vient d'être écrite (ou déchirée, on ne sait plus), qui d'une manière ou d'une autre, va changer le cours de notre histoire, ici et bien plus loin. Après je verrai QUI et COMMENT je veux être dans le monde nouveau.

En amplifiant le regard, il interpelle le ou la lecteur-riche, dénonçant notre soumission face à « nos » morts, face à une violence banalisée, légalisée, « rentable », acceptant passivement le laisser-faire des institutions.

La mort étant le problème des vivants, qu'allons-nous faire de « nos » morts ? Les laisser en pâture aux clans qui aiguisent leurs couteaux pour dépecer leurs cadavres ? Nous lamenter sur nos « lâchetés » en les canonisant au Panthéon des super-héros de l'honneur français ? Nous convertir à la religion médiatique et prier devant chaque Journal Télévisé ? Donner les clés de la République aux va-t'en guerre contre le terrorisme ? Dans un monde où des États fabriquent des guerres pour vendre des armes, où nos banlieues pourrissent dans l'indifférence absolue des politiques d'« austérité », la détermination à dénoncer l'abjection doit être accompagnée de la plus grande compassion envers les humains.

Il termine par un appel ému à se redresser, à dire « NON » à la terreur et à nous rassembler vers un futur choisi, non-violent.

Être Charlie, n'est-ce pas dire : « NON, nous ne nous soumettons pas à la terreur ! Nous sommes debout, nous pleurons debout, et nous marchons, sans hymne, sans bruit et sans fureur, avec une immense détresse au cœur, mais nous marchons car nous avons un immense besoin d'aller quelque part ensemble ? »

Titre : Vies dédiées « Je ne suis pas Pascale, je suis le collectif Femmes qui font face »

Auteur-e-s : Angel Burbano, Runa Sanabria

Source : *Presenza Equateur*

Date : 30.06.2016

Format : Interview

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2022/09/vies-dediees-je-ne-suis-pas-pas-je-suis-le-collectif-mujeres-de-frente/>

Cette interview apporte la perspective du collectif de femmes *Mujeres de Frente* (Femmes qui font face), à travers le témoignage de l'une de ses membres, Pascale Lasso. Le titre parle déjà d'une voix collective, issue de la base sociale.

L'entretien met en lumière une nouvelle perspective de l'organisation féministe, la valeur de la collaboration, l'identité politique, les nouvelles formes de dialogue, la vie communautaire vers un horizon commun : le bonheur. Tout cela par la voix de l'une de ses militantes :

Pascale, pourquoi vous aidez d'autres femmes à poursuivre le bonheur par l'éducation ?

PL : Aider n'est pas le mot. Je suis une militante. Je crée des espaces pour d'autres femmes et c'est tout aussi enrichissant pour moi que pour elles. Même si j'avais été cordonnier, j'aurais aidé à partir de mon métier ; l'important, c'est la construction d'espaces collectifs.

La personne interrogée souligne les fondements du collectif et propose de nouvelles formes de relations sociales à partir de là :

Pascale, est-ce la raison pour laquelle vous avez décidé de travailler avec des femmes différentes : en prison, d'âge ou d'ethnie différents ?

PL : Je ne suis pas Pascale, je suis le collectif Femmes qui font face. Femmes qui font face est un collectif politique, non des individus. Ainsi, lorsque nous décidons d'aller dans les prisons et de faire preuve de solidarité, nous le faisons en tant que collectif politique

avec les femmes qui s'y trouvent. Lorsque nous décidons de mettre l'école en place, nous le faisons en tant que collectif 'Femmes qui font face'. Nous avons une base qui travaille davantage sur la question des prisons.

Quelle est l'importance du dialogue pour Femmes qui font face ?

PL : C'est un dialogue plein d'amour. Je crois que le dialogue construit la possibilité de dialoguer avec vérité, il construit aussi d'autres possibilités de connaissance. Quand une femme vient à l'école, je sens qu'elle a beaucoup de connaissances et qu'elle me les transmet. Personne ne comprend mieux la ville, par exemple, qu'une femme qui vend dans la rue. Je ne parle pas depuis une position de supériorité ; à l'école, ce qu'elles apportent est tout aussi important que ce que je leur apporte.

Cette école 'Femmes qui font face' va avoir cinq ans et s'est développée grâce à la contribution de toutes les femmes qui y viennent. Au début, nous étions 4, puis 6, et aujourd'hui nous sommes 11 femmes de plus dans le collectif. Chaque femme qui nous rejoint apporte sa contribution d'une manière différente, mais il y a un désir de pouvoir parler d'une manière différente, de générer des liens, de créer un présent plus heureux pour nous toutes. Nous comptons actuellement 30 femmes.

Titre : Femmes Constructrices de futur : Cheja Abdalahe

Auteure : Juana Perez Montero

Source : Pressenza Espagne

Date : 19.04.2021

Format : Interview

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2021/04/femmes-constructrices-de-futur-cheja-abdalahe/>

Cet entretien apporte le regard de Cheja Abdalahe, activiste sahraouie pour les droits humains et le droit à l'indépendance de son peuple. L'article fait partie de la série *Femmes constructrices de futur : vers une culture de la non-violence*, qui met en valeur des femmes de tous les continents qui s'engagent pour la vie.

Cheja est née dans un camp de réfugiés, elle est militante pour l'indépendance et la liberté de son peuple, le Sahara occidental, et défend également les droits des femmes et la sororité comme mode de relation entre les femmes.

JPM : La situation que vit le peuple sahraoui depuis plus de 40 ans est inconnue de beaucoup de gens dans le monde, comment est la situation de votre peuple ?

CA : Le Sahara occidental est un exemple clair de l'intention politique de ne pas résoudre un conflit. [...] Il y a donc eu un échange d'intérêts entre les États espagnol, marocain et mauritanien. [...] Le peuple sahraoui vit divisé entre les territoires occupés par le Maroc, enfermé entre la mer et le mur de la honte, et il y a aussi les Sahraouis qui se sont exilés pendant la guerre dans les camps de réfugiés. [...] Tout le monde est d'accord pour dire que le Sahara occidental n'est pas marocain, il n'a jamais été marocain. Mais au moment d'appuyer sur un bouton et d'organiser un référendum, tout le monde regarde ailleurs, nous ne savons pas pourquoi, nous ne savons pas si c'est à cause de la pêche, si c'est à cause du phosphate, si c'est à cause de l'or, si c'est à cause du pétrole éventuel...

JPM : Et dans cette situation, comment les femmes vivent-elles ? Comment le vivez-vous en tant que femme ? Comment les femmes s'organisent-elles ? Parce que c'est une situation spéciale, très spéciale.

CA : Les femmes – pendant que les hommes se battaient –, ont construit cette société, [...] de sorte que vous atteignez un niveau de respect de votre propre identité, mais aussi de capacité à remettre les choses en question.

La femme sahraouie est donc un exemple de lutte, c'est un exemple de courage, un exemple de résistance et de résilience. C'est-à-dire que vous ne pensez pas à vous en tant qu'individu, mais en tant que groupe...

JPM : A propos des femmes, nous vous avons entendu parler de la sororité et des conséquences qu'elle implique, qu'elle a sur les relations, la défense de la sororité. J'aimerais beaucoup que vous parliez de ce sujet.

CA : Pour moi la sororité, c'est nous protéger les unes les autres, être claires et honnêtes les unes envers les autres, mutuellement et entre nous...

La sororité, c'est quand une femme ouvre la voie à une autre femme, ou lui tape dans le dos et lui dit, tu vas y arriver. Dans nos sociétés, peu importe laquelle, on nous a fait grandir avec l'idée qu'une femme est le contraire d'une autre femme, que les femmes se jalourent, on nous l'a mis dans la tête. Alors, vous grandissez en pensant que toutes ces femmes, qu'elles vont prendre quelque chose, aux femmes mariées leur époux, aux femmes actives leur travail... c'est un complexe.

Au-delà de l'information, l'action

Divers courants de pensée du journalisme insistent sur le fait que sa tâche est d'informer. On a beaucoup écrit sur les contenus, les conditions de fiabilité et de véracité, le soin apporté aux sources, etc. Cela constitue une certaine base d'accord entre le journalisme le plus conventionnel et les multiples alternatives qui ont été déployées et multipliées au fil du temps.

Ces formes alternatives de pratique journalistique ont explosé avec beaucoup plus de diversité et de force au cours des 20 dernières années, en grande partie en raison du développement des technologies de l'information et de la communication, mais sans doute aussi en raison de l'émergence d'acteurs sociaux auparavant invisibles et des luttes pour le droit à la communication pour tous et toutes.

Le principe discuté dans cette section propose qu'en plus de rapporter l'information, il nous appartient d'agir. Le travail journalistique est en soi une action, et pourtant le principe ici énoncé va « au-delà de l'information... » Quel est cet « au-delà » auquel nous nous référons ? Quelle est l'action qui est au-delà de l'information dans l'approche proposée ?

Nous faisons référence à des actions qui nous engagent auprès de communautés, de mouvements sociaux, de collectifs, d'organisations et même d'institutions qui cherchent de manière cohérente et permanente à transformer leurs espaces de vie, des plus proches aux plus lointains, dans un sens non-violent. Il ne s'agit pas seulement de couvrir les histoires des acteurs sociaux de l'avenir, mais aussi de cheminer avec eux. Pour nous, accompagner une marche, une grève, une action non-violente n'est pas seulement une question de profession, mais de solidarité et de participation active.

Ce principe, comme la grande majorité de ceux que nous proposons, est partagé par celles et ceux qui font du journalisme basé sur la communication populaire et les thèmes proposés par le peuple. En outre, elle marque également l'identité de nombreuses proposi-

tions journalistiques plus récentes, dont beaucoup sont construites par de jeunes collectifs qui ont fait de la communication un exercice de militantisme, récupérant son sens transformateur : mobiliser des histoires, des discours, des récits et des significations souvent contestés.

Ce que nous faisons, c'est lutter ensemble : nous nous engageons à la collectivisation, à la collaboration entre les médias. Nous pensons que c'est ce qui va changer la réalité. Travailler ensemble, c'est tenir des assemblées, des réunions, des groupes de base pour travailler en réseau. C'est la seule façon de changer l'histoire. Midia Ninja ne va pas changer le Brésil à elle seule ; nous devons collaborer avec la société. <https://www.pressenza.com/fr/2022/09/nous-ne-faisons-pas-de-journalisme-alternatif-nous-racontons-les-histoires-de-notre-peuple/>

Une fois de plus, nous ratifions l'impossibilité de l'objectivité journalistique, en nous positionnant cette fois dans un lieu d'engagement envers des propositions et des pratiques qui cherchent, de manière non-violente, à dénoncer et à dépasser toute forme de violence.

Bonnes pratiques

Titre : Solidarité avec Julian Assange

Auteur / Source : Pressenza Berlin

Date : 09.12.2019

Format : Communiqué de presse / Appel

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2019/12/solidarite-avec-julian-assange/>

Ce communiqué est un appel à l'action en faveur de Julian Assange. Les médias prennent position et se mobilisent, s'intégrant à d'autres médias et organisations. Cela montre bien que prendre position et agir implique des alliances, une articulation avec d'autres autour de l'action.

L'annonce fournit d'abord le contexte :

Le journaliste Julian Assange est détenu à l'isolement dans une prison militaire britannique depuis des semaines. Il est détenu, ce qui constitue une forme de torture au regard de tous les droits humains.

Depuis longtemps, les amis et partisans berlinois de Julian Assange se réunissent tous les mercredis devant l'ambassade des États-Unis à la porte de Brandebourg pour une veillée. Cette fois, il y a de l'argent à collecter pour la victime de la mégalomanie américaine. Parce que Julian a besoin d'argent : pour les avocats et l'organisation d'une vie en détention. Les dons sont également un signe matériel de solidarité.

Venez à l'ambassade des États-Unis à Berlin le 11 décembre 2019 à 19 h. Aidez à collecter des dons pour Julian.

Les dons pour Julian Assange sont possibles en ligne sur la page des dons. <https://defend.wikileaks.org/donate> #Assange #JulianAssange #FreeAssange #Wikileaks #candles4assange

Titre : Témoignage des Gilets jaunes : « On nous parle de violence »

Auteur / Source : *Pressenza*, Rédaction Toulouse

Date : 15.12.2018

Format : Témoignage

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2018/12/gilets-jaunes-temoignage-on-nous-parle-de-violence/>

Ce témoignage d'un Gilet jaune nous confronte directement avec le thème de la violence qu'il dénonce ; celle des mass-média et des politiques qui axent leurs commentaires sur cette crise uniquement vers les moments d'affrontement durant les manif, ignorant volontairement les causes profondes et réelles de ces protestations, qu'il décrit avec précision.

N'est-ce pas violent de vivre dans les rues en hiver ?
N'est-ce pas violent de dormir dans sa voiture lorsqu'on a un emploi ? N'est-ce pas violent une fois à la retraite et après une vie de labeur, de dépendre de ses propres enfants ? N'est-ce pas violent d'être stigmatisé et parké dans des banlieues sans espoir de futur ?
N'est-ce pas violent de travailler 10-12 heures par jour sans pouvoir s'en sortir avec un salaire décent ou de déposer la clef sous la porte après trop de sacrifices ?
N'est-ce pas violent de travailler des journées entières et ne rien pouvoir offrir à ses enfants ? N'est-ce pas violent les suicides au travail provoqués par un management de plus en plus agressif ? N'est-ce pas violent le suicide de ces pères de famille suite à des licenciements économiques ? etc.

On voit très clairement deux points de vue très différents. La violence visible, et la violence invisible, c'est-à-dire la violence économique ; ainsi, cela nous permet d'élargir notre compréhension et rétablit la réalité de vie de nombreuses personnes et celle des Gilets jaunes.

Le texte termine et insiste sur le dépassement de nos peurs, sur l'importance de rester unis afin d'atteindre l'objectif qui est de bâtir un monde meilleur.

Principes liés au point de vue ou au regard

Le point de vue, toujours présent

Lorsque nous parlons de point de vue, nous faisons référence à une manière particulière de voir la réalité qui conditionne notre interprétation de celle-ci et, par conséquent, notre façon de la raconter. Il est clair que la « communication objective » n'existe pas. Notre regard est actif et teinté de notre subjectivité.

La conscience n'est pas un récipient creux qui se remplit d'impressions. L'être humain n'est pas un automate qui enregistre, sans le retravailler, ce que le monde lui présente. Dans chaque perception et représentation effectuées par la conscience, celle-ci agit et modifie les signaux du monde externe et interne. Si ce n'était pas le cas, toutes les personnes verraient la même chose, et ce n'est évidemment pas le cas.

Comme mentionné ci-dessus, le journalisme, dans n'importe quel domaine, découle toujours d'une condition préalable qui détermine la personne qui l'exerce. Même lorsque la personne qui rend compte affirme la nécessité de l'objectivité, elle doit reconnaître que cette position découle également d'une intention personnelle, conditionnée par ses circonstances personnelles et spatio-temporelles, qu'elle choisit et applique dans sa tâche.

Immergés dans le monde, les gens sont confrontés à la possibilité de choisir entre différentes visions des choses. Ainsi, l'une des rares vérités objectives émerge : l'influence subjective du-de la communicant-e sur ce qu'il communique.

Le point de vue peut être ancré dans une direction destructive ou constructive. On peut aussi choisir de détourner le regard et laisser les choses suivre leur cours. Dans les deux cas, le regard de l'auteur-e s'imprime sur ce qu'il dit.

Prenons l'exemple simple d'une maison. Elle aura un aspect très différent selon qu'elle est vue de l'extérieur ou de l'intérieur, de la porte d'entrée ou de l'arrière, du dernier étage d'un immeuble voisin ou de la rue. Selon l'endroit d'où on la regarde, l'impression sera très différente. Nous parlerons toujours de la même maison, mais les descriptions seront étonnamment diverses. Il ne faut jamais oublier qu'il existe plusieurs points de vue sur un objet, un événement, un lieu, etc. et qu'en tant que journalistes, nous n'en choisissons qu'un.

En tant que personnes, même si nous prétendons être neutres, nous avons acquis des croyances et des valeurs qui influencent notre comportement et même nos sensations physiques. Cela détermine la façon dont nous communiquons. Nous ajoutons à cela l'influence de l'environnement social dans lequel nous vivons, ainsi que la position ou la ligne éditoriale du média pour lequel nous travaillons.

Il est essentiel que, en tant que communicants et communicantes, nous nous souvenions que nous contribuons à la construction de la réalité en fonction de la façon dont nous nous positionnons par rapport à elle, en même temps qu'elle nous transforme. Tout se transforme, chaque personne et le monde dans lequel elle vit, dans une interaction continue comme une bande de Moebius. Cela se produit avec ou sans notre connaissance, que nous remarquions ou non le filtre dans notre regard, que nous décidions ou non de le modifier.

Ce n'est ni bon ni mauvais en soi. C'est un fait qu'il faut comprendre pour apprécier l'importance et les conséquences possibles de la position que nous adoptons.

Élargir la perspective et inscrire ce que nous communiquons dans un contexte aussi large que possible, permet au destinataire d'élargir également son point de vue sur une nouvelle.

Dans le cadre du journalisme non-violent, nous devons nous demander si ce que nous racontons et la manière dont nous le racontons génèrent une forme de violence de quelque type que ce soit ou, au contraire, améliore la vie ; si cela contribue au pouvoir de quelques-un.es ou à l'autonomisation du plus grand nombre.

Chaque action a des conséquences dont nous ne connaissons pas l'aboutissement. Le journalisme n'y échappe pas. En bref, nous devons toujours garder à l'esprit le point de vue qui nous conditionne, étant donné notre fonction sociale de communicant-e.

Bonnes pratiques

Titre : Globalisation économique ou Mondialisation humaine ?

Auteur : Juan Guillermo Ossa

Source : Pressenza Chili

Date : 16.09.2013

Format : Opinion

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2013/09/globalisation-economique-mondialisation-humaine/>

L'auteur expose deux tentatives, deux regards pour expliquer le monde dans lequel nous vivons.

L'une, issue de l'ancien monde basé sur l'économie présentée comme « science exacte », mécanique, figée, uniquement vouée à l'argent appelée globalisation :

L'économie occidentale (néolibérale-capitaliste) a été conçue comme une « science exacte », avec une série de mécanismes et de formules qui ont de nombreux concepts vus et revus, comme par exemple le « marché », « l'offre », la « demande », la « compétitivité », le « risque », les « investissements », la

« rentabilité »... et qui sont considérés comme les piliers de base.

Et la mondialisation d'une prise de conscience d'un monde varié et vivant, évolutif et spirituel comme une nouvelle sensibilité qui se développe en parallèle.

Cette sensibilité croissante qui se développe et qui est la base des humanistes, des écologistes, de ceux qui luttent pour le droit des animaux, pour la vie en harmonie avec la nature, pour surpasser la douleur, mais qui est aussi la base de la connexion avec une profonde spiritualité à l'intérieur de la conscience. Dans le premier cas, tout est la somme de chaque partie, mais au sein d'un organisme, ce n'est pas ainsi, puisque chaque partie est reliée à l'ensemble.

Il oppose ainsi un système violent et inhumain à un système qui soutient un futur meilleur tout à fait possible et accessible, malgré les discours et manipulations des médias.

- - -

Titre : Démanteler le faux-semblant de la neutralité scientifique

Auteure : Eliana Gillet

Source : Desinformémonos

Date : 27.10.15

Format : Interview

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2022/09/demanteler-le-faux-semblant-neutre-de-la-science/>

Dans cette interview, on voit clairement depuis quelle position la personne interrogée va parler. Dans son profil, le chercheur argentin Horacio Machado Aráoz se décrit comme quelqu'un qui « *a toujours été lié aux mouvements* ». Depuis ces 15 dernières années, il a participé au processus de résistance contre l'exploitation minière transnationale à ciel ouvert, en tant que membre de l'assemblée

Sumak Kawsay, dans sa région natale de Catamarca. Dans cet entretien, il explique comment ce combat a changé sa façon de pratiquer et de comprendre la science.

L'enseignant commente l'installation d'un méga-projet minier dans sa province :

Nous, scientifiques, avons commencé à travailler en tant que voisins dans le cadre d'un processus où l'on intervient sur notre territoire, sans avoir eu la moindre consultation préalable en connaissance de cause. Cela a complètement changé notre perspective. Nous avons toujours parlé de science critique. L'un de ses objectifs fondamentaux est la déconstruction de sa prétendue objectivité et neutralité. La science n'est pas une forme de connaissance détachée des intérêts, des positions et des relations de pouvoir. Il n'y a rien de tel. La seule façon de faire de la science est de rendre explicites les intérêts qui façonnent nos problématiques de recherche.

Il y a un différend sur les modes d'attribution de la vérité. D'un côté, nous avons un groupe de scientifiques travaillant pour l'État ou des entreprises, qui construisent des « vérités » pour rendre ces entreprises viables.

L'expropriation n'est pas seulement géographique, matérielle, de la montagne, de la rivière ou de la biodiversité, mais aussi une expropriation épistémique de la connaissance. Ils disent « ces gens ne savent pas, ils ne s'y connaissent pas, ils ne sont pas qualifiés pour mesurer l'impact mais nous, nous le sommes ». Ils ne se soucient pas de la vérité, de la validité de leurs connaissances, ils s'intéressent uniquement à ce que la réaction de la population n'affecte pas l'exploitation.

Les points de vue exprimés révèlent l'affrontement d'intérêts autour d'une question touchant à la connaissance et à la science, supposées objectives, indiscutables et neutres.

L'intentionnalité humaine, moteur de l'action

Nous insistons sur le fait que la conscience est active, loin de la conception qui considère les communicant-e-s comme des sujets passifs, comme s'il s'agissait de machines à transmettre des informations. Nous avons affaire à des êtres humains, avec tout ce que cela implique, ce qui nous amène à approfondir la conception de l'être humain depuis laquelle nous sommes parti-e-s.

Les êtres humains sont intentionnels et historiques, ce qui signifie qu'ils ont la capacité de transformer l'environnement dans lequel ils vivent et de se transformer eux-mêmes. Cela se manifeste par des progrès qui s'accumulent et dont bénéficient les nouvelles générations. Ainsi, avec les propositions de ce livre, nous voulons ouvrir des voies nouvelles aux futur-e-s communicant-e-s.

Nous reprenons la définition de l'Argentin Mario Luis Rodríguez Cobos, Silo, sur l'être humain : « L'humanisme définit l'être humain comme un être historique ayant un mode d'action sociale capable de transformer le monde et sa propre nature ». (Silo, *Lettres à mes amis*, Éditions Références, 2004, p. 15).

Nous faisons partie du processus historique qui a mené l'humanité jusqu'ici et nous en bénéficions. Notre action transforme la réalité, tandis que la réalité nous modifie. En tant qu'êtres doués d'intention, notre pratique affecte notre avenir personnel et social. C'est pourquoi nous devons nous interroger sur le sens de notre action : pourquoi faisons-nous du journalisme ? Que cherchons-nous et pourquoi voulons-nous communiquer ce que nous allons communiquer ? À qui et à quelles fins cela sert-il ?

Si nous gardons à l'esprit le sens de notre action, dans notre contexte, nous pourrions décider de ce qu'il faut raconter et à partir de quel point de vue. Si nous considérons notre travail avec un regard transcendant, en comprenant que nous faisons partie d'un processus qui nous précède et auquel nous pouvons faire un apport au profit d'autres générations, nos actions prendront une profondeur que la grisaille du quotidien et la violence occultent bien souvent.

Supposer que nous sommes des êtres doués d'intention, capables de nous transformer et de transformer notre environnement à partir du champ dans lequel nous opérons, nous permet de comprendre que nous travaillons, avec d'autres personnes qui partagent notre orientation, pour le futur auquel nous aspirons. Tout cela représente un espoir face au désespoir qui envahit aujourd'hui les médias. Rappelons que ce désespoir est également intentionnel, et tente de détruire toute graine d'utopie qui propose des transformations profondes basées sur la nécessité.

Pour les communicantes et communicants, le monde n'est pas devenu plus petit et plus connecté : au contraire, il est devenu plus vaste, avec un accès à un plus grand nombre de sources d'information. Si on laisse de côté la question des agences de presse monopolistiques, l'horizon de choix s'en trouve amélioré. À leur tour, les communicantes et communicants sont de plus en plus conscients de la force inhérente à leur propre construction de l'information, la puissance de leur narration, l'énergie qu'il-elle-s libèrent dans leur vision critique et intentionnelle.

Comme nous l'avons dit précédemment, nous sommes confronté-e-s à la possibilité d'opter pour différentes manières de voir les choses et à une vérité : l'influence subjective du-de la communicant-e sur ce qu'il-elle communique.

Nous avons commenté, en termes généraux, l'option pour une communicante ou un communicant de se situer de manière différente dans un monde complexe où la violence semble prévaloir, bien qu'elle ne soit pas la seule forme de relation.

Nous savons qu'il existe d'autres limitations à la liberté de communiquer, qui découlent du système dans lequel s'inscrit l'activité d'information. Il existe une logique dominante dans l'information quotidienne selon laquelle, par exemple, toute demi-vérité dans la bouche d'une personnalité connue doit être couverte et répétée *ad nauseam*, au lieu de recourir à l'opinion de celles et ceux qui approfondissent réellement les différents sujets. Les intérêts commerciaux ou politiques constituent une barrière évidente pour la liberté de communiquer, ils cherchent publiquement à obtenir des avantages de la part de celles et ceux qui financent l'activité des médias.

Il s'agit d'un obstacle majeur à la liberté de communication : les objectifs politiques poursuivis par de nombreux médias, tant privés que publics, dont la ligne éditoriale détermine le contenu de ce qui peut ou doit être communiqué. Malgré cela, il existe des communicantes et des communicants qui choisissent l'option la plus évolutive, c'est-à-dire contribuer à une résolution créative des conflits, à une approche non-violente, à un monde à humaniser.

Bonnes pratiques

Titre : Un regard humanisant sur l'immigration est possible... et urgent

Auteure : Gabriela Amaya

Source : Pressenza Espagne

Date : 25.II.2016

Format : Opinion

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2016/11/un-regard-humanisant-sur-limmigration-est-possible-et-urgent/>

L'auteure reprend l'analyse de Juana Pérez Montero sur la situation dans laquelle nous nous trouvons en tant que communicant-e-s, à travers le phénomène de la migration, mais qui peut être extrapolée à tout autre domaine :

Nous concluons en affirmant que le fait que les médias soient des agents de la construction de l'imaginaire collectif signifie qu'ils ont une énorme responsabilité quant aux positions qu'ils adoptent, en général, et en particulier sur le sujet des migrations, étant donné le moment que nous avons dû vivre.

Dans ce cas, *Pressenza* a intentionnellement choisi de travailler à l'ouverture de l'avenir, et l'auteure a repris quelques éléments utiles à cette fin.

Nous vivons un moment très complexe au niveau planétaire. En cette période passionnante, que nous pouvons définir comme un carrefour vital, nous nous débattons en tant qu'humanité, en tant que peuples, en tant qu'individus, entre nous laisser emporter par la peur, par le ressentiment pour ce que nous avons vécu ou entendu et intégré comme nôtre, par la vengeance (la base de la culture dans laquelle nous vivons), ou en optant pour une nouvelle voie : pour une culture du dialogue, de la compréhension du phénomène jusqu'à sa racine ultime, de la recherche de la réconciliation personnelle et sociale et de la revendication de « traiter les autres comme nous aimons être traités », un principe moral essentiel si nous voulons vraiment construire une coexistence basée sur l'interculturalité.

Et à ce carrefour, entre un monde de plus en plus violent et inhumain qui court à sa perte, et la possibilité d'un nouveau monde de paix et de non-violence, chacun d'entre nous devra faire un choix... et nos actions parleront d'elles-mêmes.

Chez Pressenza, agence de journalistes bénévoles (pour ne pas dépendre d'intérêts extérieurs), nous avons opté depuis notre naissance pour la seconde voie, ou plutôt, c'est parce que nous avons opté pour la seconde que nous avons trouvé le sens de lancer ce moyen de communication au service du peuple, de la base sociale, de la construction d'un nouveau paradigme à la hauteur de l'être humain.

Titre : Les journalistes en tant qu'historiens du présent

Auteur : Juan Pablo Cárdenas Squella

Source : Pressenza Chili

Date : 06.12.2020

Format : Analyse / Opinion

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2022/09/les-journalistes-comme-historiens-du-present/>

Le Chilien Juan Pablo Cárdenas Squella, lauréat du Prix national de journalisme, analyse le rôle des journalistes et sa position essentielle sur ce qu'il communique :

Si l'on remonte à la fondation et à la pratique de nos premières écoles de journalisme, on constate que l'idéal du journaliste a été conçu comme celui qui était capable de se limiter à l'information pure, c'est-à-dire qui faisait de l'« objectivité » son premier et même son unique objectif... On pensait que le journaliste devait être objectif, libre de tout jugement et de tout préjugé, comme s'il n'était pas dans notre propre condition de genre, d'âge, de niveau éducatif ou social d'apprécier les événements d'une manière différente, sous notre propre optique et échelle de valeurs.

Plus loin, il précise son appréciation du bon journalisme :

Nous pourrions dire que tous les grands journalistes dont nous nous souvenons se sont donné pour mission de changer le monde. Au contraire, nous supposons que les stars qui captivent toujours la télévision et les médias, esclaves de l'audimat, sont des vedettes d'un jour et qu'il est peu probable qu'elles nous laissent un quelconque héritage. D'où la répétition au sein des mêmes chaînes de télévision, de sorte que si un journaliste a l'intention de dire quelque chose de significatif, il doit le faire à travers un livre.

Cárdenas nomme les bénéficiaires de la prétendue neutralité :

Il est évident que les communicants qui cherchent à être neutres ou objectifs finissent par nous donner une vision finalement erronée ou farfelue de la réalité. Une caricature du monde contrôlé par les grands intérêts, les gouvernants et, aujourd'hui, les milliardaires qui dominent les médias et les pouvoirs de l'État. De ceux qui se croient même les bienfaiteurs du journalisme en supportant l'onéreuse tâche de publier un journal, alors qu'en réalité, ce qu'ils risquent ou perdent en le faisant, ils le compensent largement par leur collusion avec les autorités et les pouvoirs factuels qu'ils représentent ou craignent.

L'auteur rappelle ensuite comment certain-e-s professionnel-le-s ont décidé de prendre parti face à la barbarie :

Après les longues années de journalistes « aseptisés », qui n'avaient pour seule compétence que d'assister aux conférences de presse et de reproduire aussi littéralement que possible les opinions de leurs interlocuteurs, les événements eux-mêmes ont conduit de nombreux communicants à dénoncer, à critiquer, à fustiger les autorités et à assumer un engagement clair en faveur des personnes souffrantes, discriminées et maltraitées.

Pour de nombreux professionnels, il est devenu intolérable, bien sûr, d'observer la réalité et de se limiter à donner la version officielle des événements, comme pour défendre la position adoptée par les propriétaires de leurs médias.

Les violations des droits humains, par exemple, ont été le déclencheur, au Chili et dans d'autres pays, de l'émergence d'un journalisme dit « engagé », désireux de servir véritablement la grande cause humaine qui consiste à comprendre et à changer le monde, ainsi qu'à mettre fin aux injustices et aux abus flagrants. Ainsi, avec la dictature de Pinochet, une autre des pages les plus brillantes du journalisme s'est ouverte et la volonté de nombreux jeunes journalistes a permis d'alimenter la presse clandestine et dissidente qui allait tant contribuer à la conscience du peuple, à sa mobilisation sociale et à son insurrection légitime.

Apparaît plus absurde encore le fait qu'il existe des journalistes et des médias qui se présentent comme objectifs sans servir de faire-valoir ou être complices de ceux qui les financent et les gèrent comme des instruments de leurs intérêts et privilèges. Ils s'engagent à exercer une fausse neutralité qui n'a d'autre but que de provoquer l'engourdissement moral des nations par la robotisation de l'intelligence et du comportement humain.

En outre, l'auteur ne manque pas d'attirer l'attention sur la situation de deux personnes très engagées en faveur du libre accès à l'information, Edward Snowden et Julian Assange :

L'incompatibilité entre le bon journalisme et les intérêts du pouvoir est devenue évidente ces dernières années avec ce qui est arrivé à Edward Snowden, grand expert en sécurité informatique, depuis qu'il a décidé

de dénoncer les opérations secrètes d'espionnage de l'Agence nationale de sécurité (NSA) des États-Unis où il travaillait, après avoir été un haut collaborateur de la CIA. Convaincu qu'il était de la nécessité d'exposer ces actions illégitimes qui mettaient en lumière la vie personnelle d'un certain nombre de dirigeants mondiaux supposés être alliés au gouvernement de son pays. Un acte qui a fait de Snowden l'un des êtres humains les plus recherchés et les plus persécutés dans son pays d'origine, l'obligeant à demander l'asile en Russie. Après que plusieurs gouvernements espionnés par les États-Unis l'aient remercié pour sa précieuse dénonciation, ils ont fini par lui fermer leurs frontières par crainte d'affecter les relations ou la dépendance de leur pays avec la puissance impériale.

Ou encore l'épreuve vécue par le journaliste australien Julian Assange, fondateur de Wikileaks, qui a rendu public un ensemble de dossiers secrets américains dans le but « d'empêcher les puissants de continuer à exploiter les êtres humains dans le monde entier », comme il l'avait prévenu. Les révélations glaçantes d'Assange, applaudies dans le monde entier, ne l'ont pas empêché de se faire claquer la porte au nez par de nombreux pays et gouvernements, pour finir par se retrouver en demandeur d'asile à l'ambassade d'Équateur à Londres. Les accusations calomnieuses portées devant les tribunaux anglais et suédois risquent d'aboutir à son enfermement à vie ou à son extradition vers les États-Unis, pays obsédé par sa capture. Des accusations qui ne cherchent pas à réfuter ce qu'il a révélé, bien sûr, mais à le discréditer moralement.

Responsabilité ou culpabilité

Nous vivons dans un système qui, dans une large mesure, est fondé sur la vengeance et la punition comme moyens de compenser les dommages causés aux communautés ou à leurs membres. Pour en trouver l'origine, il faut remonter quelque 4 000 ans en arrière et se tourner vers la figure d'Hammurabi et son code écrit sur des stèles de pierre.

Depuis lors, la culture occidentale s'est fondée sur ces principes. Un exemple clair dans le domaine du droit : quelqu'un-e commet un crime et doit payer pour cela. À l'époque, cette approche était utile et constitua une avancée face à la justice d'autodéfense.

Cette façon de penser, de sentir et d'agir répond à une construction culturelle. Comprendre cela nous permet de dénaturiser la culpabilité, le ressentiment et la vengeance, de les remettre en question et de les surmonter à l'avenir.

Certaines façons de concevoir les actions et les relations humaines sont fondées sur la croyance qu'un individu est totalement libre lorsqu'il-elle agit et n'est pas conditionné-e par des formats et des structures antérieurs. Cela le-la rend coupable d'actions préjudiciables.

La culpabilité, un concept que l'on peut situer à la fois dans les processus de justice des communautés et dans le domaine psychique, est étroitement liée au concept de dette, comme le propose Nietzsche dans *La généalogie de la morale*. Pour l'expliquer, il retrace le développement du sentiment de justice dans l'humanité.

La culpabilité porte une forte charge affective négative, à laquelle les personnes auxquelles notre communication s'adresse peuvent facilement s'identifier. De la culpabilité est déduite – du moins selon certains paramètres malheureusement encore en vigueur – la nécessité d'une purge, d'une punition, d'un fléau qui, loin d'apaiser le problème, le perpétue et le multiplie.

Le fait de blâmer n'implique pas automatiquement la reconnaissance de l'erreur. Au contraire, cela conduit souvent au déni public de ce qui s'est passé, à l'autojustification ou à la mise en cause d'autres personnes. Cela ne résout rien. La tendance des médias à blâmer est souvent secondée par les gens. C'est un mécanisme pernicieux, car il élude la responsabilité que chacun-e porte pour contribuer à un monde meilleur.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de responsables et de protagonistes des événements. Il-elle-s existent, mais ce ne sont souvent pas eux-elles qui sont pointés du doigt par les mécanismes de culpabilité. Responsabiliser n'est pas la même chose que culpabiliser. La responsabilité désigne des actions ou des omissions, et indique la nécessité d'une transformation partagée qui concerne l'ensemble de la communauté.

Du point de vue du journalisme non-violent, le fait de passer des discours de blâme à ceux de responsabilisation transforme le besoin de revanche ou de vengeance et introduit le besoin de justice, compris comme une réparation et une réconciliation ultérieure, rétablissant ainsi l'harmonie sociale.

Il nous appartient alors, en tant que communicant-e-s, d'élargir à nouveau notre regard et de faciliter la compréhension du contexte, ainsi que les raisons possibles des actions des personnes responsables des faits, en insérant les situations concrètes dans des processus communs, afin d'ouvrir la possibilité d'un avenir réparateur.

Par exemple, dans une affaire de corruption, l'objectif n'est pas de stigmatiser une personne en particulier, mais de mettre en évidence les conditions systémiques inhérentes à l'affaire. Attaquer la personne accusée n'arrête pas le circuit de la corruption, mais cache les structures qui la produisent.

D'autre part, si nous soulignons la façon dont les partis politiques dépensent de grandes sommes d'argent pour financer leur publicité électorale, ou les contreparties qu'ils offrent aux entreprises pour

leurs contributions, nous pouvons mettre en évidence de façon critique l'un des conflits centraux de la démocratie médiatisée d'aujourd'hui. Si, en plus, des perspectives sont proposées, ou que des visions alternatives de ces pratiques sont consultées, un service public notable est rendu, et la voie est ouverte pour que chacun.e puisse comprendre et se réconcilier avec ses propres incompréhensions.

Si nous aspirons à un avenir meilleur et humanisé, nous devons alléger ces fardeaux afin de donner du poids aux images d'un nouveau paradigme, fondé sur une culture de réconciliation et de paix.

Pour plus d'informations sur ce point, nous vous recommandons la lecture de l'entretien de Milena Rampoldi avec Luz Jahnen, disponible sur le lien suivant : <https://www.pressenza.com/fr/2022/10/entretien-du-depassement-de-la-culture-de-la-violence/>

Bonnes pratiques

Titre : Le véritable conflit réside entre les peuples et les pouvoirs qui veulent les diriger, les opprimer, les affronter

Auteur : Javier Tolcachier

Source : Pressenza Argentine

Date : 04.08.2014

Format : Opinion

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2014/08/veritable-conflit-reside-les-peuples-les-pouvoirs-veulent-les-diriger-les-opprimer-les-affronter/>

L'article fait référence au meurtre de quatre jeunes hommes en juillet 2014 :

L'un d'entre eux était Palestinien, les trois autres, Israéliens. Des adolescents, au printemps de la vie. Nous connaissons leurs visages. Des milliers ne sont

plus, en Palestine, en Syrie, en Irak, en Libye, ni au Cambodge, au Nicaragua, au Guatemala, au Vietnam, en Algérie, au Rwanda, en Pologne, en Allemagne ou au Liberia. Ces visages ne nous ont laissé aucune trace, nous les gardons néanmoins tous en mémoire. Tout comme de nombreux autres en tant d'autres lieux sans nom.

L'auteur rappelle la mort de milliers de victimes dans divers conflits à travers le monde, tout en s'intéressant aux responsables de tant de cruauté :

Qui diras-tu est coupable de tels crimes ? Celui qui a appuyé sur la gâchette ? Celui qui a fabriqué la balle et vendu l'arme ? Celui dont le discours a enflammé le sang ou celui qui a semé la zizanie ? Dis-moi, s'il te plaît, qui pointes-tu de ton doigt accusateur ? Celui qui, impassible dans son palais, ourdit, misérable de richesse, les mailles de la lointaine douleur ? Celui qui invente des histoires pour voler l'autre, celui qui ne se soucie de rien, hormis de lui-même ?

Il met immédiatement en évidence la futilité de la vengeance, déguisée en demande de punition ou de justice :

Qui dénonce des coupables sans décrire le contexte dans lequel l'atrocité est possible, manque non seulement de perspicacité, mais est également complice d'iniquités futures en obscurcissant la racine du conflit. Celui qui, agissant de la sorte, réclame des châtements, ne demande pas justice, mais crie vengeance. Cette dernière réparera-t-elle l'inutile sacrifice de la victime ? Calmera-t-elle la douleur des survivants ? L'être aimé reviendra-t-il à la vie ? Cela empêchera-t-il le génocide futur ? Ou au contraire l'alimente-elle ?

Plus loin, il indique certaines perspectives :

Les peuples doivent s'unir et comprendre l'inutilité de continuer à s'affronter. Le véritable conflit réside bien là : entre ceux qui croient que leur intérêt et leur vision du monde se suffisent à eux-mêmes et justifient amplement de l'imposer à autrui, et nous autres, qui apprécions la liberté humaine et la diversité de la vie ; entre ceux qui profitent de la guerre, ceux qui veulent maintenir leur pouvoir et leur propriété au détriment des besoins des dépossédés du monde, et cette majorité qui lutte chaque jour pour la construction d'une existence digne.

Enfin, l'auteur affirme avec insistance la nécessité de prendre position pour la réconciliation :

Nous devons tous chercher et trouver la réconciliation avec ceux qui nous ont blessés, et réparer nos propres erreurs. Si, au lieu de cela, nous justifions et cautionnons l'inexcusable, nous collaborons seulement avec la spirale de violence croissante, nous chassons la possibilité d'un futur différent, nous nous enfermons dans les murailles de la préhistoire.

Titre : Surmonter la vengeance comme élément central de notre culture occidentale et des religions abrahamiques

Auteure : Gabriela Amaya

Source : *Pressenza* Espagne

Date : 26.12.2019

Format : Entretien

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2019/12/surmonter-la-vengeance-comme-element-central-de-notre-culture-occidentale-et-des-religions-abrahamiques/>

Il s'agit d'une interview d'un spécialiste des thèmes de vengeance et de violence qui vient de rendre publique une étude : « Vengeance, violence et réconciliation ». On aborde dans un premier temps la question de l'origine de la vengeance en tant que mécanisme de conscience :

... la racine de la vengeance, pour le dire simplement, est que nous, en tant qu'individus mais aussi en tant qu'espèce, en tant qu'êtres humains, avons dans notre appareil de conscience un très vieux mécanisme de défense, un mécanisme de survie, pour nous défendre contre un grand danger. Je suis attaqué et j'essaie de rétablir l'équilibre, de redresser le déséquilibre causé par cette attaque, et cela s'appelle la vengeance et cela, – je l'ai découvert pendant mes études –, existe depuis la préhistoire et se trouve dans le brouillard de notre race humaine jusqu'à aujourd'hui.

Le thème est ensuite traité d'un point de vue historique, avec l'apparition des lois dans les premières sociétés, et aussi avec le point de vue de la religion, et du Dieu qui rend justice. Mais l'article ne se limite pas aux questions psychologiques et historiques : en s'appuyant sur cette étude, la personne interviewée a mis en place des ateliers dans lesquels on va chercher à expérimenter d'autres réponses que la vengeance.

Si tu veux agir de manière non-violente, tu as besoin d'une base... parce que le monde est si rapide qu'il te fait entrer en conflit d'un moment à l'autre et tu oublies tes bonnes expériences d'hier où tu pensais : « Je suis une personne sensible et je ne veux pas être violent » et soudain tu te retrouves dans une situation où tu agis violemment. Je crois que dans cette crise mondiale dans laquelle nous vivons, nous devons nous renforcer, non seulement dans nos actions décisives, mais aussi dans notre compréhension des raisons pour

lesquelles la non-violence est l'avenir, et de ce qu'est réellement la violence... et pour cela nous devons étudier ce sujet, y réfléchir, l'approfondir et c'est mon objectif dans ces rencontres.

L'interview a donc pour objectif de mettre en avant des réponses concrètes à la question de la vengeance. Sans jamais tomber dans la naïveté, et en s'appuyant sur les éléments psychologiques et historiques présentés au début :

Il ne suffit pas de dire : « Je suis dégoûté par la violence, c'est pourquoi je suis un militant non-violent », ce n'est pas suffisant. Comprendre qu'il y a un processus historique qui implique toute l'humanité dans cette question, cela me semble très utile pour comprendre que cette colère, que chacun reconnaît en soi à certains moments, n'est pas personnelle, et vous n'avez pas à vous y identifier, il n'y a pas de raison à cela, car c'est un réflexe préhistorique. Le problème, c'est que nous vivons dans une culture qui soutient tout ça... C'est le gros problème.

Titre : Plus de guerres, interdisons les armes nucléaires

Auteur : Rafael de la Rubia

Source : *Pressenza*, Rédaction Madrid

Date : 11.04.2022

Format : Opinion

lien : <https://www.pressenza.com/fr/2022/04/plus-de-guerres-interdisons-les-armes-nucleaires/>

Cet article porte tout d'abord sur le conflit Russie - Ukraine. Il commence par poser la question : « Qui est responsable du conflit ? » Et, comme Javier Tolcachier dans l'article présenté plus haut « *Le véritable conflit réside entre les peuples et les pouvoirs qui*

veulent les diriger, les opprimer, les affronter », montre l'absurdité des réponses données habituellement à cette question, en énumérant les coupables possibles, depuis le militaire qui lance le missile aux journalistes qui attisent la haine avec de fausses informations.

Il va chercher plus loin dans la chaîne de responsabilité :

Il ne s'agit pas ici d'un conflit entre Ukrainiens et Russes, pas plus qu'ailleurs il ne s'agit de conflits entre Sahraouis et Marocains, entre Palestiniens et Juifs, entre Chiïtes et Sunnites. Le véritable conflit à l'œuvre, ce sont les pouvoirs qui utilisent les peuples et les pays en les manipulant, en les opprimant et en les mettant face à face pour les avantages ou le profit qu'ils en tirent.

Il s'agit là d'un sujet complexe, enraciné dans notre histoire : la manipulation des populations pour qu'elles s'affrontent entre elles pendant que certains acteurs tirent profit de ces conflits.

L'auteur explique ensuite qu'à notre époque, l'humanité ne peut pas se permettre de perpétuer les conflits armés comme cela a été le cas au cours de l'histoire. Maintenant, le risque de conflit nucléaire ne peut être écarté.

D'autre part, les guerres sont un héritage de notre passé préhistorique. Jusqu'à aujourd'hui, nous avons toujours vécu avec elles, en les considérant presque comme « naturelles » parce qu'elles ne représentaient pas un grave danger pour l'espèce. [...] le compte des victimes de la guerre n'a fait qu'augmenter, avec les progrès technologiques dans l'art de tuer. Lors des dernières guerres mondiales, les morts se sont comptés par dizaines de millions. Avec l'arme nucléaire, la puissance destructrice augmente chaque jour davantage. Maintenant, oui, avec la possibilité de conflit nucléaire,

notre espèce est bel et bien en danger. Aujourd'hui, c'est l'avenir de l'être humain qui est menacé.

La diversité comme richesse

Le journalisme non-violent implique un respect profond et la recherche intentionnelle de diverses sources, de points de vue et d'aspects de ce que nous voulons raconter, de prendre ses distances par rapport à la discrimination, sans être complice du silence auquel est soumise la majeure partie de la population.

Cette position nous éloigne de l'homogénéisation du discours dominant, qui cherche, de manière intéressée, à imposer un seul récit avec pour objectif de maintenir le contrôle sur la population.

D'autre part, nous avons constaté à plusieurs reprises comment l'information se réduit à des phrases toutes faites ; comment l'on hyper-simplifie, banalise et pousse à la polarisation. Cette polarisation se voit renforcée par la confrontation, le manque d'arguments et la réduction contextuelle. Cela nous appauvrit en tant que société, alors que le pouvoir s'en frotte les mains.

Il est absolument nécessaire de montrer différentes facettes de ce que nous racontons, de montrer les racines du thème, le processus de l'information. Dans le champ culturel, la reconnaissance de diverses cultures et ses différentes formes de compréhension et d'action dans le monde est indispensable. Cela permet un changement de vision et la reconnaissance de récits qui échappent au discours dominant occidental.

On préconise la multiplicité des sources, pour montrer la diversité culturelle, élargir les approches, se rapprocher d'autres protagonistes et donner la parole à la base sociale ; tout cela permet de diluer les préjugés, de promouvoir la solidarité, la créativité, la capacité de réponse comme la communication ; cela permet aussi de

montrer le meilleur de chaque personne, cela nous rend plus intelligents comme ensemble et, sans aucun doute, plus libres comme individus et comme société.

Pour finir, nous ne pouvons pas oublier un aspect fondamental : la recherche d'expériences, de projets et de modes de vie non-violents et collaboratifs qui nous projettent vers un nouveau monde auquel la plupart de nous aspirons. Nous avons besoin de montrer ces informations qui sont des signaux de ce monde, des informations qui existent, mais qui passent inaperçues car elles ne présentent pas d'intérêt pour les violents discours officiels.

Dans un contexte de globalisation croissante, il est fondamental de souligner et revaloriser les contributions des diversités culturelles, leurs activités, leurs expériences, leurs styles de vie et connaissances. Cela contribue ainsi à surmonter l'hégémonie culturelle et à construire des chemins vers d'autres futurs.

Bonnes pratiques

Titre : Les Ouaga Girls, une petite révolution africaine

Auteur : Rédaction Afroféminas

Source : Afroféminas

Date : 04.02.2019

Format : Reportage

Liens : <https://www.pressenza.com/fr/2022/09/ouaga-girls-une-petite-revolution-africaine/>

Cet article a l'intérêt de nous informer sur un pays d'Afrique, le Burkina Faso, dans ses diverses composantes : son dynamisme, sa jeunesse, ses traditions. Il rappelle la place difficile des femmes qui n'ont pas accès à l'éducation, le poids des traditions et des inégalités. Devant ce constat, il nous révèle la force et le combat de jeunes femmes décidées à sortir de leur condition par des choix qui, s'ils sont transgressifs, n'en sont pas moins constructifs.

Dans cet article se retrouvent différents éléments qui illustrent la défense de la diversité que nous prônons :

Les Filles de Ouaga ont décidé de ne pas vivre dans une résignation silencieuse et passive, et ont pris leur vie en main.

C'est pourquoi, il y a deux ans, Honorine et ses amies se sont inscrites dans une école professionnelle qui fait partie d'un projet de développement social, financé par la Communauté économique africaine. Depuis la fin des années 1990, de nombreuses jeunes filles ont choisi d'étudier au CFIAM, un centre éducatif d'initiation et d'enseignement des métiers aux femmes. Le secteur de la réparation automobile est un domaine largement réservé aux hommes, mais Bintou, Chantale et Dina, comme beaucoup de leurs amies, ont décidé de briser la barrière du genre et de devenir mécaniciennes professionnelles. Le reste est une histoire qui se déroule entre tournevis, clés et moteurs rouillés dans un secteur d'une profession associée à la masculinité. Une barrière de genre qui ne les a pas découragées.

L'article met en évidence la rébellion contre ce qui est établi et la valeur du travail collaboratif. Il axe le regard sur une nouvelle Afrique révolutionnée par les femmes et leurs ambitions. Il nous invite à visionner un documentaire poétique sur ce sujet :

Ouaga Girls est une histoire sur les choix que l'on fait dans la vie, sur l'amitié et sur les efforts qu'il faut faire pour trouver sa propre voie. À travers ce groupe de femmes mécaniciennes, la réalisatrice Theresa Traoré Dahlberg nous rapproche de l'inévitable et du passage universellement difficile de l'adolescence à l'âge adulte. Une description poétique de ce que signifie être une jeune femme aujourd'hui au Burkina Faso. Une petite révolution africaine.

Titre : Le secret de l'évolution de l'Homo sapiens ? Migration, diversité, mélange et sens

Auteure : Silvia Swinden

Source : *Pressenza*, Rédaction Londres

Date : 28.01.2020

Format : Analyse / Opinion

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2020/01/le-secret-de-levolution-de-lhomo-sapiens-migration-diversite-melange-et-sens/>

Le thème de cet article est l'immigration et, de façon générale, les migrations humaines, thème souvent traité par les mass-média sous un aspect négatif. Mais il questionne aussi le sens de la vie et le futur de l'humanité.

Mettant en perspective les grandes migrations du début de l'humanité et celles qui ont lieu aujourd'hui, l'auteure nous invite à changer notre regard, en mettant l'accent sur les sauts évolutifs technologiques, culturels et spirituels consécutifs à ces échanges et rencontres entre différents êtres humains il y a 350 000 années.

Il y a eu un saut dans l'évolution de ces premiers humains, peut-être accéléré par la fusion des groupes hominidés/humains divergents et l'exposition à différents environnements par le biais de la migration. Apprendre à utiliser le feu a déclenché la révolution technologique en transformant les matériaux de la nature, tels que l'argile, le minerai et le sable, en d'autres matériaux aux propriétés différentes, tels que la céramique, les métaux et le verre.

À propos des migrations d'aujourd'hui, elle ouvre une perspective évolutive, évoquant à nouveau un saut qualitatif pour une humanité 2.0 : la recherche du sens de la vie qui donne un futur à notre humanité.

Bien qu'il soit extrêmement important de montrer le lien entre sens et santé, dans ce cas, les chercheurs ont assimilé le sens de la vie à ce que la psychologie du Nouvel Humanisme a décrit comme des « sens provisoires » : des personnes, des objets, des emplois, qui peuvent être temporaires, éphémères. Selon les mots du vieux dicton soufi, nous ne possédons que ce que nous ne pouvons pas perdre dans un naufrage. La présence d'un sens plus profond et plus permanent guide une recherche différente qui s'ouvre à d'autres régions de la conscience humaine.

Notre réflexion est nourrie par les références scientifiques sur lesquelles elle étaye son article, nous permettant de prêter une attention particulière aux idéologies proposées à ce sujet et de faire preuve de discernement.

Titre : Inde - La décriminalisation de l'homosexualité

Auteur / Source : Pressenza, Rédaction Équateur

Date : 06.09.2018

Format : Information

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2020/02/inde-la-decriminalisation-de-lhomosexualite/>

Lorsqu'on traite de la diversité, un profond respect de celle-ci est essentiel. Par exemple, il est essentiel de prendre en compte les progrès historiques réalisés en matière de droits LGBTIQ+ dans différentes parties du monde.

Cet article rend compte de ce qui s'est passé en Inde, le deuxième pays le plus peuplé de la planète, qui, après une longue période de résistance, a reconnu les droits de ce groupe :

La Cour suprême de l'Inde a rendu cette semaine un jugement historique en établissant que les relations homosexuelles ne sont plus un crime, annulant ainsi un jugement de 2013 confirmant la section 377, qui disait que les relations homosexuelles étaient « contre nature ».

Les mouvements de défense des droits LGBTI se sont battus pendant des années pour obtenir cet accomplissement et ont bien sûr célébré la décision à proximité des locaux de la Cour. L'Inde fait ainsi un pas dans la direction des droits à la diversité en éliminant leur criminalisation.

Il se fait l'écho des premières réactions des protagonistes de la nouvelle, en présentant une déclaration in situ :

Rama Vij, un étudiant de Calcutta, qui s'est réuni avec des amis pour suivre la lecture de l'arrêt à la télévision, s'est réjoui : « Je suis stupéfait ! Il a fallu du temps pour en arriver là, mais je peux enfin dire que je suis libre et que j'ai les mêmes droits que tout le monde ».

L'article fait également état de certaines des réactions internationales :

L'Inde devient ainsi l'État n° 124 au monde, où les actes homosexuels ne sont pas – ou plus – criminalisés, selon les données de l'Association internationale des lesbiennes, gays, bisexuels, trans et intersexes.

Nouvelles sensibilités dans le monde contemporain

La perspective journalistique que nous proposons confère une grande valeur aux contextes et aux moments historiques. Il est donc indispensable de se placer dans l'époque et à partir de là, d'observer d'où surgissent les événements et quelles sont les sensibilités émergentes qui, à partir de leurs particularités, avancent avec des formes non-violentes vers l'humanisation de nos sociétés.

Chaque époque comprend de nouveaux sujets, visages et sentiments. Des personnes invisibilisées par le passé surgissent et luttent pour leur espace au sein des sociétés et en tant que sujets historiques. C'est ce qui s'est passé avec les femmes qui ont lutté pour leur droit de vote et qui ensuite, ne se sont jamais arrêtées. Des centaines de communautés ont également revendiqué leurs récits et les ont mis en circulation, comme les populations indigènes et noires, occultées systématiquement jusqu'à ce qu'elles-mêmes s'approprient leurs espaces.

La même chose s'est produite avec les enfants, les jeunes, les personnes LGBTQI+ et d'autres minorités et majorités marginalisées, rendues invisibles par des discours uniques, racistes, blancs, patriarcaux.

Lire le monde dans lequel nous vivons et avec lequel nous sommes structurellement en relations signifie, entre autres, apprendre à voir où sont les nouvelles sensibilités ; comprendre leurs points de vue et leurs récits dans le contexte dans lequel nous vivons ; repérer que ces sensibilités ne sont pas seulement un discours ou une façade mais, en réalité, des nouvelles formes de ressentir et d'expérimenter la vie.

Les points de vue, les récits, les formes de ressentir et d'expérimenter qui viennent des féminismes, des écologismes, des esthétiques jeunes et multiples, apportent avec eux des lectures innovantes et des alternatives. Il s'est passé la même chose avec la mémoire ancestrale exprimée dans les propositions de soin pour la vie, qui

émanent de siècles de sagesse et dans le même temps, apportent avec elles des alternatives inédites.

Il est essentiel de se souvenir que ce qui est nouveau – en termes de sensibilité – ne se définit pas par les années d’existence, mais par le fait de remettre en question le *statu quo* et par les changements de points de vue proposés.

Dans cet immense champ des nouvelles sensibilités à identifier, nous cherchons à donner de la visibilité à celles qui revendiquent la vie, la liberté, le droit d’être, la dignité et qu’elles le fassent par le chemin non-violent. Ce sont les tâches de la pratique journalistique actuelle qui mèneront à un nouveau futur.

Les nouvelles sensibilités ne sont pas seulement partie du récit, mais elles impliquent également le narrateur, modifiant son point de vue et générant des nouvelles approches dans l’exercice du métier :

Nous parions sur ces journalismes qui naissent dans les communautés virtuelles et physiques et qui s’associent à nos enquêtes pour raconter les identités. Nous prenons le risque de lutter contre la spéculation, l’ignorance, la simplification et le silence. Nous rétablissons la conduite éthique comme le sens de la profession et nous faisons appel à l’engagement explicite en faveur du récit des urbains, des noirs, des ruraux, des indigènes, des personnes âgées, des genres, de la jeunesse, des religiosités, des femmes, et d’autres récits. Nous faisons aussi appel au développement depuis les aspirations humaines les plus profondes. (Acosta Damas, 2017)

Bonnes pratiques

Titre : Plus de 200 jeunes réunis dans le cadre de la 6e Conférence Internationale de Via Campesina

Auteur / Source : Via Campesina - Équipe de communication

Date : 08.07.2013

Format : Brève

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2013/06/plus-de-200-jeunes-reunis-dans-le-cadre-de-la-6e-conference-internationale-de-la-via-campesina/>

L'article souligne l'engagement des jeunes au sein d'un mouvement international de longue date, les nouvelles générations prenant le relais des luttes historiques à partir de leur propre sensibilité :

La troisième Assemblée internationale des jeunes de la Via Campesina a débuté ce samedi à Jakarta, capitale de l'Indonésie, par une cérémonie spirituelle, suivie des discours de membres du mouvement et d'invités.

« Dans la force de la jeunesse de Via Campesina réside aussi la responsabilité d'avancer dans la construction du mouvement, dans les luttes et résistances des peuples. Pour la souveraineté alimentaire, pour les jeunes de Via Campesina en lutte », a conclu Juana Ferrer, de la Confédération Nationale des Femmes Paysannes de la République Dominicaine (CONAMUCA), lors de sa brève présentation d'ouverture aujourd'hui.

Dans ce processus de construction de Via Campesina, les jeunes ont relevé le défi de faire dérailler le capitalisme, le patriarcat et ses politiques néolibérales. La lutte, la résistance et l'engagement des jeunes de Via Campesina sont de plus en plus profonds.

Titre : Hackféminismes pour affronter la domination coloniale, capitaliste et hétéropatriarcale sur Internet

Auteur : Foro de Comunicación para la integración de NuestrAmérica (Forum de communication pour l'intégration de nos Amériques)

Source : Internet Ciudadana

Date : 23.09.2020

Format : Analyse / Opinion

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2022/09/hackfeminismes-pour-affronter-la-dominacion-colonial-capitalista-y-heteropatriarcal-en-internet/>

Cet article rassemble les idées centrales avancées par trois femmes féministes de différents pays d'Amérique latine et des Caraïbes, qui militent en tant que hackers et pour un internet libre, ouvert et sécurisé. On rend visible la convergence des sensibilités féministes dans le monde de la technologie :

Qu'est-ce que le hackféminisme ? Quel est l'impact des réseaux 5G sur les femmes et les diversités ? Comment décoloniser et débarrasser du patriarcat une technologie construite par des hommes blancs du Nord ? Comment aborder la prise en charge des femmes, des enfants et des diversités sur le net ? Que sont les futurotopies ? Comment pérenniser les infrastructures communautaires et féministes ?

Loreto Bravo du Mexique, du programme Digital Defenders Partnership's Digital Security Accompaniment, Anais Córdova-Páez de l'organisation Taller de Comunicación Mujer, en charge du programme Navegando Libres por la Red, et la Colombienne Tatiana Avendaño, philosophe transhackféministe, raver, praticienne de la sécurité numérique et d'ap-

prentissage de la télépathie et de la voyance, ont été invitées à s'exprimer sur ces questions.

Certains aspects de l'intervention de Loreto Bravo sont à retenir :

... Les entreprises nous vendent l'idée d'une hyperconnectivité grâce aux réseaux de cinquième génération (5G) et à l'Internet des objets, franchissant la frontière personnelle-intime et envahissant nos corps et nos esprits. En ce qui concerne le corps des femmes, c'est inquiétant car cela permet aux hommes, qui développent et commercialisent en grande partie ces technologies, d'accéder à de nouvelles « données », en alimentant leurs algorithmes avec les émotions, les états psychologiques et les biorhythmes des femmes... Elle ajoute qu'un défi important que nous avons en tant que société, est de comprendre que les entreprises qui dominent la conception et le développement des technologies numériques construisant aujourd'hui cette nouvelle réalité sont directement liées à une logique coloniale, capitaliste et hétéropatriarcale.

En outre, l'accent est mis sur la violence de genre dans la sphère numérique :

Anais Córdova-Páez a exprimé que « la violence de genre dans la sphère numérique est une forme de discrimination, de harcèlement, d'exploitation, d'abus et d'agression qui se produit à travers l'utilisation des réseaux sociaux, du courrier électronique, des téléphones portables et de tout moyen au sein des Technologies de l'Information et de la Communication (TIC), ce qui entraîne différentes affections au niveau physique, psychologique, sexuel et économique... » Elle a ajouté que les technologies doivent être des espaces confortables et sûrs « pour que nous puissions y habiter ». De plus, les technologies doivent être

fabriquées, pensées par nous, à partir de nos besoins, c'est-à-dire une technologie féministe.

L'article aborde également d'autres significations du hackféminisme et se termine par une projection vers des futurs possibles :

Tatiana Avendaño a dévoilé la signification du transhackféminisme : trans, en tant que référence à la transformation, à la transgression et au caractère éphémère ; hack, dans le sens de produire quelque chose de nouveau, de retourner quelque chose pour l'utiliser d'une manière différente. Nous pouvons et savons comment pirater non seulement la technologie, mais aussi les corps, les lois, les choses, les marchés, les modèles de comportement.

Les futurotopies, dit-elle, sont une invitation à confronter des pratiques et des imaginaires spéculatifs, des politiques féministes et décroissantes, des actions joyeuses et une tendresse radicale, un monde qui semble aller de mal en pis, où les options, les imaginaires et les futurs qui nous sont proposés oscillent de plus en plus entre cynisme et dystopie.

Ce sont des outils politiques qui historiquement, ont permis aux féminismes d'imaginer le monde dans lequel nous souhaitons vivre, car les référents actuels sont épuisés et chargés de patriarcat.

Titre : La rue, elle est à nous ! Happening contre le harcèlement de rue

Auteure : Brigitte Cano

Source : Pressenza France

Date : 28.06.2020

Format : Communiqué de Presse

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2020/06/la-rue-elle-est-a-nous-happening-contre-le-harcèlement-de-rue/>

Dans ce communiqué de presse, l'auteure nous propose le compte-rendu d'une manifestation dans les rues de Paris, deux jours plus tôt. Elle choisit de porter la voix de différentes associations pour dénoncer le harcèlement en rue. Même si l'évènement se déroule à Paris, ce thème s'avère récurrent dans l'actualité de nombreux pays.

Cet article illustre le journalisme non-violent au moins sur quelques aspects :

À partir d'un évènement local, le sujet touche une population concernée, au-delà des frontières.

Plusieurs dizaines de militantes féministes ont investi le parvis de l'Hôtel de ville parisien et ont revisité le flashmob des Chiliennes « Le violeur, c'est toi ! » pour exiger que le harcèlement soit confiné et pour s'extirper de la peur de subir des violences sexistes dans l'espace public.

L'effet démonstratif de ces femmes qui dépassent leur peur pour, ensemble, affirmer haut et fort le droit au respect, peut faire bouler de neige et inspirer d'autres associations de personnes discriminées. Un happening est un évènement festif, engagé, une nouvelle forme d'action impactante, dans un esprit positif.

La force transmise par le collectif souligne l'utilité de s'unir pour se donner la possibilité de changer.

Principes relatifs à la violence et à la non-violence

Le caractère inacceptable de la violence sous toutes ses formes

Dans les premières pages de ce livre, nous avons défini la violence comme toute tentative de nier l'intention d'une autre personne, et ainsi nier notre propre condition humaine. Nous affirmons que la violence n'est pas dans une supposée « nature humaine », même si c'est ce qui est prétendu à partir de croyances profondément enracinées. Cela configure un préjudice contre la proposition d'un journalisme non-violent : si la violence fait partie de notre nature humaine, quel est le sens de la non-violence ou d'un journalisme basé sur celle-ci ?

Au contraire, nous déclarons que l'espèce humaine vit un processus de constante transformation. Une partie de ce processus consiste, justement, à surmonter la violence. La violence n'est pas une conséquence automatique du conflit et, comme l'affirme Galtung, l'être humain a toujours la possibilité de répondre avec sa « capacité de paix ».

Ce principe de notre approche journalistique est issu de ces affirmations. La violence est anti-humaine et déshumanisante. À partir du travail journalistique, nous souhaitons contribuer à surmonter cette violence. Tout type de violence est inacceptable.

Le caractère inacceptable de n'importe quelle forme de violence (économique, raciale, religieuse, culturelle, physique, psychologique, symbolique, etc.) n'est pas synonyme de sa négation : les violences existent et il est nécessaire de les dévoiler jusqu'à leur ultime racine, comme nous le verrons plus loin.

Le principe d'être inacceptable exige de ne pas justifier la violence. Bien qu'il soit nécessaire d'analyser les contextes spatiaux et temporels dans lesquels les violences sont inscrites, ainsi que ses objectifs, intérêts et positions, l'analyse n'implique pas une justification et encore moins une acceptation. À proprement parler, il s'agit du contraire. L'analyse pose la question du pourquoi, c'est la recherche des causes, la contribution à la compréhension de l'origine, des formes, des conséquences. Nous parlons d'une contribution – à partir des pratiques journalistiques d'information ou d'investigation – au dépassement et à l'élimination des multiples expressions de la violence.

La violence directe est visible ; les violences structurelles et culturelles sont invisibles ; mais celles-ci sont intimement liées à la violence directe. Si on ne les comprend pas, on ne peut pas avancer dans la recherche de la paix (Galtung, 1989).

Bonnes pratiques

Titre : Manifestation de Londres : « Arrêtez d'armer Israël, arrêtez de bombarder Gaza »

Auteur : Jake Johnson, Common Dreams

Source : *Pressenza*, Rédaction Londres

Date : 13.05.2019

Format : Reportage

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2019/05/manifestation-de-londres-arretez-darmer-israel-arretez-de-bombarder-gaza/>

L'article relate une marche à Londres condamnant les violences subies par le peuple palestinien et dénonçant l'occupation israélienne. Dans le même temps, il met en lumière la complicité des entreprises et du gouvernement britanniques. Les participant-e-s à la marche demandent la fin des ventes d'armes au régime oppressif.

Le leader du parti travailliste de l'époque, Jeremy Corbin, déclare :

Nous ne pouvons rester sans rien faire face au déni continu des droits et de la justice pour le peuple palestinien. Le silence de nombreux gouvernements, y compris le nôtre, a été assourdissant. Le gouvernement britannique devrait condamner sans équivoque le meurtre de manifestants – dont des enfants, des secouristes et des journalistes – et d'autres civils, et geler les ventes d'armes à Israël.

Titre : La faim va nous tuer avant le coronavirus

Auteur : Institut Tricontinental de Recherche Sociale

Source : TheTricontinental.org

Date : 28.09.2020

Format : Opinion

Lien : <https://www.presenza.com/fr/2020/09/la-faim-va-nous-tuer-avant-le-coronavirus/>

L'article commence ainsi :

En avril 2020, un mois après que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a déclaré la pandémie, le Programme alimentaire mondial (PAM) de l'ONU a averti que le nombre de personnes souffrant de faim aiguë dans le monde pourrait doubler d'ici à la fin de 2020 en raison du coronavirus, à moins que des mesures rapides ne soient prises.

Un paragraphe plus loin, le manque de visibilité médiatique accordé aux causes réelles de ces ravages inacceptables est souligné :

Aucun de ces rapports n'a fait la première page des journaux. On parle peu du fait qu'il ne s'agit pas d'une crise de la production alimentaire – il y a assez de nour-

riture dans le monde pour nourrir tout le monde –
mais d'une crise de l'inégalité sociale.

Le directeur général de la FAO (Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture), Qu Dongyu, aurait mis en garde contre une « famine imminente » dans de nombreuses régions du monde, notamment au Burkina Faso, au Soudan du Sud et au Yémen. On estime actuellement qu'une personne sur deux dans le monde lutte contre la faim. Personne ne devrait se coucher le soir en ayant faim.

L'article souligne également que les guerres sont des facteurs de dévastation, de mort, de maladie et de famine :

Le Yémen, qui a fait face à une guerre implacable menée par l'Arabie saoudite et les Émirats arabes unis (entièrement soutenus par l'Occident et les fabricants d'armes), a combattu la famine et les sauterelles du désert, et doit maintenant lutter contre l'énormité de la pandémie. Deux jours après que Qu Dongyu a fait ces commentaires, le secrétaire général des Nations Unies, Antonio Guterres, a appelé à la fin de la guerre au Yémen. La guerre a détruit les installations sanitaires du pays, a déclaré M. Guterres, plaçant le pays dans l'incapacité de faire face aux près d'un million de cas de Covid 19. La guerre a dévasté la vie de dizaines de millions de Yéménites.

Il se penche sur l'irrationalité systémique qui engendre la faim, en citant l'exemple de la République démocratique du Congo :

La famine qui ravage ces pays n'est pas due à un manque de ressources. La RDC dispose de 33 millions d'hectares de terres arables, qui pourraient nourrir deux milliards de personnes si elles étaient cultivées de manière agro-écologique, mais actuellement, seuls 10 % des terres fertiles du pays sont cultivés. Dans le même

temps, le pays dépense 1,5 milliard par an pour l'importation de denrées alimentaires, argent qui pourrait être utilisé pour investir dans le secteur agricole, où le travail principal est effectué par des femmes qui pratiquent une agriculture de subsistance (qui possèdent moins de 3 % des terres arables). Le manque de pouvoir des travailleurs agricoles et des agriculteurs crée un système biaisé qui privilégie une poignée de conglomerats agroalimentaires, au détriment des coopératives et des familles d'agriculteurs.

Après avoir passé en revue des situations similaires en Inde et dans d'autres pays, l'article condamne la violence à l'encontre de celles et ceux qui veulent travailler la terre de manière juste, soulignant la nécessité de démocratiser la propriété foncière et de créer des projets autonomes avec des technologies agricoles autosuffisantes :

Plus la faim augmente, plus les attaques contre ceux qui travaillent la terre augmentent. Il n'est pas surprenant que les paysans et les ouvriers agricoles de toute l'Inde affirment que la faim les tuera avant le coronavirus. Ce slogan est familier aux paysans et aux travailleurs agricoles du Brésil, qui – comme nous le montrons dans notre dossier 27, Réforme agraire populaire et lutte pour la terre au Brésil – luttent depuis longtemps pour la démocratisation de la terre. Comme le Burkina Faso de Sankara, les *Valientes sem terra* (« sans terre ») du Brésil ont leur propre projet : reboiser des terres saturées d'agrottoxines, occuper des terres inutilisées, puis les cultiver avec des pratiques agroécologiques et forger « une large demande pour une nouvelle vision du pays dans son ensemble ».

Titre : La France et le traité sur l'interdiction des armes nucléaires (TIAN) : mauvaise foi et déni

Auteur : Marc Finaud

Source : Le blog de Paul Quilès

Date : 05.02.21

Format : Information

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2021/02/la-france-et-le-traite-sur-linterdiction-des-armes-nucleaires-tian-mauvaise-foi-et-deni>

Le blog d'où est repris l'article porte déjà un intitulé profondément non-violent : « Donner du sens aux mots et aux choses, pour donner du sens à l'espoir. Comprendre, Vouloir, Agir ». La parole est donnée à Marc Finaud, vice-président d'IDN (Initiative pour le Désarmement Nucléaire). Son expérience en tant que chercheur scientifique lui confère une crédibilité quant à la rigueur portée sur l'analyse des situations.

L'article le démontre. Il reprend en effet point par point des propos mensongers énoncés par les représentants du gouvernement français, pour les démonter ensuite grâce à une mise en lumière d'informations précises.

En témoigne l'échange surréaliste entre le député Jean-Paul Lecoq et le ministre de l'Europe et des Affaires étrangères, Jean-Yves Le Drian, lors de la séance du 26 janvier 2021 à l'Assemblée nationale.

Après s'être félicité de ce résultat d'« années de mobilisation » de la société civile, le député a demandé si la France allait « finir par reconnaître cette norme de droit international et rejoindre la dynamique partagée par certains membres de l'Union européenne ? »

Dans sa réponse, le ministre s'est contenté d'aligner les contre-vérités habituelles à propos du TIAN :

La France n'a pas participé aux négociations du traité TIAN. La France n'est pas partie à ce traité, et la France n'adhérera pas à ce traité. Dès lors, ce traité ne comporte pour nous aucune obligation juridique.

FAUX : la France a délibérément boycotté les négociations qui lui étaient ouvertes. Elle était déjà tenue par son engagement, aux termes du TNP, de négocier le désarmement nucléaire. En outre, lorsque les États parties au TIAN rempliront leurs propres obligations, toute coopération avec la France relative aux armes nucléaires sera illégale.

Les sources d'informations sont soigneusement mentionnées et le-la lecteur-riche a sous les yeux les éléments ordonnés, afin de se forger sa propre opinion.

Cet article illustre les objectifs du journalisme non-violent par : le choix de l'auteur, la valorisation d'une telle analyse méticuleuse, la qualité de l'information apportée, contraire à ce que les mass-média diffusent. Le registre laissé à la fin de la publication est l'évidence que les propos tenus par celles et ceux qui nous gouvernent sont inacceptables. À partir de ces informations, l'action de dénonciation prend sens.

Dénoncer l'oppression systémique

La violence est encore un signe dominant de l'organisation sociale. La concentration du pouvoir entre les mains de quelques-un-e-s et l'accès inégal aux ressources essentielles à la survie et au développement des populations, placent l'humanité dans un cadre de violence systémique. L'échelle des valeurs en vigueur, au sommet de laquelle se trouve l'argent, sous-tend un système de possession, qui nie l'égalité des droits et des opportunités pour toute l'humanité.

C'est pourquoi le journalisme non-violent a une double fonction : signaler les contextes de violence systémique qui déterminent les événements actuels et informer sur les perspectives émergentes pour faire face à l'injustice.

Dans n'importe quelle situation, on peut examiner de manière critique les éléments qui entraînent l'ensemble des êtres humains dans une spirale de violence, et d'autre part, les éléments qui permettent à l'espèce humaine d'être de plus en plus libérée.

Ce point de vue journalistique observe les sociétés et les êtres humains dans une dynamique permanente. Il considère donc que toute époque, tout système, toute croyance tend à s'auto-perpétuer, tend à maintenir ce qui a été consolidé, sans céder la place au nouveau. Bien qu'il existe des formes d'organisation sociale qui favorisent une relation humaine non-violente, leur cristallisation est généralement et souvent étouffée par l'imposition d'intérêts particuliers. Ainsi, un devoir journalistique fondamental est de rendre nos points de vue plus dynamiques afin de faciliter l'ouverture vers de nouveaux moments historiques.

L'oppression ignore l'impératif évolutif de l'être humain, qui cherche toujours à modifier son environnement pour le diriger vers de nouveaux horizons de possibilités. Dans le même temps, la recherche agressive de permanence rend difficile pour les ordres sociaux existants de reconnaître l'impact du renouvellement des générations. Par conséquent, donner des espaces à l'émergence transformatrice des nouvelles générations constitue également un élément clé de notre point de vue journalistique.

Le journalisme non-violent ouvre des espaces pour l'expression critique des nouvelles sensibilités émergentes et s'oppose résolument à l'immobilisme historique.

Bonnes pratiques

Titre : Égypte, la joyeuse course vers l'abîme, pourquoi l'Occident soutient le régime de Sissi ?

Auteur : Hipatia Urabi

Source : Tlaxcala

Date : 20.12.2020

Format : Reportage

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2020/12/egypte-la-joyeuse-course-a-labime-pourquoi-loccident-soutient-il-le-regime-de-sissi/>

L'article analyse la détérioration de la qualité de vie du peuple égyptien et les reculs depuis les réformes démocratiques obtenues par la révolution de 2011. De même, sur la base du rapport d'Amnesty International de 2019, il dénonce le caractère répressif du régime :

Les autorités ont déployé toute une série de mesures répressives contre les manifestants ou les opposants présumés, en particulier après les manifestations contre le président le 20 septembre. Les disparitions forcées, les arrestations massives, la torture et les mauvais traitements, l'usage excessif de la force et les mesures probatoires sévères semblent avoir été largement utilisés. Les forces de sécurité ont détenu et emprisonné arbitrairement au moins 20 journalistes pour la seule raison d'avoir exprimé pacifiquement leurs opinions.

Si l'humour du peuple égyptien est ironiquement mis en avant, la dégradation de la démocratie est vivement critiquée :

Sissi a annoncé à plusieurs reprises qu'il ne voulait rester au pouvoir que pour deux mandats, mais il a été très surpris par le grand désir de la population qu'il reste et, bien sûr, il ne pouvait qu'obéir à la volonté du peuple. Dans ce théâtre de l'absurde, les Égyptiens uti-

lisent leur arme la plus puissante, l'humour. Malheureusement, cela ne leur est d'aucun secours dans leur malheur.

Enfin, la condition structurelle de la violence affrontée est mise en évidence en liant la permanence de cette situation aux intérêts des banques internationales :

L'Égypte s'appuie clairement sur la dette pour créer des formes de dépendance financière entre le régime et les partenaires internationaux. Le régime a emprunté d'énormes sommes d'argent.

La transformation du régime en un grand importateur d'armes a deux conséquences principales : l'oppression du peuple égyptien par son régime et la futilité des efforts humanitaires internationaux pour démocratiser l'Égypte.

Premièrement, le lien étroit et la responsabilité des pays occidentaux et de leur industrie de l'armement en tant que principal fournisseur de surveillance et de contrôle de masse dans la répression des mouvements populaires.

Deuxièmement, la possibilité pour les pays occidentaux de condamner et de traiter les violations des droits de l'homme est ainsi automatiquement éliminée.

L'article s'appuie sur un grand nombre de données et constitue un excellent exemple de journalisme critique et de dénonciation de la violence systémique dans un pays.

Titre : Soulèvement et abolition : Angela Davis réfléchit au slogan « Ne financez pas la police », et à la construction et aux prochaines étapes du mouvement BLM Black Lives Matters (la vie des Noirs compte)

Auteure : Amy Goodman

Source : Democracy Now!

Date : 12.06.2020

Format : Interview

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2020/06/soulevement-et-abolition-angela-davis-reflechit-au-slogan-ne-financez-pas-la-police-et-a-la-construction-et-aux-prochaines-etapes-du-mouvement-blm-black-lives-matters-la-vie-des-noirs-compte/>

Cette interview d'Angela Davis paraît dans le contexte du soulèvement contre les violences policières et le racisme suite à la mort de George Floyd aux mains de la police à Minneapolis le 25 mai 2020, « qui a radicalement changé l'opinion publique sur la police et le racisme systémique, le slogan *defund the police* (ne payez plus la police) étant devenu un cri de ralliement du mouvement. »

Dans cette introduction, le structuralisme violent du racisme et les actions de la police américaine contre les Afro-Américains sont dénoncés, et une nouvelle voie non-violente pour sortir du conflit, « arrêter de financer la police », est revendiquée :

C'est un moment extraordinaire. Je n'ai jamais rien vécu de tel que ce que nous vivons dans les conditions actuelles : la conjoncture créée par la pandémie de Covid-19 et la reconnaissance de l'existence d'un racisme systémique, rendu visible par le nombre disproportionné de décès parmi les communautés noire et latino. Et c'est un moment que je ne pensais pas vivre un jour. Bien sûr, les protestations autour de la mort de George Floyd concernent aussi Breonna Taylor et Ahmaud Arbery et Tony McDade et beaucoup

d'autres qui ont perdu la vie aux mains de la violence raciste de l'État et de la violence des justiciers.

Lorsque les manifestations ont éclaté, je me suis souvenue d'une chose que j'ai dite à de nombreuses reprises pour encourager les militants qui ont souvent l'impression que le travail qu'ils accomplissent ne débouche pas sur des résultats tangibles. Je leur demande souvent de considérer la longue histoire de la lutte pour la vie des Noirs. Plus important encore, des héritages ont été forgés, de nouveaux espaces de lutte qui peuvent être transmis aux jeunes générations.

Angela Davis donne un exemple clair de lutte non-violente pour surmonter les conditions systémiques de la violence, avec des horizons clairement définis :

Le désengagement de la police ne consiste pas simplement à retirer des fonds aux forces de l'ordre et à ne rien faire d'autre. La défiscalisation implique le transfert de fonds publics vers de nouvelles institutions et de nouveaux services, tels que des conseillers en santé mentale, qui peuvent aider les personnes en crise sans pour autant recourir aux armes. Il s'agit de transférer des fonds à l'éducation, au logement, aux loisirs. Toutes ces priorités contribuent à créer la sûreté et la sécurité. Il s'agit d'apprendre que la sécurité garantie par la violence, n'est pas vraiment la sécurité.

Et je dirais que l'abolitionnisme n'est pas une stratégie négative particulière. Il ne s'agit pas seulement de démanteler ou de se débarrasser de ces institutions policières mais d'adopter une nouvelle vision. Il s'agit de construire quelque chose de nouveau. Et je dirais que l'abolition est une stratégie féministe. Il est clair, dans ces revendications abolitionnistes émergentes,

qu'il y a une influence fondamentale des théories et pratiques féministes.

Titre : Les médias créent le réel

Auteur : Stéphane Hairy

Source : 4emesinge.com

Date : 21.01.2017

Format : Reportage

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2017/01/medias-creent-reel/>

Dans ce long et édifiant article, *le quatrième pouvoir* (les médias) est exploré sous différents aspects, offrant aux lecteur-riche-s à la fois une analyse détaillée des différents enjeux et une vision globale.

D'emblée, une carte de l'ensemble des propriétaires des médias français est proposée, afin de nous placer immédiatement face aux enjeux capitalistes :

Avant de commencer la lecture de cet article, nous vous invitons à regarder la carte des propriétaires des médias réalisée par ACRIMED :

https://www.4emesinge.com/wp-content/uploads/2016/12/Poster_Me_dias_franc_ais_g.png

En effet, les propriétaires identifié-e-s illustrent de par leur nature leur intérêt financier dans le choix de l'information diffusée et, du coup, de la réalité imposée.

Puis, se situant dans l'esprit du livre de Noam Chomsky et Edward Herman (*La fabrique du consentement : De la propagande médiatique en démocratie*, 1988), l'auteur alerte sur la soi-disant objectivité médiatique et notre perception du réel.

Lorsqu'un média (quel qu'il soit) prétend montrer la « réalité » du monde, il use d'une manipulation conceptuelle dont l'esprit humain semble assez vulnérable.

L'auteur aborde la question de l'objectivité journalistique ; est-elle possible lorsque des enjeux de rentabilité teintent le choix de l'information diffusée, lorsque la perception du monde passe par la subjectivité personnelle propre à chaque individu ? En s'appuyant sur des théories philosophiques (Ayn Rand), il partage ses recherches et ses doutes.

Les médias alternatifs sont présentés : idéologiquement engagés, ceux-ci, souvent aux mains de volontaires, expriment clairement leur volonté de jouer le rôle de « contre-pouvoir » et assument leur subjectivité.

Dans ce cadre, un média alternatif fait office de voix « dissonante » par rapport à l'information de masse, il s'agit d'un contre-pouvoir que les médias dominants semblent avoir délaissé et ceci pour des raisons tout à fait logiques et explicables : les intérêts des propriétaires sont divergents de ceux des citoyens et convergents avec le maintien d'un système qui leur a permis d'être là où ils sont. M. Dassault, M. Lagardère ou la famille Bouygues n'ont pas beaucoup d'intérêt à dénoncer ce système qui a permis leur enrichissement.

La désinformation comme stratégie militaire : l'auteur nous invite à prendre conscience que la manipulation de l'information sur Internet représente aujourd'hui une véritable méthode utilisée par les États sur l'échiquier géopolitique. Et d'en citer quelques points, par exemple :

- préparation ; voir un but bien défini et savoir quels résultats idéaux vous voulez obtenir des gens,

- crédibilité ; assurez-vous que votre information est consistante, argumentée,
- utilisez les attentes, ou les préjugés, pour augmenter votre crédibilité.

Pour terminer, l'auteur nous prévient : face au contexte géopolitique mouvementé, cette « guerre » de l'information va s'accroître. Il nous invite à ne pas nous limiter à être spectateur-riche, mais à créer notre propre réalité.

Il me paraît essentiel de considérer l'information comme un élément indispensable à l'émancipation humaine de ce système aliénant. Cette information que nous pouvons regarder en spectateur, mais que nous pouvons nous aussi créer. Alors, créons ! Ne laissons plus l'information aux mains de ces quelques milliardaires. Ne les laissons plus créer notre « réalité ». Créons la nôtre !

Priorité à la résolution non-violente des conflits

Il est clair que le point de vue journalistique proposé cherche, visible et met en évidence des processus qui pointent vers une résolution des conflits non-violente, dans n'importe quel domaine de la vie de nos sociétés. Nous considérons que c'est une tâche prioritaire d'identifier et d'ouvrir un espace aux propositions de dialogue, à la médiation, aux rapprochements et aux négociations dans n'importe quelle partie du monde.

Comment le journalisme peut-il aider à identifier, prioriser et renforcer les solutions non-violentes ?

Galtung (1989) offre quelques pistes :

- identifier les intérêts sources du conflit et, à partir de ceux-ci, dévoiler les possibles pistes de solutions,

- établir clairement les responsabilités et encourager la reconnaissance des erreurs, ainsi que la collaboration pour les réparer,
- apporter des éléments pour analyser les causes et les conséquences du maintien du conflit et/ou de sa résolution,
- insister sur la perception du conflit comme un problème, et non comme quelque chose de souhaitable, et décrire les facteurs qui en font un problème,
- avertir, anticiper, prévenir les situations de conflits qui peuvent dégénérer et même conduire à une guerre,
- se concentrer sur les souffrances de toutes les personnes, des femmes, des personnes âgées, des enfants, et donner une voix à ceux-elles qui n'en ont pas,
- désigner les responsables ayant fait du tort aux populations,
- se concentrer sur les personnes qui contribuent à la paix,
- visibiliser les initiatives de paix, se concentrer sur les structures et les actions qui favorisent une société pacifique.

À partir des suggestions de Galtung, des journalistes des différents continents ont développé des propositions connues comme « journalisme de paix » ou « journalisme sensible au conflit », qui cherchent à rendre compte des contextes complexes dans lesquels surgissent les confrontations et les guerres :

Proposer des idées créatives pour la résolution des conflits et le développement, la construction et le maintien de la paix, dénoncer les mensonges ainsi que les tentatives de dissimulation des vérités par toutes les parties et révéler les excès commis par et pour la souffrance des personnes de toutes les parties. (<https://www.pressenza.com/fr/2022/09/comment-emerge-le-journalisme-de-paix-ou-sensible-aux-conflits/>)

Il y a une idée centrale qui traverse la résolution non-violente de conflits : au milieu de tout conflit, il y a toujours des êtres humains.

C'est une chose que nous ne devons jamais oublier dans notre pratique journalistique.

Bonnes pratiques

Titre : Le Soudan du Sud à la croisée des chemins

Auteur / Source : LolaMora Producciones

Date : 25.05.2014

Format : Analyse / Opinion

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2014/05/le-soudan-du-sud-a-la-croisee-des-chemins/>

Cette note d'opinion montre clairement qui sont les victimes de la guerre et établit les responsabilités. Les protagonistes du changement sont également identifiés, œuvrant pour la paix et mettant en évidence les dommages subis par la population civile :

Tous les États qui composent le Soudan du Sud et tous ses habitants ne souffrent pas de la guerre. Mais la rivalité entre les deux grands hommes représentant deux grandes tribus, et historiquement présents dans la lutte pour l'indépendance de la République Islamique du Soudan, est la raison pour laquelle le pays a été paralysé et plongé dans cette catastrophe.

Dans une interview accordée sur l'émission HardTalk de BBC World le 19 mai 2014, le président de la République, Salva Kiir Mayardit, un Dinka, a nié toute responsabilité directe dans les violences de Juba lors du mois de décembre 2013. Il pointe même du doigt son opposant Riek Machar, ancien vice-premier ministre et Nuer. Salva Kiir a admis dans l'interview qu'il y aurait une famine si la guerre ne s'arrêtait pas et qu'il ne quittera pas le pouvoir avant que de nouvelles élections aient lieu. Les Nuer et les Dinka, les deux tribus les plus puissantes et les plus importantes en termes de population, sont entrés en décembre 2013 dans une spirale d'attaques et de contre-attaques où l'on venge

des meurtres en perpétrant des actes tout aussi violents.

L'Union Africaine, la Commission interne des Droits de l'Homme, Amnesty International et les Nations unies ont mené des enquêtes pour déterminer les responsabilités des violations des droits de l'homme et des crimes de guerre commis.

Les chiffres, froids et abstraits, donnent à peine une idée de la tragédie que vit le plus jeune pays d'Afrique. Le fait est que depuis février 2014, au plus fort du conflit, la situation n'a fait qu'empirer. 3,5 millions de personnes dépendent de l'aide extérieure et un million de personnes ne vivent plus dans leur maison mais dehors, dans des camps installés pour un refuge temporaire ou dans les pays voisins.

Même si des milliers de vaccins ont été administrés entre février et avril, on n'a pas réussi à endiguer le choléra qui a déjà fait des victimes dans la capitale ; certaines écoles ont fermé. À l'extérieur de Juba, pour la survie des familles et des communautés, il est essentiel de disposer de semences et de pouvoir maintenir le bétail en vie. Alors que les hostilités cessent temporairement, le Programme Alimentaire Mondial (FAO) des Nations unies distribue des colis de produits de première nécessité. Selon le Bureau des Affaires Humanitaires des Nations unies (OCHA), à fin décembre 2014, un Sud-Soudanais sur deux aura été directement touché par la guerre.

Une conférence des pays donateurs s'est tenue en Norvège le 20 décembre, dans le but de mettre fin à l'apathie et à la négligence. Ils ont promis 600 millions de dollars ; plus d'un milliard de dollars aurait été nécessaire, selon l'ONU.

Le 23 janvier 2014, l'accord de cessation des hostilités signé à Addis-Abeba promettait la fin du conflit au bout d'un mois. Il est finalement resté lettre morte : les deux parties l'ont ignoré. De fait, les semaines les plus sanglantes ont commencé après. Au moins trois grandes villes du Soudan du Sud ne sont plus que cendres et décombres : Bentiu, Malakal et Bor. Entre février et avril, les Nuer et les Dinka ont pillé, incendié, volé et tué. Des enfants ont été recrutés pour combattre, des fillettes et femmes ont été violées et des jeunes filles ont été enlevées comme cela se fait depuis des siècles entre les différents clans et tribus du pays.

Les accords progressifs conclus à la table des négociations à partir de janvier 2014 dans la capitale éthiopienne et parrainée par l'Autorité Intergouvernementale pour le Développement (IGAD en anglais), ont démontré qu'il n'y avait pas de solution militaire à cette crise et qu'une paix durable ne pouvait être obtenue que par le dialogue. Le fossé entre la rhétorique et l'action est énorme.

Les deux dirigeants ont maintenu une maigre trêve d'un mois, qui a été dépassée et qu'ils ont signée sans même se dire un mot. Cette cessation des hostilités a permis l'acheminement de nourriture, de semences et d'autres produits essentiels.

L'affrontement Dinka-Nuer ne fut pas le seul : entre 2012 et 2013, dans le comté de Greater Pibor, dans l'État de Jonglei, les Murle, un autre groupe ethnique du pays, se sont rebellés contre le gouvernement central de Salva Kiir pour réclamer des services de base, des droits politiques et une plus grande autonomie administrative. Les affrontements ont fait beaucoup de morts et la population civile a subi une extrême vio-

lence. Ce conflit a été résolu avec la signature d'un accord de paix en 2014. Depuis 2011, date de la création du nouvel État africain, d'autres conflits intercommunautaires ont eu lieu, à plus ou moins grande échelle, mais presque toujours violents, entraînant des morts, des destructions et des blessures ouvertes qui seront un jour vengés.

L'accent est mis sur les alternatives de dialogue, ainsi que sur l'importance d'une résolution non-violente du conflit :

Dans un article récent, l'anthropologue canadienne Carol Berger détaillait le contexte de la violence au Soudan du Sud. Selon elle, quiconque tente de répondre à la question de savoir s'il y a une responsabilité individuelle pour les crimes commis dans le pays doit savoir que « la responsabilité de la mort d'autrui est de nature communautaire (collective) et constitue une norme dans tout le pays ». Carol Berger, qui a vécu pendant des années dans la ville sud-soudanaise de Rumbek, explique qu'un acte commis par un individu est en fait considéré comme un acte commis par tous ceux qui sont en relation avec cet individu.

Selon C. Berger, dire que la guerre qui a éclaté en décembre 2014 en raison d'une lutte de pouvoir entre le président Salva Kiir et l'ancien vice-président Riek Machar revient à mal comprendre la nature du système politique militaire des deux groupes culturels dominants, les Dinka et les Nuer.

Les deux groupes reprendront les négociations politiques en juin 2014 à Addis-Abeba, en présence de la société civile, des églises et des alliés régionaux. L'un des principaux points d'accord sera l'installation d'un « gouvernement d'unité nationale de transition » menant à la tenue d'élections. Ni Machar ni Kiir ne

semblent disposés à céder le pouvoir ; un gouvernement de transition sans eux est souhaitable mais impossible. La paix et la sécurité du pays seront à nouveau discutées autour d'une table diplomatique, mais ce sont Kiir et Machar – Dinka et Nuer – qui auront le dernier mot, car ce sont eux qui ont poussé le reste du pays dans le précipice.

Titre : La paix avec des droits est possible si nous nous y engageons

Auteure : Zenaida Espinosa

Source : Pressenza, Rédaction Colombie

Date : 04.09.2020

Format : Reportage

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2020/09/la-paix-avec-les-droits-est-possible-si-nous-nous-y-engageons/>

Cet article rend compte d'un évènement virtuel sur la consolidation de la paix, les droits de l'homme et la protection des leaders sociaux-ales en Colombie. Il met en lumière les points de vue des différent-e-s participant-e-s : institutions officielles, organisations de la société civile, victimes, organisations populaires, membres du Congrès, gouvernement, organisations internationales et entreprises sociales.

« Si nous devons observer une minute de silence pour chaque dirigeant.e assassiné.e en Colombie, il faudrait 15 ans de silence », a déclaré le père Francisco de Roux, président de la Commission de la vérité, soulignant les difficultés à obtenir une paix définitive, malgré les efforts déployés.

Ariel Ávila, politologue colombien et directeur adjoint de la Fondation pour la paix et la réconciliation, souligne la responsabilité du gouvernement dans les assassinats de leaders sociaux-ales :

Considérant qu'il n'y a pas de systématisation parce qu'il n'y a pas un seul responsable de ces crimes et soutenant « qu'ils sont dus à diverses causes sociales et que les responsables sont différents acteurs, qu'il s'agisse de dissidents, de groupes en marge de la loi ou de ceux liés au trafic de drogue ».

Les voix des militant-e-s représentatif-ive-s offrent une perspective sectorielle essentielle pour la reconstruction de la paix.

Marina Gallego, leader sociale, coordinatrice nationale de la Ruta Pacífica de las Mujeres, a parlé de l'importance de recourir à une approche intégrant la dimension de genre et de l'engagement à positionner les femmes comme actrices de la construction de la paix dans le pays.

De même, la militante afro-colombienne Yolanda Perea Mosquera, qui représente les 9 millions de victimes du conflit armé en Colombie auprès du Comité national pour la paix et coordonne la campagne nationale *Arrópame con tu esperanza* (Habillemoi avec ton espoir), a déclaré :

Cette campagne contribue à la construction de la mémoire, de la paix et de la réconciliation en Colombie. Nous les peuples noirs, nous les communautés indigènes, nous les leaders et nous les femmes leaders, nous souffrons profondément de voir comment ils nous assassinent. Nous sommes pleins de douleur et de tristesse, mais nous continuons à contribuer et à aider à aller de l'avant. Avec la campagne « *Arrópame Con Tu Esperanza* » (Habillemoi avec ton Espoir), nous avons commencé à élaborer, tisser, coudre les vêtements colorés portant des slogans d'espoir. Lors des rassemblements, nous rendons visible la violence sexuelle pendant le conflit, nous captions la vérité, la douleur et l'espoir.

Pour sa part, Dunen Kaneyba Muelas, représentante des communautés indigènes auprès de l'ONU, issue de la communauté arawak et professeure de la chaire sur les femmes indigènes « Re-tisser la résistance », a déclaré :

Grâce aux luttes des femmes indigènes, la Cour constitutionnelle a ordonné au gouvernement national d'élaborer un programme de protection des droits des femmes autochtones déplacées et de celles qui risquent de l'être, mais 12 ans se sont écoulés et ce programme ne s'est pas concrétisé pour les femmes autochtones dirigeantes, ni pour celles qui sont dans les communautés.

L'article élargit les perspectives et les propositions grâce à un plus grand nombre de voix. Par exemple, le sénateur Barrera a déclaré :

La mise en œuvre de l'accord doit inclure une défense claire de la justice transitionnelle et le développement du premier point de l'accord. En outre, nous demandons une réforme politique, en déracinant le système clientéliste et en réclamant les 16 sièges de la Paix.

Il critique également le manque d'action et d'intérêt du gouvernement :

Malgré le fait que le commissaire à la paix, Miguel Ceballos, affirme qu'il y a une commission qui fonctionne, que des réunions ont eu lieu, tout cela n'est qu'une simulation, car il ne reste que deux ans à ce gouvernement et, jusqu'à présent, il est clair qu'il n'est pas intéressé par le démantèlement du paramilitarisme. La Commission nationale des garanties ne fonctionne pas et on constate dans plusieurs régions que ce sont les paramilitaires qui prennent le pouvoir, comme à Catatumbo (Norte de Santander) et ailleurs. L'État ne fait rien. Le gouvernement tente de trouver des excuses

et affirme qu'il s'agit d'un problème de trafic de drogue. Il n'a pas respecté son engagement envers les 300 000 familles qui ont signé leur engagement de transition vers des économies légales.

Du côté des organisations internationales, le représentant spécial du Secrétariat général et chef de la mission des Nations unies en Colombie, Carlos Ruiz Massieu, souligne la nécessité d'un soutien politique et financier pour la mise en œuvre des accords de paix :

Le processus de réincorporation nécessite un soutien pour atteindre la durabilité des projets productifs qui se traduisent par un mode de vie, garantissent l'accès aux marchés et l'articulation avec le secteur privé dans tout le pays. Nous ne pouvons pas parler de réincorporation réussie et durable si nous ne garantissons pas la sécurité des personnes, des territoires et des projets. Nous avons besoin d'une mise en œuvre complète et détaillée de tous les points de l'accord. La réintégration est un domaine où les progrès et les résultats sont tangibles.

L'importance et la viabilité de projets locaux concrets sont rendues visibles par les voix de cinq entrepreneurs sociaux, qui concluent l'article. À titre d'exemple, nous soulignons les propos de Nevis Cadena, du projet Frutichar (Nariño), « qui a raconté comment son entreprise contribue à la consolidation de la paix et à la transformation économique face à la substitution de cultures illécites dans la communauté d'El Charco » :

Frutichar construit la réconciliation. C'est un nouveau récit du territoire pour faire germer de nouveaux leaderships. Nous avons travaillé avec la population afro et indigène ; la relation entre l'homme et la nature et entre les hommes et l'environnement. C'est la force qui est nécessaire pour transcender. Nous générons une prise de conscience à partir de pratiques simples. Nous

nous rattachons à des pratiques artisanales qui ont été perdues. Pour nous, le plus important est le territoire et la contribution à l'objectif de substitution des cultures illicites.

Gérer les conflits et la violence à partir d'une éthique non-violente

Aborder la communication sous l'angle de la paix et de la non-violence ne signifie pas déformer, nier les événements ni diffuser des perspectives idylliques dépourvues de significations conflictuelles. La violence, le conflit et la critique, loin d'être exclus, sont des sujets importants pour un journalisme de paix et de non-violence.

Le contexte général dans lequel s'inscrit notre matière première d'information est marqué par un système de valeurs essentiellement violent. Cette caractérisation est fondée sur le fait que la dignité humaine, l'égalité des droits et des opportunités, la garantie de survie, le soin et la compassion sont relégués par les anti-valeurs comme l'argent, la consommation débridée, l'appropriation, la compétition et la dégradation de l'autre.

Cela conduit à ce que l'être humain voit ses semblables comme des objets, qui favorisent ou entravent son appétit. La chosification humaine, la négation de l'autre, telle est la matrice depuis laquelle prennent source différentes formes de violence : physique, économique, racial, religieuse, sexuelle, morale, psychologique, etc., qui empoisonnent les relations humaines et la vie même.

Un état de paix, d'équilibre et de développement est impossible si l'on ne transforme pas la violence dans l'environnement. Il est nécessaire de mettre fin à la spirale destructive de la vengeance et permettre la compréhension des racines des conflits et ainsi ouvrir des chemins pour surpasser la violence. La communication non-

violente invite toujours à transformer le cadre violent d'où les événements émergent.

Afin d'accomplir sa mission et d'être cohérente avec elle-même, la communication non-violente implique nécessairement une incitation à la transformation, à la fois sur le plan social et personnel. Par conséquent, la communication non-violente entre immédiatement en conflit avec le contexte social donné. C'est un paradoxe particulier : pour résoudre le conflit à la racine, il faut entrer en conflit avec ce qui motive ce conflit. De plus, il sera nécessaire d'appliquer une vision critique sur tout ce qui entrave les processus de la non-violence.

Nous parlons d'une déontologie, d'une éthique de communication, d'une direction de l'action journalistique qui propose le dépassement de toute forme de violence à travers l'action personnelle et conjointe.

Dans ce cadre, tout événement violent nécessite de démasquer son évolution néfaste, ainsi que toute réaffirmation de ses tendances. Cette dernière fait référence, par exemple, aux situations dans lesquelles, face à un acte horrible ou criminel, on promeut l'augmentation des peines, la peine de mort, la construction de plus de prisons, davantage de police, la militarisation sociale ou la dénonciation citoyenne.

Dans la perspective et la pratique de la non-violence, le conflit n'exacerbant plus la haine ni la culpabilité personnelle mettra en évidence la condition structurelle des actes violents.

Pour synthétiser, la violence, loin d'être cachée ou déformée, doit être dénoncée et travaillée de façon critique en fonction d'une éthique communicationnelle de la paix et de la non-violence. Cette éthique proclame la nécessité d'un changement personnel et social non-violent. De par son essence même, cette éthique entre en conflit avec ce qui est établi, c'est-à-dire l'acceptation passive de la

violence et de la vengeance comme faits naturels ou comme situations impossibles à modifier.

Bonnes pratiques

Titre : La violence à l'égard des femmes augmente en raison de l'utilisation d'armes à feu dans les foyers

Auteure : Angélica Jocelyn Soto Espinosa

Source : Cima-noticias

Date : 17.09.2020

Format : Analyse / Opinion

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2020/09/la-violence-a-legard-des-femmes-augmente-en-raison-de-lutilisation-darmes-a-feu-dans-les-foyers/>

L'article établit le lien entre deux tendances au Mexique : l'augmentation générale de l'utilisation des armes à feu et leur utilisation contre les femmes.

Depuis l'augmentation du nombre des armes à feu au Mexique, leur utilisation dans la violence contre les femmes a également augmenté. En 2019, 55 % des décès de femmes présumés être des homicides ont été commis avec des armes à feu, a révélé l'étude « Violence féminicide au Mexique. Approches et tendances ».

Présentée par l'ONU Femmes, l'Institut national des femmes et la Commission nationale de prévention et d'éradication de la violence à l'égard des femmes (Conavim), l'étude note une augmentation annuelle entre 2014 et 2019 de l'utilisation d'armes à feu dans les foyers de 13,4 %, et de 18,2 % sur les voies publiques.

En faisant référence à des données statistiques tirées d'un rapport récent, cette actualité gagne non seulement en qualité informative, mais donne aussi une image globale qui révèle la base structurelle du problème. En plus de l'analyse, le texte propose des réponses par l'intermédiaire de deux porte-paroles qualifiés :

L'augmentation de l'utilisation d'armes à feu pour assassiner des femmes, tant à la maison qu'en public, prouve la nécessité de renforcer la politique de prévention de la criminalité et de lutte contre la prolifération des armes dans une perspective de genre, a déclaré la représentante de l'ONU Femmes Mexique.

Au sujet de ces données, l'anthropologue féministe et promotrice de la loi générale sur l'accès des femmes à une vie sans violence (LGAMVLLV), Marcela Lagarde y de los Ríos, a déclaré que cette étude montre « comment nous (les femmes du mouvement féministe) nous rapprochons. Nous construisons des pièces maîtresses, articulons des structures, démantelons des processus de la vie sociale, le tout inspiré par une théorie politique du genre pour analyser ces meurtres qui, pour nous et pour le monde entier, sont appelés féminicides parce que ce sont des crimes de haine contre les femmes ».

Titre : Être au bon endroit. Une réflexion personnelle après le meurtre de Willy Monteiro Duarte

Auteur : Edoardo Calizza

Source : *Pressenza*, Rédaction Italie

Date : 01.10.2020

Format : Opinion

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2022/09/etre-au-bon-endroit-une-reflexion-personnelle-apres-le-meurtre-de-willy-monteiro-duarte/>

L'article évoque les circonstances douloureuses du meurtre de Willy Monteiro Duarte, 21 ans, qui « a été battu à mort à coups de pied par quatre autres garçons beaucoup plus forts que lui, âgés de 21 à 26 ans, à Colleferro, une ville de 21 000 habitants située dans la banlieue de Rome. Willy Monteiro Duarte était intervenu pour défendre un de ses amis contre un passage à tabac ».

L'auteur critique les lieux communs utilisés par un certain journalisme facile, puis interpelle le-la lecteur-riche en tentant d'élargir sa vision des faits, tout en exprimant son opposition franche et déterminée à la naturalisation et à la promotion de la violence :

J'ai lu plusieurs articles et publications qui, s'apitoyant sur le garçon assassiné, ont écrit qu'il était « au mauvais endroit au mauvais moment ». Cette déclaration m'a choqué et m'a fait réfléchir. Je trouve cela trompeur et dangereux. Trompeur, car il suggère que le problème est qu'il était là, et non ce qui se passait là où il était. Dangereux, car cela semble signifier aux personnes qui lisent que, dans de telles situations, la meilleure chose à faire est de « changer de place ».

Où choisissons-nous d'être, quelle 'place' choisissons-nous d'occuper, face à la violence ? Quelle est la bonne place, quelle est la mauvaise place à occuper face à la violence, quand elle se manifeste de manière à la fois contingente et structurelle ?

Dans une société qui exalte la violence, qui la met sous les projecteurs jusqu'à ce qu'elle soit assimilée par nos consciences comme étant normale, inévitable ou autre-

ment acceptable, il devient difficile de voir ce qui était vraiment au mauvais endroit.

Plus loin, la publication donne le ton d'une éthique transformative, à contre-courant des paradigmes de la violence :

Un modèle violent qui trouve sa place, trouve de l'espace et, plus inquiétant encore, trouve de la reconnaissance. Un modèle auquel, par contre, il faut enlever de l'espace, jour après jour, quartier après quartier, école après école, pour faire place à une culture de la non-violence qui exalte des qualités diamétralement opposées à celles d'aujourd'hui, chez chacun, dans les relations individuelles et sociales. Une culture qui éduquerait dès le plus jeune âge à discerner, émotionnellement et intellectuellement, ce qui est à la bonne place de ce qui n'est pas correct, selon un système de référence interne et moral qui aurait en son cœur la valeur de l'Autre, sa liberté et sa dignité.

La place occupée par Willy Monteiro Duarte est la même que celle occupée par des milliers d'activistes et de citoyens, tous les jours dans tous les coins de la planète... La place occupée par ceux qui portent un regard humanisant sur l'Autre, sur les « derniers », sur tous ceux qui ne trouvent pas de place dans le récit égocentrique et auto-célébratif qui domine le monde actuel. La place occupée par ceux qui s'adressent à l'Autre avec gentillesse et considération dans un monde qui veut au contraire que nous soyons opposés, méfiants, distants.

Cet emplacement, nous, humanistes, l'occupons chaque jour, aspirant à construire une réalité non-violente, où l'Être humain est véritablement la valeur centrale, reconnaissant le droit d'opposer une résistance à toute forme de violence qui nous affecte, qui touche

ceux qui nous sont proches mais aussi tous ceux qui nous sont éloignés sur cette planète.

La réconciliation comme information

Le journalisme et la communication ont un grand pouvoir pour établir et perpétuer des sentiments et des points de vue sur la réalité. C'est là, dans les dynamiques de construction de sens, que les communicant-e-s remplissent un rôle prépondérant, étant donné leur lien le avec l'information et leurs cadres interprétatifs. De cette manière, ils-elle-s contribuent à légitimer ou non les actions, les structures et pratiques culturelles dans n'importe quelle société.

À partir du point de vue proposé et de cette force culturelle, les processus de réconciliation doivent être intégrés dans l'agenda de communication, au cœur du journalisme. Leur expression est multiple, autant à travers des situations individuelles que socio-politiques.

Parallèlement, ce principe renforce la nécessité d'une forte critique de toutes les formes de vengeance, exposée ou subtile, ainsi que l'effort permanent pour comprendre les mécanismes de la violence instaurée dans les sociétés humaines. Cette réflexion est nécessaire pour permettre la démobilisation de cette violence.

Pour le journalisme non-violent, la priorité face à un conflit est de contribuer à sa compréhension, ainsi que de montrer les options d'une résolution. Il est donc essentiel d'analyser en profondeur et depuis des perspectives multiples les motivations des différentes parties et de toujours chercher des options et des alternatives non-violentes.

Il existe des forces qui s'opposent à la résolution positive des conflits ou à la réconciliation. Ces forces peuvent découler de griefs entre différents groupes, ancrés dans le passé. Par exemple, une

offense, un mauvais traitement, une injustice ou un malentendu, malgré son éloignement dans le temps, persistent et le dommage s'étend au présent : d'où le ressentiment, un état qui empêche les individus ou les collectifs d'agir avec une véritable liberté.

Les rancœurs motivent la vengeance et avilissent la vie de chacune et celle des autres. Par vengeance, souvent déguisée en demande de justice, les individus et les peuples croient que la souffrance des autres servira à éradiquer leur propre souffrance. Il existe aussi cette logique de vouloir imposer une sanction pour montrer l'exemple, sous le prétexte que, ainsi, l'acte destructeur ne se reproduira plus. Cependant, agir ainsi, à partir d'un ressentiment, ne brise jamais la spirale de la violence. Au contraire, elle l'alimente.

Des sociétés et des peuples entiers s'affrontent encore et encore à cause d'images héritées de leur histoire proche ou lointaine, images qui limitent leur capacité à surmonter les conflits. De plus, la souffrance et la colère sont multipliées lorsqu'on constate que nombre de ces conflits sont toujours en cours.

Il faut guérir à la fois des blessures que le corps social garde en mémoire, et de la prolongation de la violence infligée jusqu'à aujourd'hui. Pour cela, une première phase de réparation est toujours nécessaire pour arriver à favoriser la réconciliation :

Il ne s'agit pas d'essayer de falsifier la mémoire. Il s'agit d'essayer de comprendre ce qui s'est passé afin d'accéder à l'étape supérieure de la réconciliation. On n'obtient rien de bon, personnellement ou socialement, en oubliant ou en pardonnant. [...] Pardonner exige que l'un se place depuis une hauteur morale supérieure et que l'autre s'humilie face à celui qui pardonne. Il est clair que le pardon est un pas plus avancé que celui de la vengeance, mais pas autant que celui de la réconciliation. (Silo, 3, 4 et 5 Mai 2007, *Journées d'inspiration spirituelle*).

Dans la perspective de la communication non-violente, il est nécessaire de détecter dans chaque conflit les clés qui permettent de dépasser le ressentiment et le désir de vengeance, ce qui favorise le chemin de la réconciliation. La construction du récit doit exposer le besoin de réparation, informer sur les alternatives pour y parvenir, suggérer des perspectives qui projettent un avenir sans oppression et sans douleur.

Bonnes pratiques

Titre : C. Koulouri : La réconciliation entre les peuples ne peut être réalisée ni par le silence ni par les distorsions

Auteure : Marianella Kloka

Source : Pressenza, Rédaction Grèce

Date : 16.11.2018

Format : Interview

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2018/11/ch-koulouri-la-reconciliation-entre-les-peuples-ne-peut-etre-realisee-ni-par-le-silence-ni-par-les-distorsions/>

L'article fait référence à la présentation d'un matériel pédagogique de Christina Koulouri, professeure d'histoire moderne et contemporaine à l'université Panteion, « qui vise à aider l'enseignement de l'histoire dans tous les pays des Balkans. Ce travail de mémoire, achevé et publié en 2016, a commencé lorsque les guerres en Yougoslavie ont pris fin, à une époque où les souvenirs de guerre étaient encore très présents ».

L'universitaire souligne l'influence du récit de guerre sur la mémoire historique des sociétés :

L'expérience martiale sous toutes ses formes laisse des traces profondes dans les sociétés, qui se transmettent de génération en génération. La mémoire de la guerre

est le principe organisationnel autour duquel se forment de nombreuses identités collectives.

Dès le départ, l'auteure souligne l'importance du dialogue et de la recherche d'un terrain d'entente :

Une centaine d'historiens qui enseignent à des niveaux de scolarité différents et venant de pays « hostiles » ou rivaux se sont assis à la même table. Ils ont parlé et fini par raconter le passé commun. Le résultat de leur travail a été traduit en 9 langues, même en grec, et est disponible gratuitement sur Internet.

Est-il possible de dépasser la narration ethnocentrique ? Comment enseigner les événements conflictuels et controversés au sein de sociétés qui viennent de connaître des guerres sanglantes, des génocides, des massacres et des déplacements ?

Les guerres sont interprétées dans l'enseignement comme faisant partie d'un récit ethnocentrique. Les expériences traumatisantes des guerres stigmatisent le présent et créent des souvenirs partagés. Ainsi, dans la sphère publique, des « guerres de mémoire » sont menées. Un abus politique du passé et de l'histoire est alors exercé par les gouvernements et les partis.

La professeure évoque le rôle crucial de l'éducation et poursuit par des questions sur les dilemmes liés à la gestion de tout conflit armé et de ses terribles séquelles. Enfin, elle offre quelques pistes sur la manière d'évoluer vers une approche réconciliatrice du conflit.

Avancerons-nous dans la réconciliation ? L'histoire de l'enseignement sera-t-elle alors réorganisée ? Utiliserons-nous l'enseignement de l'histoire pour arriver à la réconciliation ?

Faut-il pardonner aux auteurs de crimes pour parvenir à la réconciliation, ou la justice est-elle plus importante ? Les nouvelles générations doivent-elles apprendre sur leur passé et se réconcilier avec ce que leurs parents, grands-mères et grands-pères ont fait ? Faut-il se souvenir ou oublier les événements traumatisants dans l'enseignement de l'histoire ?

Nous devons incorporer les aspects mentionnés ci-dessus dans le récit hégémonique de l'histoire, c'est-à-dire changer le récit des conflits. C'est une stratégie nécessaire dans la pensée historique pour surmonter l'ethnocentrisme et reconnaître la diversité. En ce qui concerne la mémoire, le choix n'est pas entre se souvenir ou oublier, entre la mémoire ou l'oubli, car l'oubli n'est pas quelque chose que nous pouvons choisir. Le choix réside dans les différentes façons de se souvenir. La réconciliation ne peut être réalisée ni par le silence, ni par des distorsions. La mémoire est vivante, même sous le voile du silence, surtout lorsqu'il y a eu un passé violent récent. L'éducation à l'histoire doit entreprendre la tâche difficile d'enseigner les guerres et les conflits pour apprendre aux nouvelles générations à faire face à leur sombre passé. L'enseignement de l'histoire ne peut être efficace et convaincant que s'il intègre des expériences traumatisantes et répond à des expériences du conflit.

Titre : Le jour où Barcelone a dit Non à la violence

Auteure : Raquel Paricio

Date : 18.08.2018

Source : *Pressenza*, Rédaction Barcelone

Format : Opinion

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2018/08/17a-le-jour-ou-barcelone-a-dit-non-a-la-violence/>

Cet article met en lumière certains des aspects les plus positifs et porteurs d'espoir de la réaction de la population face à un événement douloureux :

La ville a commémoré ce 17 août le premier anniversaire de l'acte terroriste qui l'a ébranlée, mais il semble que la sphère dominante des médias et la sphère politique ont oublié ce qui s'est passé le 17 août. En dehors de l'acte terroriste, les sentiments les plus profonds de chaque être humain se sont exprimés, pour réclamer la non-violence sans aucun ressentiment, pour défendre le droit à la coexistence interculturelle et religieuse, pour prendre position contre la peur imposée par le pouvoir.

10 jours après l'acte terroriste, Barcelone organisait une manifestation massive de deuil sous le slogan « *No tenim por* » (Nous n'avons pas peur)... L'évènement a été caractérisé par une diversité de voix où chacune d'entre elles revendiquait sa position politique, mais surtout, la voix qui a gagné était celle de ne pas criminaliser l'Islam ; mais les politiques de guerre, qui se mettent au service de la mondialisation de la peur, conduisent à des sociétés où le budget militaire de la défense dépasse celui de la défense des droits humains.

Étant donné que la population dispose d'informations sur cette question, et n'oublie pas, et puisque l'histoire de la monarchie et du gouvernement central sont marqués par la corruption, les intérêts divers, la vente d'armes aux régimes antidémocratiques de l'Arabie

Saoudite, du Qatar et des Émirats, cette situation ne passe pas inaperçue.

L'accent est mis sur la manière dont les personnes recherchent au plus profond d'elles-mêmes une sensibilité réconciliatrice dans les moments les plus difficiles, où il est facile d'être poussé par la contrainte, la peur, la recherche de coupables et le désir de vengeance :

Dans cette exaltation de l'amour, les gens s'embrassaient les uns les autres ; les gestes de fraternité entre les cultures étaient palpables, et des déclarations de pacifisme s'exprimaient dans chaque groupe par la communauté musulmane. De tels événements de masse, avec des slogans pacifiques et des actes d'affection évidents, sont de plus en plus fréquents dans la société catalane. Parce que depuis le 15M, l'étincelle a brûlé et une grande partie de la société ne veut plus être une marionnette de la peur que tente d'inculquer le pouvoir.

Il y a deux mois, Barcelone a organisé la réunion mondiale des « Villes sans peur », une réunion de municipalités guidées par le même slogan, et ici, lors de la manifestation, les citoyens ont eu l'occasion de défendre ce slogan : « Nous n'avons pas peur ».

Titre : Les attentats de Paris, la guerre et le sens de la non-violence

Auteur : Domenico Musella

Date : 16.11.2015

Source : *Pressenza*, Rédaction France

Format : Analyse / Opinion

Lien : <https://www.pressenza.com/fr/2015/11/les-attentats-de-paris-la-guerre-et-le-sens-de-la-non-violence/>

L'auteur est à Paris lorsqu'il écrit cet article. Il témoigne de l'émotion ressentie, de la révolte aussi face à la tragédie des attentats qui se sont déroulés tout près de chez lui et qui ont fait 120 morts. À partir de cet événement vécu, il nous décrit les premières réactions personnelles puis élargit son champ de vision pour se mettre à la place de ceux et celles qui ont perdu un proche, pour penser à ceux et celles qui, courageusement, ont aidé les victimes, ouvert leur porte aux fuyards.

Puis, son regard et ses pensées vont plus loin, vers toutes les guerres de par le monde, l'absurdité de la violence. Il termine en réaffirmant haut et fort la nécessité de la non-violence choisie avec conscience, détermination, en tant que seule alternative, partout dans le monde.

Ce témoignage sincère touche chaque personne en son cœur, invite à réfléchir sur notre choix de vie et à décider en toute conscience d'agir pour la non-violence.

Au fil de l'article, l'auteur nous emmène sur un chemin d'émotions profondes, passant d'une grande tristesse face à la situation vers une aspiration renforcée à la non-violence, en passant par une vibrante compassion pour tous ceux et celles qui souffrent.

Le choc et la douleur me gagnent, j'ai encore du mal à réaliser. Hier soir à l'arrivée des premières news et en parlant au téléphone avec les amis, ma première pensée a été, peut-être banale et égoïste : « Quelle chance, heureusement que je suis resté chez moi ». Ce n'est pas agréable de s'apercevoir que près de l'endroit où tu habites, dans une salle de spectacles devant laquelle tu passes tous les jours, dans un bar où tu aurais pu boire un coup, dans une rue où tu as marché des millions de fois, quelqu'un a perdu la vie, par hasard. Ensuite ma pensée a essayé de s'étendre, allant vers les amis qui étaient dans la rue et qui sont vite rentrés chez eux terrorisés, vers ceux qui travaillaient dans les restaurants

blindés d'un vendredi soir et qui sont restés des heures enfermés avec leurs clients, vers ceux qui étaient encore plus près que moi de ce chaos parisien d'un vendredi 13, plus malheureux que d'habitude. Puis, j'ai pensé fortement aux victimes et à leurs proches, leur dédiant une prière laïque, et j'ai réfléchi à l'humanité qui a une fois de plus résisté, à l'image de tous ceux qui ont porté secours au milieu du désordre et qui ont ouvert leurs portes pour accueillir ceux qui fuyaient la tragédie.

Outils pour une approche non-violente dans la pratique du journalisme

Ce chapitre aborde les différents aspects de la construction du journalisme à partir d'une approche non-violente. Il ne s'agit pas d'un catalogue définitif, mais d'une incitation à la créativité et à l'analyse. Ce sont quelques ressources argumentatives pour un nouveau style de communication qui contribue à la construction d'un monde différent et meilleur.

Il est essentiel de souligner la caractéristique la plus importante de la communication pour la non-violence : elle transforme non seulement la réalité environnante mais aussi, profondément, la personne qui communique.

De même, tout effort conscient de transformation interne de la part des communicant-e-s transforme leur façon d'aborder la profession. Vaincre la violence interne et externe contribue à l'évolution de l'être humain et des sociétés dès lors qu'elles fonctionnent dans une interrelation permanente, dans une influence mutuelle.

En s'engageant en faveur d'une communication qui contribue à la paix et surmonte toutes les formes de violence, les communicant-e-s doivent rechercher la cohérence entre leur comportement personnel et le message social qu'il-elle-s envoient, c'est-à-dire s'efforcer d'unifier ce qu'il-elle-s pensent, ressentent et font.

Par conséquent, entreprendre la tâche de travailler sur soi-même et avec d'autres pour réaliser cette unité, c'est comprendre que la communication pour la non-violence ne vise pas seulement à la transformation du milieu, mais inclut également la transformation intentionnelle des communicant-e-s.

Cette transformation est orientée vers une amélioration de la relation avec nous-mêmes, notre environnement, nos proches, la société et la vie elle-même.

Afin d'approfondir cette perspective, il est nécessaire de travailler d'abord sur les préjugés qui agissent comme des résistances ou des empêchements. Cela permet de comprendre comment la commu-

nication pour la non-violence commence par la communication avec soi-même, avec sa propre intériorité.

Notre monde intérieur n'est pas figé. Ce que nous entendons, voyons et touchons est teinté de ce qui vit en nous. Cette intériorité est ce qui nous rend différent-e-s, crée la myriade de perspectives qui existent dans l'humanité, même si nous partageons de nombreux points de vue culturels ou générationnels.

En ce qui concerne la non-violence, des préjugés peuvent rapidement apparaître en nous et entraver le progrès. Même si nous pensons que notre vision est libre, nous partons toujours de positions antérieures et de croyances naturalisées qui nous semblent immuables, ce qui empêche le passage à d'autres postures et à d'autres valeurs.

Les évènements actuels entraînent avec eux des croyances et des jugements passés sur ce que nous appelons la réalité. Ces notions nous conditionnent tous. De même, de nombreuses affirmations courantes et naturalisées à l'heure actuelle n'existaient pas aux époques précédentes et changeront sans aucun doute à l'avenir.

Il y a des croyances qui prennent la forme de préjugés automatisés et qui poussent notre conscience dans une direction précise. Par exemple, nous pourrions parler du récit installé par les médias grand public depuis la chute des tours jumelles selon lequel tout musulman a quelque chose de terroriste, un préjugé occidental prévalant contre le monde musulman.

Les préjugés sur la non-violence utilisés pour communiquer

Dans ce qui suit, nous allons examiner le caractère infondé de certains des principaux préjugés sur la non-violence.

« La violence fait partie de la nature des êtres humains »

Si tel était le cas, cela nierait l'existence de personnes bienveillantes ou compatissantes, qui coopèrent les unes avec les autres et s'entraident, car la nature supposée violente empêcherait de telles attitudes. Puisque la réalité démontre que l'être humain peut être de mille manières différentes, sa nature réside précisément dans la possibilité de choisir entre des attitudes différentes, de résister ou non à la violence, et donc aussi de choisir la réconciliation et la bonté.

« En définitive, on ne peut rien changer »

Ce préjugé, en plus d'être décourageant et de favoriser un esprit défaitiste et impuissant, présuppose que le social est inamovible et que l'être humain a une nature parfaitement définie, complète et définitive. Ceci est de plus en plus douteux, car on peut observer que la transformation, la croissance et le développement sont une tendance permanente de l'être humain, qui a conduit le monde et chaque personne à se constituer historiquement. Ce qui semblait impossible hier a été transformé par une invention, une nouvelle formule ou un autre type de connaissance. Tout change à une vitesse étonnante. Ainsi, la seule chose qui soit permanente, c'est le changement.

« Ce que chaque personne peut faire, en tant qu'individu, est si minime que c'est inutile »

Ce préjugé montre comment les systèmes sociaux cherchent à éclipser les êtres humains qui, comme on l'a déjà dit, sont les auteur-e-s de l'histoire.

Les actions que les gens entreprennent, individuellement ou collectivement, modifient la réalité d'une manière ou d'une autre. Si ces actions sont humanisatrices et visent la non-violence, elles ont tout leur sens. D'autre part, ce préjugé nous empêche de voir les vertus les plus intéressantes que possède chaque personne et comment, à partir d'elles, des cultures et des sociétés entières peuvent être transformées.

« **La violence fait vendre** »

Ce préjugé entretient une conception mercantile du journalisme, comme si la mission de la communication était de vendre. L'espace de la communication n'est pas le commerce, mais le récit, bien que cet espace ait été dégradé et déformé. La prédominance des informations violentes est liée au besoin des pouvoirs établis de maintenir les sociétés immobilisées par la peur. En outre, en répétant et en exacerbant ce mécanisme, l'humanité est de plus en plus anesthésiée et tend à ne plus ressentir d'horreur devant la souffrance des autres.

Il est donc essentiel de dissocier le travail de la communication journalistique de la rhétorique mercantile, en promouvant des narratifs de créativité, de fraternité, de transformation individuelle et collective.

« **Informé de manière non-violente, c'est déformer la réalité** »

Ce préjugé en cache bien d'autres, par exemple, celui qui prétend qu'il existe une réalité indépendante des yeux de l'observateur-riche et que, par conséquent, dans le domaine du journalisme, il est possible d'informer sans interpréter. Cependant, l'information la plus véridique est celle qui partage avec le public le point de vue à partir duquel elle est rapportée. Ainsi, si l'on choisit de faire partie d'un courant de communication non-violente, ce choix est explicite, et les gens savent comment situer le contenu qui est délivré. Par contre, la négation du point de vue dans la communication, la prétendue objectivité, est une grave manipulation.

« **La non-violence est passive et donc contre-révolutionnaire** »

La non-violence en tant qu'attitude morale implique la dénonciation permanente de la violence, la non-collaboration avec elle et l'action engagée avec sa propre vie, celle des autres et celle de l'environnement dans lequel on vit. Il n'y a pas de passivité dans le militantisme non-violent.

Il existe de nombreuses luttes sociales qui confrontent la violence du système à des méthodes non-violentes.

C'est le cas des femmes qui utilisent leur propre corps comme barrière contre l'avancée de la police, des peuples indigènes qui marchent en silence pour faire reconnaître leurs revendications, des écologistes de *Friday for Future* en manifestant sur les places, pour ne citer que quelques exemples. Aujourd'hui, de nombreuses formes de lutte pour la vie sont basées sur des actions créatives et non-violentes. La violence, en revanche, entre dans le jeu du système et alimente la répression.

« **La non-violence est naïve et inefficace** »

Quand la violence a-t-elle jamais été efficace ? Les énormes transformations que connaît notre monde sont dues précisément à la dénonciation de l'injustice et de la violence, à la lassitude des gens face aux pratiques discriminatoires et violentes de celles et ceux qui gouvernent ou détiennent le pouvoir économique.

Les nouveaux mouvements sociaux et les figures de référence des luttes pour la vie, l'égalité et la liberté cherchent des formes de luttes non-violentes. Il n'y a pas de naïveté ici, mais plutôt la recherche d'une issue à la dynamique du pouvoir et de la répression, générant des codes qui rompent avec la logique de la répression et de l'oppression.

L'esprit critique n'empêche pas l'espérance, la reconnaissance du progrès, des transformations symboliques qui ouvrent des espaces pour de futures transformations factuelles. Berta Cáceres, Marielle

Franco et Vandana Shiva en sont quelques exemples parmi des centaines.

Construction de l'information

Sélection thématique

C'est un aspect décisif. Tout d'abord, ce type de journalisme met en lumière tous les efforts en faveur de la paix, des droits de l'homme, de la protection de l'environnement, de la non-discrimination, de la non-violence dans toutes ses manifestations, et de la compréhension entre les personnes et les peuples. Cependant, n'importe quel sujet peut être abordé, à partir d'un regard journalistique non-violent.

Il est dans l'intérêt du journalisme non-violent de sortir des thèmes dictés par l'économisme dominant, pour faire écho aux voix venant de la base sociale, de toutes ces personnes et ces communautés rendues invisibles ou maltraitées par le pouvoir, celles qui ne se retrouvent pas dans le discours officiel, alors qu'elles valorisent la liberté de pensée et de croyance.

Les contenus doivent être ouverts aux questions qui mobilisent des changements positifs ou qui montrent des attitudes exemplaires de non-violence dans les sociétés et chez les individus ; de nouvelles constructions qui, bien qu'initialement minimales, sont des graines d'espoir au détriment d'un récit monolithique et violent.

Dans le même temps, les multiples situations de violence existantes doivent être abordées de manière critique, afin de révéler leurs causes, souvent structurelles plutôt que conjoncturelles.

Il est essentiel d'élargir les perspectives et les points de vue afin de percevoir, de comprendre et de montrer les phénomènes émergents qui répondent à de nouvelles sensibilités, qui se heurtent aux récits installés. Il est nécessaire d'aller au-delà des limites de nos contextes, de notre propre formation, des sujets habituels des informations ou de ce que nous supposons pouvoir intéresser les gens.

Comme il s'agit d'une approche, d'une manière d'envisager les faits et la réalité, tout évènement peut être abordé dans une perspective non-violente.

Pour clore ce point, nous dirons que le regard non-violent est appris et intériorisé par une pratique répétée. De cette manière, la conscience s'habitue à rechercher les informations ou les aspects des actualités qui permettent aux communicant-e-s d'adopter dans leur travail une approche non-violente.

Contextes

Il est important d'associer aux actualités présentées des contenus qui les complètent et permettent de situer les évènements. Il est essentiel de ne pas présenter une actualité comme un évènement isolé, mais de la décrire dans son développement comme faisant partie d'un *processus*. Le terme processus ne fait pas référence à une simple linéarité, mais est compris comme la structure spatiale et temporelle dont l'évènement fait partie, avec toutes ses complexités et interrelations.

Pour cela, il est nécessaire de confronter des informations diverses et multiples, qui enrichissent la compréhension des évènements rapportés.

L'inclusion d'une large contextualisation facilite le travail de la personne qui reçoit l'information. La conscience humaine s'efforce constamment d'intégrer de nouveaux contenus et stimuli, mettant

en relation les données qu'elle reçoit avec ce qui est déjà emmagasiné dans sa mémoire. C'est pourquoi le fait de situer les faits présentés, tant sur le plan historique que géographique, améliore le matériel et contribue à la compréhension.

Cela devient indispensable à l'heure où l'on assiste à une abondance de contenus déconnectés, biaisés, fragmentés, éphémères, manipulés et falsifiés, qui sapent la vraie tâche journalistique et la fonction sociale de la presse, déplacée par des intérêts économiques, politiques et géopolitiques, bien loin de l'intention de contribuer au bien commun.

On ne peut oublier que les contextes ne sont pas neutres ; ils portent en eux des contenus et la validation de ceux-ci. De la même manière que les thèmes et les points de vue sont choisis, certains éléments contextuels sont choisis, cités et mis en valeur afin d'affirmer ce qui va être relaté.

Selon notre approche, la contextualisation doit également être construite dans une perspective non-violente, tant au niveau critique qu'en termes de propositions. L'accent sera mis sur ce qui permet de comprendre les situations, en donnant la priorité à l'être humain et en mettant en avant les pistes pour surmonter ce qui cause la douleur et la souffrance.

De même, dans le flux d'informations, il est essentiel de décrire les événements qui ouvrent la voie vers des horizons hors de la logique de la violence et du désespoir.

Par exemple, lors de circonstances violentes grondent les désirs de vengeance contre les auteur-e-s, comme une forme de compensation du préjudice causé. Il est alors important de mentionner les avancées réalisées au cours des dernières décennies en termes de justice transitionnelle. Ce type de justice, présent dans les pratiques communautaires anciennes de diverses cultures, met l'accent sur la recomposition de l'harmonie sociale et offre des voies pour la réintégration adaptative des individus identifiés comme auteur-e-s de la

transgression sans, bien sûr, minimiser les circonstances ou le préjudice commis.

En termes de responsabilité individuelle pour des faits atroces, ce type de justice met en évidence les structures de violence généralisée et systémique qui règnent dans les sociétés. Cette conception permet une réparation plus efficace que la simple condamnation individuelle. Elle offre des alternatives de sanctions atténuées avec des possibilités futures, tout en exigeant la modification définitive des modèles de violence individuelle et sociale qui ont donné lieu aux actes.

Point de vue

La pluralité des sources et des points de vue évite la monopolisation de l'interprétation des récits et l'imposition d'un sens commun unique. De cette manière, les possibilités d'analyse sont élargies. De même, comme nous l'avons déjà mentionné, le regard des communicant-e-s est rendu explicite, ce qui, loin d'impliquer une déformation subjective de ce qui est communiqué, informe clairement de l'approche utilisée, permettant au récepteur de tirer ses propres conclusions.

Bien que nous parlions ici de pluralité, il est nécessaire de contrebalancer le déséquilibre existant entre les protagonistes qui sont habituellement consultés et d'autres types de points de vue qui ne trouvent pas suffisamment d'espace dans le récit journalistique. De cette façon, la communication non-violente, par le biais de l'action positive, inclut et donne la priorité à des manières de voir qui sont généralement invisibles, des paroles et des luttes qui sont normalement réduites au silence.

En outre, il est nécessaire de reconsidérer et d'élargir constamment les options envisagées lorsqu'il s'agit de diversifier les points de vue, en s'éloignant des stéréotypes, pour élargir la diversité.

Le choix des personnes consultées doit être effectué avec beaucoup de précaution, en encourageant l'opinion des personnes engagées dans une réflexion honnête, pour la paix et un changement social constructif. Dans la sélection des déclarations, des points de vue, la priorité doit être donnée à ceux et celles qui non seulement rendent compte de ce qui est le plus important d'un point de vue informatif, mais proposent également des solutions et des alternatives liées au militantisme non-violent.

L'utilisation de références historiques qui donnent une orientation sert un objectif similaire, mettant en évidence les penseurs et les leaders qui ont contribué au développement de perspectives humanistes et non-violentes à chaque époque.

La communication non-violente ouvre des espaces d'expression à différents points de vue dans la lutte pour surmonter les exclusions et l'intransigeance. L'exception à ce principe concerne les voix qui encouragent les discours de haine, la discrimination ou la violence. Dans ce cas, la non-collaboration et la non-diffusion sont des formes de lutte non-violente.

Langage et significations

En ce qui concerne la terminologie, il est très important de démanteler la violence à partir du langage et d'intégrer progressivement les ressources linguistiques qui contribuent à une vision non-violente des personnes et des collectivités.

Les mots employés rapprochent ou éloignent les gens, facilitent ou empêchent les liens, les échanges, les dialogues, ouvrent ou ferment les chemins. Il est nécessaire de dénaturer les lieux communs, de déconstruire et reconstruire les significations dans un sens non-violent. Pour critiquer ou dénoncer des situations injustes ou violentes, il est essentiel de choisir des termes éloignés de la cruauté ou de la vengeance.

Le langage n'est pas neutre. Chaque mot recèle un monde de significations, des intentions, des configurations du réel. C'est pourquoi nous devons toujours faire très attention au vocabulaire, surtout dans notre rôle de communicant-e-s.

L'analyse sémantique, c'est-à-dire de la formation des significations, sous différents angles, permet de reconnaître et de démonter les conceptions naturalisées de l'humanité, du monde et de nous-mêmes, facilitant ainsi la déconstruction des préjugés déjà mentionnés. Par exemple, parler de « races » aujourd'hui est un anachronisme, une discrimination flagrante, car cela fait allusion à une conception de l'humain basée sur la suprématie d'un groupe sur les autres, fondée sur des justifications absurdes résultant des aspects de la morphologie corporelle.

Aujourd'hui, le langage militarisé abonde chez les politiques, lors de compétitions sportives ou encore du traitement des pandémies, comme s'il s'agissait d'opérations de guerre face à de tels défis, alors que ces domaines d'activité humaine sont totalement étrangers à la confrontation armée.

Nous devons reconnaître que le langage militarisé s'est infiltré subrepticement dans notre manière de nous exprimer au quotidien. Si nous sommes capables de soutenir notre discours avec des mots non-violents, inclusifs et non discriminatoires, nous orienterons notre pensée dans une nouvelle direction, modifiant ainsi le cours du réel en changeant la façon dont nous le percevons, le nommons et le structurons.

Mettre en lumière la variabilité historique du langage mobilise de nouveaux points de vue chez les communicant-e-s comme chez les récepteurs et réceptrices, ce qui facilite la compréhension collective. Il en va de même dans le domaine des images et des sons, comme dans toute autre forme de communication.

On observe actuellement des changements notables et positifs d'un langage inclusif, dans lequel la diversité sexuelle et de genre ressort de manière significative. Des modes d'expression nouveaux sont incorporés au quotidien et leur reconnaissance officielle est lente, mais imparable.

Un exemple de l'intégration de ces changements se trouve dans le dictionnaire allemand Duden, repris par *Infosperber.ch* dans son article du 9 mars 2021, intitulé « Les formes masculines n'ont jamais été de genre neutre » signé par Barbara Marti, avec lequel nous clôturons cette section :

L'équipe éditoriale de Duden révisé les items des registres personnels et professionnels du dictionnaire en ligne. La forme masculine rejoint explicitement la forme féminine. Un « auteur » n'est plus « quelqu'un qui a écrit un texte », mais un « homme qui a écrit un texte ». Et une « auteure » est « une personne de sexe féminin » qui a écrit un texte. Une « femme médecin » était auparavant une « forme féminine de médecin ». Maintenant, le dictionnaire en ligne dit : « une personne de sexe féminin qui, après des études médicales et une formation clinique, a reçu l'approbation de l'État pour traiter les personnes malades... » Cela signifie que la forme masculine générique, qui fait référence aux femmes, disparaîtra de duden.de

Cela a provoqué un tollé, surtout en Allemagne. Les défenseurs du masculin générique ont parlé de « genre gaga » et de « genre sans sens ». Cependant, on peut également parler de « non-sens de genre », si la forme masculine doit être appliquée à tous les groupes de personnes.

Le problème de base est le patriarcat, dans lequel il y a un genre plus important et un autre moins important. Si vous voulez augmenter la proportion de femmes dans une profession, vous devez commencer par différents moyens. L'un d'eux est le langage. Il est toujours une composante du changement social et ne peut être considéré séparément.

En Suisse, la radio et la télévision publiques utilisent depuis longtemps le langage équitable. Au début, cela semblait laborieux et forcé, a écrit Rico Bandle, plutôt connu pour ses opinions conservatrices, dans le *Sonntagszeitung*. Mais à un moment donné, l'effet d'accoutumance se produit. (Martí, 2021)

Conclusion, épilogue et fin

La construction informative d'un récit non-violent, la sélection thématique, les contextes et les narratifs, le langage utilisé, etc., ont pour principal objectif de générer un registre d'humanisation chez les destinataires, un lien avec les autres, un rapprochement entre les protagonistes du contenu et les personnes qui le reçoivent.

Les dernières phrases de nos productions doivent se dédier à une synthèse puissante, souligner les éléments les plus significatifs et clore les arguments en rassemblant et en articulant les intrigues développées. En outre, ces dernières lignes devraient ouvrir une porte vers la solution non-violente des conflits et le dépassement de la douleur et de la souffrance.

Ce sont des conclusions qui, sur la base de ce qui a été raconté et décrit, indiquent des horizons, des possibilités multiples qui sous-tendent les descriptions et les points de vue exprimés. De manière ininterrompue, nous marquons, indiquons et explorons les voies de la réconciliation.

Titre

Le titre d'une publication est crucial, car c'est l'élément le plus regardé de toute production médiatique. À une époque où les stimuli sont presque illimités, le titre détermine dans une large mesure si le lecteur ou la lectrice va approfondir le contenu ou le rejeter, d'autant plus lorsqu'il s'agit de sources numériques ou de réseaux sociaux.

Selon sa définition habituelle, le titre doit être concis, facile à comprendre, mais en même temps expressif et percutant. Mais au-delà de sa composante « publicitaire » et de sa composition, le titre est très pertinent du point de vue de la ligne éditoriale. De nombreuses parties et même le contenu total d'un article peuvent être valorisés ou déformés en fonction du titre.

Selon nous, un bon titre met l'accent sur l'humanisation, la résistance et les actions non-violentes, en synthétisant les concepts clés en quelques mots. À défaut, le titre doit simplement annoncer précisément le contenu à développer. En aucun cas il ne doit être trompeur, manipulateur ou incompatible avec le développement ultérieur du récit.

Les remarques faites dans la section sur le langage sont également applicables aux titres. L'utilisation de mots ou de phrases qui suggèrent le bellicisme, la dégradation, l'incitation à la haine ou à la vengeance est donc exclue. D'autre part, les titres créatifs sont les bienvenus s'ils favorisent un sens du développement constructif, collectif, ou s'ils font appel à l'esprit ou à la poésie descriptive, sans abstraction extrême.

Il existe une maxime qui peut être utile ici : un titre est un cadeau pour les destinataires, et non un cadeau que l'auteur-e s'offre en premier.

Traitement de l'image visuelle

Dans le domaine de la communication, les images ne sont pas un ajout aléatoire aux travaux produits. Les images sont des éléments centraux, qu'il s'agisse d'introduire, de compléter ou d'étendre le contenu d'un écrit ou d'être une composante principale de productions vidéo ou de reportages-photos.

Selon l'approche que nous proposons, l'intention des communicant-e-s joue un rôle déterminant dans le traitement des images. Son choix reflète ce qu'ils-elle-s veulent montrer et, dans une large mesure, ce que la personne qui communique, pense et ressent.

Toute tentative d'éveiller une curiosité morbide ou de diminuer la dignité des protagonistes de l'information n'est pas concevable à partir de notre approche. Au contraire, nous privilégions les images qui transmettent dignité, beauté, diversité, joie et espoir. Cependant, nous reconnaissons que pour dénoncer la violence et ses racines, il est nécessaire de faire appel à des images qui montrent la douleur ou l'injustice, sans jamais attaquer ni dénigrer, en aucun cas.

La production d'images a une finalité plus élevée et plus complexe que la simple « représentation » de la réalité. C'est une quête pour dévoiler ce qui n'est pas à la vue de tous. D'une certaine manière, nous parlons de générer les images de l'avenir que nous poursuivons, car sans images de cet avenir, son existence n'est pas possible. L'image non-violente mobilise le réel pour dépasser la violence, la douleur et la souffrance.

Si les images permettent de reconnaître et d'agir, alors c'est selon la manière dont se structurera le paysage des individus et des peuples, selon ce que seront leurs nécessités (ou ce qu'ils considèrent comme leurs nécessités), qu'elles tendront à transformer le monde (Silo, 2019, *Contributions à la pensée*, p. 54).

Le ton de la communication

Les gens communiquent souvent davantage par leur langage corporel, leurs gestes et leurs attitudes que par les mots qu'ils utilisent. Ainsi, ce que nous écrivons est porté non seulement par les termes ou le langage, mais aussi par un ton de la communication qui transmet des humeurs, des climats et des atmosphères mentales précis.

Nous avons déjà souligné que la subjectivité de la personne qui communique est toujours exprimée, filtrant à travers les adjectifs utilisés et la forme des phrases. La subjectivité qui imprègne toute la structure d'une production journalistique constitue le ton de la communication. Ainsi, dans un texte informatif donné, on peut reconnaître l'auteur-e qui l'a rédigé.

Le journalisme que nous promovons établit une relation attentive avec les lecteur-ric-e-s, en maintenant des atmosphères cordiales et un langage respectueux. Il s'agit d'une communication réflexive, établie avec sérénité, qui cherche à mettre en évidence l'espoir et les éléments réconciliateurs, sans nier les aspects douloureux de la réalité.

Le ton de la communication doit être trouvé par chaque auteur-e, dans la pratique, à travers les apprentissages et les erreurs, en recherchant la flexibilité et le dynamisme de son propre langage, ceci afin d'aborder les événements avec des ressources variées ; en établissant une distance critique par rapport à ses propres textes. En bref, il s'agit de reconnaître ces émotions subtiles qui se glissent entre les mots.

Souvent, ce qui est écrit peut être enrichi en citant les propos d'autres personnes, capables d'équilibrer avec leurs propres mots ce qui est dit, à partir de différents états d'esprit.

L'humour et l'ironie sont également des ressources puissantes pour démasquer la violence et appeler à la dépasser.

Construction collaborative

Une autre ressource possible à intégrer, qui répond à l'esprit du monde auquel nous aspirons, est la construction collective d'une production journalistique. Cet outil de journalisme non-violent est sans aucun doute un outil qui permet de surmonter le zèle compétitif et individualiste dans lequel nous avons été formés. La construction collective élargit puissamment la vision de tout événement et facilite sa compréhension lorsqu'elle est envisagée à partir de différents points de vue.

Cet exercice implique de mettre le meilleur de chaque personne au service d'un objectif commun, aboutissant à une production qui va bien au-delà de la somme des contributions individuelles. Le travail communautaire dans le journalisme prend de plus en plus de force, comme dans tant d'autres domaines de l'activité humaine.

Confirmer le point de vue

Comment pouvons-nous savoir si le point de vue de la paix et de la non-violence est présent dans l'objet de communication produit ?

Nous proposons ci-dessous une matrice de critères dont la présence ou l'absence peuvent être identifiées relativement facilement. Ce faisant, il est possible de vérifier si la production est voisine ou éloignée du point de vue.

Tableau d'analyse systématique

Catégorie	Présence	Présence relative	Absence
Contenu significatif			
Plaidoyer pour la paix, critique du militarisme, l'armement et le discours belliqueux			
Dénonciation des différentes formes de violence			
Défense des droits humains			
Élargissement des thématiques avec des composantes positives			
Priorisation des thématiques			
Dénaturalisation de la violence			
Contextualisation des conflits/violences			
Tendance à la résolution, à la réparation, à la réconciliation et au dépassement des racines des conflits et de la violence			
Approche mobilisatrice, transformatrice, engagement citoyen			
Langage			
Utilisation de termes non-violents, non dégradants et non disqualifiants			

Narratif			
Sources et témoignages divers ou peu visibles			
Des discours qui ouvrent à des solutions, des alternatives non-violentes			
Images			
Communiquent l'empathie, la compassion, la dignité, ne dénigrent ni n'attaquent			
Communiquent la joie, la beauté, la diversité			
Renforcent le langage et les contenus non-violents			
Ton de la communication			
L'atmosphère véhiculée par l'article est respectueuse, sereine, réflexive, pleine d'espoir, réconciliatrice			

L'approche non-violente et les formats journalistiques

L'article de presse

Brève définition

Il s'agit du format le plus courant, probablement le format de base du journalisme d'information. Divers guides et manuels de journalisme offrent des définitions plus ou moins détaillées. Cependant, ils s'accordent tous sur le point suivant : l'article de presse est un compte rendu d'un ou plusieurs évènements d'actualité, par lequel ces évènements sont portés à la connaissance d'un groupe de personnes susceptibles de s'y intéresser.

López Vigil le définit comme « le compte rendu d'un évènement actuel d'intérêt collectif » et propose trois éléments centraux composant le format de l'article :

- a) les faits : le récit médiatique relate des faits, des évènements concrets ; il ne s'agit pas d'une histoire fantastique ou futuriste ;
- b) l'actualité : les faits qui constituent la matière première de l'information sont des faits du présent ou, en tout cas, liés à celui-ci, cela signifie qu'il perd rapidement de sa pertinence, mais qu'il répond à un besoin important de la population de « savoir ce qui se passe » ;
- c) l'intérêt collectif : si l'évènement n'intéresse qu'une seule personne, c'est un communiqué, une annonce, mais pas un article de presse.

Les évènements rapportés dans les articles de presse doivent être liés à l'intérêt des groupes, des communautés, des secteurs de la population d'une société entière.

L'approche de la non-violence appliquée à l'article de presse

Le contenu de tout article de presse peut se regrouper en quelques étapes génériques : l'information clé, le développement et la conclusion. L'idée est d'imaginer les parties de chaque segment comme des « ingrédients ». À chacun d'entre eux, on ajoute une « épice » appropriée pour lui donner la perspective de non-violence. On laissera pour la fin le titre et le paragraphe d'introduction. Le schéma suivant peut s'avérer utile :

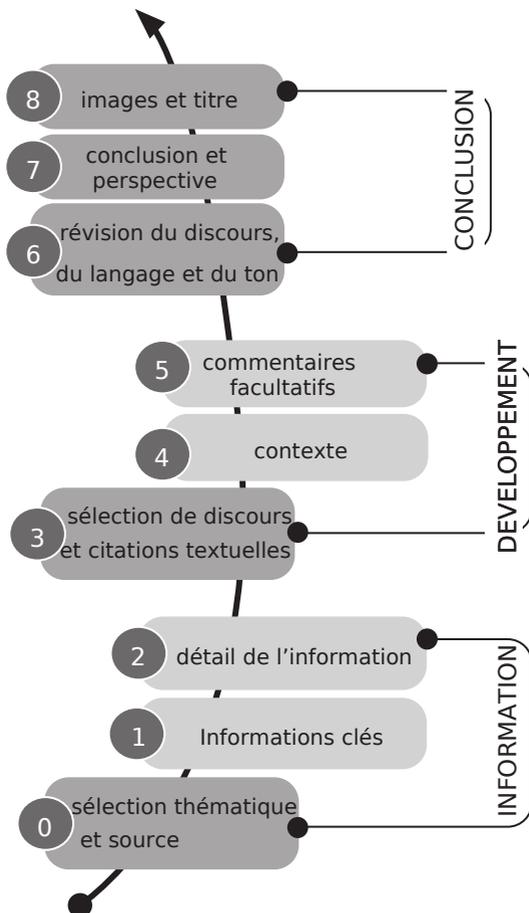
Nous allons diviser le processus de construction en champs : champ 1 (informations clés), 2 (détail de l'information), 4 (contexte) et 5 (commentaires - facultatif) indiquant les segments habituels d'un article d'actualité, regroupés en blocs d'informations déjà mentionnés sous informations clés, développement et conclusion.

Les champs 0 (sélection thématique et sources), 3 (sélection de discours et citations textuelles), 6 (révision du discours, du langage et du ton), 7 (conclusion et perspective) et 8 (images et titre) sont ceux qui permettent d'introduire le point de vue.

Par la suite, nous développons les champs mentionnés à partir de l'article « Colombiens et Vénézuéliens s'unissent à la frontière dans une embrassade pour la paix ».

<https://www.pressenza.com/fr/2019/02/colombiens-et-venezueliens-sunissent-a-la-frontiere-dans-une-embrassade-pour-la-paix/>

SCHEMA



Le processus de construction d'un article de presse

Champ 0 : sélection de la thématique et des sources

Il s'agit du premier champ clé pour l'introduction de l'approche de la non-violence dans le traitement médiatique. L'objectif est, dans la mesure du possible, d'élargir le contenu de l'information à des

questions qui sont souvent intentionnellement exclues ou rendues invisibles dans les médias.

Les efforts en faveur de la paix et du désarmement, les progrès scientifiques, sociaux, politiques et culturels au profit de l'humanité, la défense des droits humains, les actions de résistance non-violente, la lutte pour la décontamination et la protection de l'environnement, la dénonciation et la lutte contre toutes les formes de discrimination, les revendications des peuples, les initiatives et les expressions culturelles qui émergent de la base sociale ou de la diversité religieuse, constituent un répertoire thématique initial intéressant et ample.

Dans l'article cité en exemple, il s'agit clairement de la mobilisation de la population colombienne et vénézuélienne à la frontière commune, pour exprimer leur désir de paix à un moment de fortes tensions entre les gouvernements des deux pays.

De même, la sélection des sources est déterminante. Il faut veiller tout particulièrement à ne pas considérer comme véridiques les expressions ou versions provenant de fomenteurs de désinformation et de confusion. Il existe des intentions de manipuler l'information en faveur d'intérêts économiques ou politiques spécifiques. Il est donc essentiel de révéler les sources, leur intentionnalité et les intérêts qui les motivent. C'est là qu'il est possible d'évaluer leur fiabilité.

À l'heure où les *fake news* se multiplient de manière exponentielle, grâce au développement rapide des technologies de l'information et de la communication, il est essentiel de vérifier les sources, de comparer les données, d'affiner la vision des choses.

Champ 1 : informations clés

Elles se composent des éléments habituellement présents dans le premier paragraphe du texte : **Quoi ? Qui ? Quand ? Où ? Pourquoi ?**

Champ 2 : informations détaillées

Paragraphe qui développent l'introduction par des informations plus précises sur les faits, les protagonistes, les circonstances et le développement des événements. Dans ces paragraphes, il convient de répondre aux questions : Comment ? Pourquoi ? Cela ouvre la possibilité de décrire un peu plus les faits et d'identifier les objectifs des différent-e-s protagonistes impliqué-e-s dans les événements.

Exemple :

Face aux menaces constantes du gouvernement colombien et du gouvernement américain d'une éventuelle intervention militaire sur le territoire vénézuélien, diverses organisations sociales et politiques se sont unies dans « La Caravane contre la guerre ». La Caravane a commencé son voyage dans la ville de Bogota le jeudi 14 février, avec pour destination Cucuta, à la frontière avec le Venezuela.

Champ 3 : sélection de discours et de citations textuelles

C'est un ingrédient spécial dans l'approche de la non-violence. Dans le choix des « déclarations », nous donnons la priorité à celles qui non seulement rendent compte de ce qui est important dans l'information, mais aussi traitent la question de manière positive. Cette sélection configure le champ 4 qui va coïncider avec les déclarations et les citations sélectionnées.

Dans notre exemple :

« Nous devons insister sur le fait que les frontières doivent être des territoires de paix. C'est pourquoi nous, c'est-à-dire toutes les organisations qui se réunissent aujourd'hui, nous encourageons cette initiative dont l'objectif principal est de s'opposer à une guerre qui va nous affecter toutes et tous », a déclaré

Miguel Pinto Ardila, membre de la Commission permanente de Défense des droits humains.

Champ 4 : contexte

Comme mentionné dans les chapitres précédents, il s'agit de fournir des éléments permettant une compréhension plus large des faits rapportés, facilitant une plus grande interaction avec l'information. En plaçant le fait central de l'information, marqué par l'actualité, dans une perspective plus large, et en ajoutant des éléments antérieurs ou relatifs à l'évènement central, on fournit au lecteur-rice-s la possibilité d'établir des relations, de relier des données, des protagonistes et des processus, d'élargir les possibilités de compréhension et de se forger sa propre opinion.

Dans notre exemple :

La Caravane contre la guerre est une initiative dont l'objectif principal est de hisser les drapeaux de la paix sur les frontières colombiennes et vénézuéliennes, en exigeant une résolution des conflits sociaux et politiques fondée sur le dialogue.

Le premier arrêt sur le chemin de la frontière a été fait à Tunja, Boyacá, où les collectifs locaux ont apporté leur soutien par une signature pour la paix et des actions en faveur de la vie.

Après avoir été accueillie à San Gil par des agriculteurs, la troisième étape de la Caravane fut Bucaramanga, où des actes symboliques ont été réalisés afin de porter le message de fraternité, d'union et de paix.

Champ 5 : commentaires

Ce segment revient sur l'évènement spécifique et l'enrichit de nouvelles déclarations, opinions ou informations additionnelles. Il n'est pas indispensable que tous les articles comportent ce champ. La

décision d'ajouter ou non des commentaires est prise par la personne qui écrit l'article, en évaluant l'importance de le faire ou non.

Dans notre exemple :

Le vendredi 15 février, la Caravane est arrivée à Cúcuta, où une veillée a été organisée pour demander aux gouvernements de recourir au dialogue comme seule issue aux conflits.

Champ 6 : examen du discours, du langage et du ton

Il s'agit du deuxième des trois domaines clés pour garantir une approche non-violente dans le traitement de l'information. Il est nécessaire d'accorder une attention particulière au langage utilisé, notamment lorsque des sources d'information externes sont également utilisées. Supprimer tous les termes potentiellement dégradants ou « filtrer » toute forme de discrimination. De même, il est important que le récit évite toute tonalité de ressentiment, de sermon moralisateur ou de pamphlet.

Champ 7 : conclusion de l'information et perspective

Indique la finalité de la démarche informative et/ou ce qui est attendu à court ou moyen terme. Pour conclure, un bref élément est inclus, soulignant comment l'évènement ouvre une ou plusieurs possibilités de changement. La façon dont chaque article se termine est un autre élément clé de l'approche de la non-violence. Dans la conclusion, il est possible de mettre en évidence les témoignages qui favorisent la résolution des conflits, qui font des propositions, ouvrent des possibilités et l'avenir. Il est également possible de mettre l'accent sur les racines du conflit et de générer des questions qui mènent à une réflexion critique.

Dans notre exemple :

Enfin, le samedi 16, une « embrassade » a eu lieu sur le pont Simón Bolívar pour unir les résistances des deux pays face à la guerre et rejeter la haine et la désinformation. Une bannière déclare la frontière territoire de paix et de fraternité des peuples, ainsi que zone contre la guerre.

Une action qui reflète probablement les sentiments de la majorité des deux peuples et vise à stopper toute éventuelle spirale de violence.

Champ 8 : images et titre

La sélection graphique revêt une grande importance. Elle doit être cohérente avec l'idée générale, montrer le lieu, les protagonistes, symboliser le meilleur de la situation. Enfin, avec le titre, il est possible d'ajouter de la valeur à la ligne éditoriale de la non-violence ou simplement d'annoncer précisément l'information à afficher.

Dans l'exemple :

Colombiens et Vénézuéliens s'unissent à la frontière dans une embrassade pour la Paix.

Il convient de s'exercer, comme toujours, mais surtout, à inclure des « ingrédients » humanisants récemment expliqués et qui, à eux seuls, n'apparaissent pas nécessairement à l'écrit. Au contraire, cette façon de composer un article est une sorte d'architecture de l'information non-violente, qui, une fois comprise et appliquée, s'avère d'une grande utilité.

La chronique est un format qui est souvent classé parmi les formats informatifs. Sans aucun doute, les champs identifiés pour l'article de presse sont également utiles pour la chronique, un format qui est généralement étendu car l'une de ses caractéristiques est d'entrer dans les détails des événements. La chronique raconte les événements en détail et, généralement, avec une séquence temporelle très proche de la succession des événements relatés eux-mêmes.

Le reportage

Brève définition

Selon le chercheur Eduardo Ulibarri, « *le reportage est une information à caractère profond ; il rend compte d'un évènement d'actualité mais s'étend et enquête bien au-delà de l'article de presse* ». Pour sa part, Carlos Miguel Patterson déclare que « *le reportage est un travail d'information qui nécessite une grande investigation sur le sujet à publier. Il va aussi beaucoup plus loin que l'article en ce qui concerne le déroulement et le contenu de l'évènement en question* ».

Ainsi, la principale caractéristique d'un reportage est définie par la profondeur avec laquelle est décrit l'évènement dont il rend compte. Elle est proche de ce que l'on pourrait considérer comme une narration, qu'elle soit visuelle, auditive ou uniquement par le biais d'un texte écrit.

Approche de la non-violence appliquée au reportage

La séquence de construction d'un reportage comprend le choix du thème, la recherche correspondante, l'élaboration de sa structure, la production du matériel, la révision et la publication.

Un aspect qui donne de la richesse et de la véracité au reportage est d'inclure les interactions avec les protagonistes de sorte que, comme pour les autres formats, le choix des discours est déterminant. Il s'agit ensuite d'inclure, parmi les tâches, la prise de contact avant la production proprement dite, les éventuelles autorisations de tournage ou de prise de vue, etc.

Conformément au schéma susmentionné, et comme dans le cas des autres genres de médias, l'idée est « d'injecter » des nuances pour qu'un reportage acquière une dimension humanisante.

Choix du thème

Partant du point de vue déjà expliqué à plusieurs reprises dans ce livre, il sera facile de choisir parmi la palette de thèmes mentionnés, en profitant de la possibilité offerte par ce format pour montrer des situations dans lesquelles différents types de violence sont subis, qui nécessitent une transformation urgente. Mais aussi, la profondeur descriptive incite à rechercher des cas qui inspirent et procurent des changements positifs, ou montrent des attitudes exemplaires dans la société et chez les personnes.

Afin de dépasser la simple dénonciation des injustices existantes, l'objectif est de contribuer à un récit mobilisateur et de permettre l'expression des aspirations pour une société participative exempte de violence. Dans la même ligne thématique, donner de l'importance à tout ce qui contribue à surmonter la crise environnementale, sanitaire, économique, politique et sociale, en mettant en évidence tout phénomène, même insignifiant, car s'il est diffusé, il pourrait avoir un effet de démonstration à imiter et à multiplier, devenant alors amplement contagieux.

Enquêtes préliminaires

Afin de mieux comprendre la situation à relater, il est bon de l'analyser dans des contextes plus larges, soit par le biais d'une brève analyse statistique, soit en prenant comme référence des événements connexes.

Les sources à prendre en compte doivent fournir un matériel fiable. Il est donc suggéré d'accéder aux données chiffrées d'organismes publics reconnus au niveau international, tels que les nombreuses agences des Nations unies, les centres de recherche, les universités ou certaines organisations non-gouvernementales établies de longue date et reconnues.

Il est également utile de consulter les services de l'État et les sources proches du militantisme sur les questions pertinentes.

Les points de vue

Dans les reportages sur les projets et situations encourageants, les témoins à consulter sont les protagonistes directs, sans aucune médiation, ce qui dote le récit d'une force de témoignage.

Il est intéressant de s'enquérir de la motivation initiale, du déroulement des événements ou des projets, des difficultés rencontrées, et des résultats obtenus, ainsi que des perspectives de développement futur.

Dans le cas de reportages sur des situations de violence, les récits des victimes à la première personne sont sans aucun doute essentiels, et peuvent également inclure les critiques d'un ou d'une quelconque responsable de telle situation ou des personnes qui pourraient être en mesure de collaborer, avec la possibilité de trouver un moyen de sortir de la situation.

Cela peut aussi être un complément important de récupérer ici une voix extérieure qui aide à sortir du schéma habituel « auteur-e - victime ».

Structure

La structure d'un reportage comprend une brève introduction informative, le corps principal étant la narration de ce qui doit être communiqué, pour aboutir à une conclusion.

Dans le récit, parmi de nombreuses autres qualités, nous pouvons mettre en évidence des éléments d'humanisation, tels que la capacité humaine à surmonter des circonstances défavorables, la dignité de celles et ceux qui luttent pour un meilleur avenir pour toutes et tous, le facteur collectif, la solidarité, la créativité, l'inspiration.

De la même manière, essayer de mettre en évidence les intentions des personnes impliquées est essentiel dans un discours communicatif qui vise à donner une image claire.

Dans la conclusion, comme cela a été souligné dans d'autres formats, la constante est l'ouverture du futur, rendant visibles les potentialités, les possibilités, les tendances ou les alternatives évolutives à la situation en question. Encore une fois, cette façon de montrer place le reportage dans une situation dynamique, ce qui permet toujours de penser à des transformations vertueuses.

Production du matériel

Lors de la production, il est important de prendre soin des autres. En ce sens, la demande d'autorisation des personnes qui seront photographiées, l'invitation explicite à rendre leur situation publique est, dans la plupart des reportages, une question majeure dans la relation avec les personnes impliquées.

Il existe toutefois des exceptions à cette règle dans le cadre du journalisme d'investigation, où la mise en lumière d'un évènement violent permet un certain degré d'intrusion sans autorisation préalable. Même dans ce type de matériel, il convient de faire preuve d'une extrême prudence, non seulement pour protéger les sources,

mais aussi pour éviter des condamnations prématurées. Dans ces cas, une enquête approfondie est essentielle, en prenant différentes sources, en vérifiant et en recoupant les informations, avec une documentation de référence suffisante.

Il en va de même pour les situations impliquant un grand nombre de personnes, telles que les accidents, les catastrophes ou les situations de violence généralisée, ainsi que les manifestations ou célébrations de masse, qui rendent impossible une telle consultation préalable. Malgré cela, le principe de la préservation de la dignité et de l'intégrité personnelle reste inviolable, et toute morbidité ou stigmatisation doit être évitée.

Il est recommandé de filmer et de photographier en abondance pour permettre un montage de meilleure qualité.

Les reportages peuvent nécessiter une production collective entre différentes fonctions, ce qui stimule le travail en équipe, pour lequel une qualification interne est également nécessaire.

Édition, révision et publication

Dans l'édition, nous concrétisons le récit par le choix du matériel le plus approprié. Cette aptitude n'est pas seulement la recherche de l'excellence technique, mais implique aussi une réflexion sur l'accent à mettre.

S'attarder sur ces questions serait excessif, car c'est l'intuition et le génie créatif de chaque auteur-e qui sont ici à l'œuvre. À titre de suggestion, il peut être utile de considérer chaque reportage comme une sorte de court documentaire ou de film réaliste.

En ce qui concerne l'examen final, il en va de même pour les autres formats. Ce qui compte, c'est l'impression et la saveur que ce matériel laissera dans la mémoire du lecteur ou de la lectrice et le type d'actions qu'il mobilise.

Bonnes pratiques

- Guinée équatoriale : Rapport sur l'accident à Nkuantoma (Bata). Source : Radio Macuto.
<https://www.pressenza.com/fr/2021/05/guinee-equatoriale-rapport-sur-laccident-a-nkuantoma-bata/>
- La torture comme thérapie : la voie risquée des centres de désintoxication. Carlos E. Flores y Natalia Rivas. Source : Ojo al dato.
<https://www.pressenza.com/fr/2022/09/la-torture-comme-therapie-la-voie-risqueee-des-centres-de-desintoxicacion/>
- La vidéo « Votre vie avec un revenu de base » vous invite à imaginer ce que serait la société si cette mesure était mise en œuvre. Source : El salto diario
<https://www.pressenza.com/fr/2021/04/la-video-votre-vie-avec-un-revenu-de-base-vous-invite-a-imaginer-ce-que-serait-la-societe-si-cette-mesure-etait-mise-en-oeuvre/>

L'entretien

Brève définition

Pour Juan Cantavella, auteur du *Manual de la entrevista periodistica* (Manuel de l'entretien journalistique), l'interview ou l'entretien est « *la conversation entre les journalistes et une ou plusieurs personnes, dans le but d'informer (leur niveau de connaissance du sujet est important, ainsi que leurs opinions et quelques éléments concernant leur personnalité). Le texte informatif se transmet aux lecteurs sous la forme d'un dialogue, dans un style direct ou indirect* ».

Cette définition contient quatre clés communes à toutes les interviews, que leur objectif soit plutôt informatif, interprétatif ou de profilage de personnages : le sujet choisi, les points de vue, le dialogue et l'information.

Il s'agit d'un dialogue, c'est-à-dire qu'il présuppose une certaine proximité, une atmosphère de base d'intimité, bien que les participant-e-s sachent à l'avance qu'il sera rendu public. C'est peut-être pour cela que Jorge Halperín la définit comme « *la plus publique des conversations privées.* »

Demander, écouter et observer sont les trois verbes centraux de cette forme. Savoir les utiliser tous les trois est essentiel pour produire de bonnes interviews. Écouter la personne interrogée, la traiter comme nous voulons être traités, est une base fondamentale, au-delà de l'accord ou du désaccord avec son discours. Mais cela nous permettra également de formuler de nouvelles questions sur la base d'informations que nous ne connaissons pas et qu'il nous semble intéressant d'approfondir.

En ce qui concerne le rôle de communicant-e, il peut être très différent en raison de caractéristiques personnelles ou de l'expérience accumulée, mais aussi par choix. Sur les attitudes des intervieweur-euse-s de la télévision, par exemple, Fernando Martínez Vallvey et Vanessa Irla Uriarte reprennent les catégories proposées par María Nieves García, selon qu'il existe différentes positions : « *d'égal à égal, de supériorité de l'intervieweur, d'infériorité de l'intervieweur et l'intimiste* ».

Approche de la non-violence appliquée à l'entretien

D'un point de vue non-violent, par rapport à ce qui précède, la rencontre sera toujours d'égal-e à égal-e, auquel il faudra ajouter un style plus ou moins proche, plus ou moins neutre, mais jamais

agressif, et toujours en fonction de la personne interrogée, des sujets, des circonstances qui l'accompagnent.

Tout d'abord, il est nécessaire de choisir le sujet et le point de vue de l'information que l'on veut donner, ce qui nous amène aux témoignages.

Les témoignages sont au cœur du format. Les expressions de la personne interrogée peuvent être énoncées littéralement ou résumées, mais elles sont la source directe du contenu.

Nous souhaitons aller directement à la source, comme dans les autres formats. Nous voulons connaître l'information de première main et, si nécessaire, donner une voix aux sans-voix.

Sur les entretiens, il existe aujourd'hui un débat ouvert sur la question de savoir si les médias contribuent ou non à « blanchir » et à faire grandir certaines positions en donnant la parole à des personnes et des organisations qui encouragent la violence et la discrimination, la haine et le fascisme.

Il y a un fil ténu et difficile à reconnaître entre être fidèle à l'information et contribuer à promouvoir la violence. C'est sur ce fil que s'appuient de nombreux leaders qui apparaissent aujourd'hui sur toute la planète.

Enfin, le public trouve toujours des informations dans une interview. Le choix d'un sujet ou d'un autre dépend de l'actualité, déterminée par l'agenda des grands médias ou par des problématiques qui existent mais, alors qu'elles sont invisibles dans les médias, elles nous intéressent, dans la perspective d'un journalisme non-violent.

Premier cas : des exemples prometteurs

Il est de la responsabilité des journalistes non-violents de donner la parole à celles et ceux qui portent des projets visant à construire un autre type de société et qui, généralement, ne sont pas beaucoup considéré-e-s dans la majorité des médias.

À l'heure actuelle, il existe des milliers d'expériences qui sont autant d'exemples d'espoir qu'un autre monde est possible. Aujourd'hui, des centaines de réseaux se tissent entre les petits et les grands projets que nous souhaitons rendre visibles – parfois très locaux –, et d'autres qui touchent des milliers de personnes et ont un caractère mondial. Il est important de les interviewer, d'entendre parler de leurs origines, de leur processus et de leur développement, de leur projection dans l'avenir...

Ce sont des personnes et des groupes qui construisent déjà l'avenir non-violent auquel nous aspirons.

Dans cette section d'interviews, nous avons sélectionné la série « Femmes constructrices du futur : vers une culture de la non-violence », réalisée par des femmes journalistes de Pressenza.

Avec un format de base commun à tous, des femmes de différentes régions du monde sont interviewées, elles travaillent dans des projets très divers et prennent l'initiative d'écrire l'histoire.

Cette série a également été créée dans le but de faire connaître le travail de certaines femmes, comme une représentation symbolique de plus de la moitié de la population qui est discriminée ou réduite au silence et qui est montrée comme faible, sans projection sociale, uniquement comme victime ou dépendante des hommes.

Ce faisant, nous dénonçons le patriarcat et l'ensemble du système, ainsi que d'autres formes particulières de violence qui diffèrent d'un entretien à l'autre. Mais l'accent est mis sur leur expérience positive.

Format de base :

- L'interviewé-e est accueilli-e dans un climat de proximité et de confiance.
- Présentation de la personne interrogée.
- La personne interrogée nous dit dans quels projets elle est impliquée.

- Nous abordons un aspect spécifique qui concerne la personne interrogée afin d'approfondir.
- L'entretien devient plus intime, en l'interrogeant sur les raisons plus personnelles qui l'ont amenée à s'engager dans ce projet.
- Enfin, nous nous interrogeons sur l'image d'un futur non-violent auquel aspirent les protagonistes.

Deuxième cas : les situations de violence

Il est clair que malgré nos efforts pour élargir nos thématiques afin d'inclure des événements susceptibles d'ouvrir l'avenir, d'élever les esprits et de construire, le conflit et la violence sous ses nombreuses formes existent bel et bien.

Et comme nous l'avons dit ailleurs, nous ne pouvons et ne voulons pas fermer les yeux sur ce sujet, car une telle omission serait impardonnable du point de vue de la véracité des informations. Bien que cela puisse sembler paradoxal, la violence, les conflits et la critique sont des sujets très importants pour le journalisme du type qui nous intéresse.

C'est la matrice de ce système violent et déshumanisant dans lequel nous vivons que nous voulons transformer. Nous devons donc en parler, ainsi que de la possibilité de la surmonter.

Un élément préalable fondamental, à conserver pendant l'entretien et dans le résultat final que nous publions, sera le ton avec lequel nous nous adressons à notre ou nos interlocuteur-ric-e-s. Il s'agit d'éviter le ton de pitié, si fréquent dans certaines situations de violence, dans lequel les communicant-e-s s'identifient à la personne interrogée, encourageant sa victimisation et celle du public, et les incitant à se complaire dans un climat qui ferme toute possibilité de sortie du problème que nous voulons rendre visible. Le journalisme non-violent est très éloigné du journalisme à sensation qui fait tant de mal aux victimes de certaines situations et au public, qui entre alors dans une sorte de complicité négative pour la résolution des conflits.

La stratégie que nous pourrions utiliser dans ce cas est la suivante :

Nous pouvons poser des questions, menant à des réponses explicatives sur la racine du problème, ainsi que sur les contextes sociaux et culturels dans lesquels ces conflits se produisent, ce qui peut aider à élargir la compréhension du phénomène et à s'éloigner des positions qui encouragent la partisanerie, la haine, le blâme ou la vengeance, par exemple.

Des questions telles que le changement climatique, l'extractivisme des ressources naturelles, le colonialisme, le racisme ou la violence contre les femmes, parmi beaucoup d'autres, appellent à s'interroger sur les conséquences futures de ces tendances.

En ce sens, orienter l'entretien vers des solutions possibles à la situation sur laquelle nous nous interrogeons peut être d'une grande aide et nous renforcerons la perspective qui nous intéresse.

Demander à notre interlocuteur-riche interviewé-e ce qu'il ou elle penserait de la résolution de la situation est également une ressource qui peut être utile.

Nous souhaitons toujours terminer sur une note positive, en ouvrant l'avenir.

Nous utilisons un exemple pour illustrer le traitement journalistique de la situation. Nous avons choisi le sujet des mauvais traitements et des discriminations subis par les personnes migrantes.

Nous les interrogeons et leur demandons de nous parler de leur situation, de la violence et de la souffrance qu'elles ont subies. Nous élargissons le contexte, d'où elles viennent, pourquoi, ce qu'elles veulent pour l'avenir.

Par exemple : à votre avis, pourquoi pensez-vous que certaines personnes dans cet endroit vous rejettent, êtes-vous en colère contre elles ? Avez-vous également trouvé des personnes qui vous

acceptent, qui vous traitent bien ? Pourquoi pensez-vous qu'elles sont respectueuses ? Pourquoi pensez-vous qu'elles sont solidaires ?

Et maintenant, nous tournons l'interview vers l'action et l'avenir :

Êtes-vous en contact avec d'autres personnes migrantes, qui peuvent vivre des situations similaires, ou avec un groupe, une organisation ou une association ? Quelles activités développez-vous, qu'espérez-vous réaliser ? Comment pensez-vous que nous pouvons surmonter la discrimination et la violence ?

Une fois que nous aurons l'interview, nous soulignerons le ou les messages centraux que nous voulons mettre en évidence et nous choisirons, à partir de là, le titre, qui parlera des informations obtenues, le discours et le point de vue que nous avons décidé de montrer.

Nous pouvons mettre en évidence certaines phrases de l'entretien qui nous semblent les plus intéressantes et qui peuvent soulever différentes sections ou thèmes abordés, donnant ainsi une dynamique à l'entretien.

Bonnes pratiques

- Série 'Femmes constructrices du futur'. Pressenza, Rédaction Madrid <https://www.pressenza.com/fr/tag/femmes-constructrices-de-futur/>
- Regardons avec amour, un projet pour la communauté Wichí, ire partie. Source : REHUNO Red Humanista de Noticias en Salud <https://www.pressenza.com/fr/2020/10/regardons-avec-amour-un-projet-pour-la-communaute-wichi-iere-partie>
- Piégés dans le CETI de Ceuta : « Nous nous sommes échappés d'un enfer pour arriver à un autre ». Pressenza, Rédaction Espagne

<https://www.pressenza.com/fr/2022/09/des-personnes-transgenres-piegees-dans-le-ceti-de-ceuta-nous-nous-sommes-echapees-dun-enfer-pour-arriver-a-un-autre/>

L'article d'opinion

Un article d'opinion est un texte argumentatif qui se caractérise par la présentation du point de vue personnel d'un-e auteur-e sur un sujet donné. Son objectif le plus courant est d'attirer l'attention des lecteur-ric-e-s sur une thématique, en l'invitant à l'examiner ou à y réfléchir.

Il se compose généralement de quatre sections :

- titre : il doit susciter l'attraction et la curiosité des lecteur-ric-e-s ; il n'identifie pas toujours le sujet à traiter, même s'il est conseillé d'y faire allusion,
- introduction : elle sert à situer la question à traiter,
- corps : il développe l'analyse avec des arguments et des exemples,
- conclusion : elle établit une position, invite à la réflexion ou suggère d'aller dans une direction.

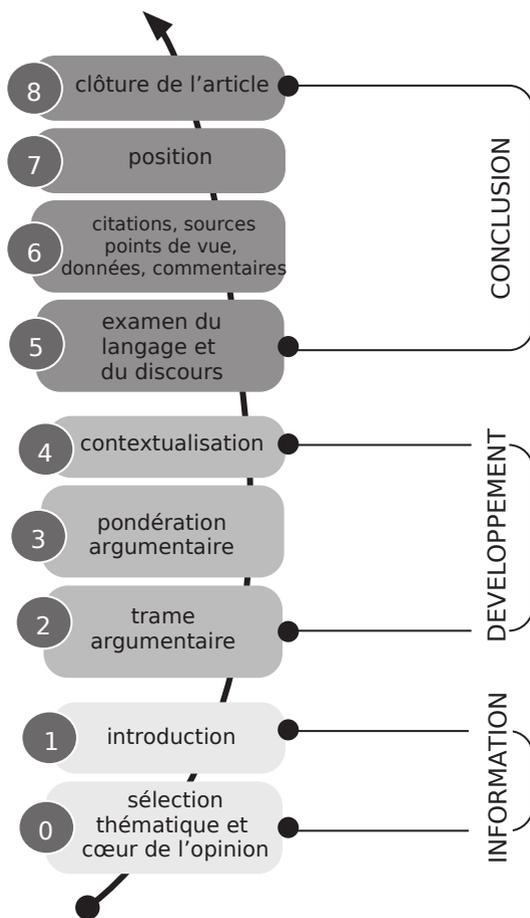
Les ressources suivantes sont souvent utilisées dans la trame argumentative :

- comparaison : une relation de similitude entre deux éléments,
- exemple : l'introduction d'un cas particulier qui sert à illustrer le point de vue de l'auteur-e,
- citation d'autorité : les propos d'une autre personne, spécialiste du sujet, sont inclus dans le texte et servent à soutenir le point de vue de l'auteur-e,

- généralisation : une situation particulière est transposée à un niveau plus général,
- questionnement : utilisé à des fins diverses, par exemple pour provoquer, remettre en question un argument, soulever des options, entre autres.

Le genre de l'opinion met indubitablement l'accent sur la subjectivité de l'auteur-e, qui vise néanmoins à construire des accords intersubjectifs sur un sujet spécifique. Le cachet personnalisé, typique de ce format journalistique, permet d'affirmer l'approche et la proposition non-violente dans n'importe quel sujet. C'est là que réside sa valeur spécifique.

L'approche de la non-violence appliquée à l'article d'opinion



Le processus de construction d'un article d'opinion

Champ o : Sélection thématique et cœur de l'opinion

En ce qui concerne le choix du sujet, il est évident qu'en plus de ce qui a déjà été dit sur les priorités éditoriales du journalisme non-violent, l'intention et l'importance accordées par les communicant-e-s à la question à traiter jouent un rôle pertinent.

De même, bien que ce ne soit pas un facteur excluant, il est généralement bon que le sujet soit d'actualité, qu'il s'agisse d'une prise de position sur un évènement d'actualité ou dans le contexte d'évènements qui concernent le public.

Cependant, un article d'opinion peut également avoir pour but d'encourager la réflexion sur des questions qui transcendent la situation actuelle, mais qui donnent un point de vue sur une situation générale qui pourrait passer inaperçue en raison de la pression de l'actualité quotidienne.

Le cœur de l'opinion : une fois le sujet choisi, l'étape suivante consiste à savoir ce qu'on souhaite dire, ou du moins à avoir une idée approximative du cœur de l'article. Au fur et à mesure que l'article se développe, de nouvelles facettes et même des contreparties à l'idée de base apparaîtront, mais il est essentiel d'avoir une hypothèse claire au départ.

Si l'article est long, plus proche de l'analyse, il est bon de constituer un squelette de sous-titres, qui sont comme des petits chapitres contenant l'essentiel de ce que l'on veut transmettre. Ce n'est pas nécessaire si l'opinion peut être condensée en une colonne de quelques paragraphes.

Dans le premier cas, il n'est pas utile de trop se préoccuper au début de l'ordre de ces parties. La séquence logique émergera avec le développement. Il en va de même pour le titre. Si l'intuition n'est pas apparue précédemment, elle peut être placée à la fin, accompagnée d'une brève introduction qui résume le contenu en une phrase.

Champ 1 : Introduction

Un ou plusieurs paragraphes introduisent le sujet à traiter. Ce segment est essentiel, car c'est lui, avec le titre, qui déterminent généralement l'intérêt du lecteur-riche.

Champs 2, 3 et 4 : Trame argumentaire, pondération argumentaire et contextualisation

Lors de l'élaboration d'un article d'opinion, voici quelques suggestions pour traiter le contenu d'un point de vue non-violent :

Arguments : pour amener le public à la coresponsabilité et à la possibilité d'une action collective, solidaire et collaborative, éviter, lors de l'analyse du problème, de rejeter la faute sur les autres ou, dans sa résolution, de tomber dans le paternalisme ou la dépendance extérieure absolue.

Montrer des éléments humanisants dans chaque situation, même dans les plus défavorables, permet de remonter le moral face à des circonstances malheureuses. Par exemple, dans le cas d'une note critique sur la discrimination qui existe encore dans certaines sociétés à l'égard des personnes migrantes, l'attitude solidaire des villageois-e-s ou des militant-e-s permet d'équilibrer la vision de la condition humaine.

Tout n'est pas noir ou blanc ; il y a toujours des nuances et des tendances intéressantes à mettre en évidence.

De même, l'humour, l'ironie, la créativité, la joie et la poésie sont autant d'éléments qui peuvent conférer une beauté discursive à un article d'opinion, typique d'une approche non-violente.

La contextualisation : essayer d'identifier les intérêts impliqués dans ou derrière la situation présentée, aide à la compréhension et nous éloigne à la fois de la naïveté narrative et du fanatisme fiévreux.

D'autre part, le fait de placer l'opinion dans un cadre temporel plus large, en tant que partie d'un processus, renforce l'argument et fournit des connaissances au-delà de la position adoptée. Cet élément de temporalité facilite la mobilité des images, nous permettant de comprendre que la transformation n'est pas seulement une possibilité, mais qu'elle est constitutive de la vie et de l'histoire humaines.

De même, lorsqu'il est contextualisé en reliant le sujet à des questions connexes, il permet à la personne à qui est destinée l'article d'examiner les relations possibles, élargissant ainsi le sentiment de compréhension des personnes auxquelles l'histoire s'adresse.

Champ 5 : Examen du langage et du discours

Le langage n'est pas seulement un outil pour parler, les mots créent des significations, transmettent des émotions, rapprochent les gens, les éloignent les uns des autres, facilitent le dialogue ou l'entravent. Par exemple, pour désigner deux rivaux-ales politiques, il est préférable de dire « adversaires » plutôt qu'« ennemi-e-s ».

De même, le lexique injecte automatiquement du contenu, qui doit être remarqué.

Par exemple, ce n'est pas la même chose de dire « gouvernement » que « régime ». Dans le second cas, même sans adjectiver la phrase, on suggère implicitement une sorte de comportement autoritaire ou antidémocratique.

Dans une perspective d'humanisation journalistique, nous nous intéressons à la dénaturalisation de concepts ou de phrases communément acceptés qui immobilisent pourtant, tels que « la violence est naturelle » ou « les choses sont comme ça et ne vont pas changer ».

Inclure dans le récit des mots encourageants tels que « dialogue, compréhension, participation, construction conjointe, inclusion, communauté, communication ou avenir », contribue à renforcer

opportunément le texte, en proposant des chemins à emprunter à partir des mots mêmes.

Aussi, pour critiquer ou dénoncer des situations injustes ou violentes, il est nécessaire d'utiliser des concepts allégés face à la cruauté. Ainsi, comme cela a déjà été souligné dans les chapitres précédents, « responsable » peut remplacer « coupable » ou « réparation » peut remplacer « punition ».

La question est de savoir quelle saveur laissent les mots utilisés ; si c'est une saveur de violence, de revanche ou de vengeance, elle doit être revue pour être transformée et améliorée. Il peut être très intéressant de disposer d'un glossaire de termes comparables pour réélaborer des lieux communs qui sont loin de contribuer à vaincre la violence.

Il existe un glossaire intéressant de termes et de concepts compilés par l'UNICEF sur la non-violence, la paix et le bon traitement qui mérite d'être consulté : <https://www.pressenza.com/fr/2022/09/glossaire-sur-la-non-violence-la-paix-et-le-bon-traitement/>

Champ 6 : Citations, sources, points de vue, données, commentaires

Dans un article d'opinion, il est courant d'utiliser des citations pour illustrer ou affirmer des postulats. On peut utiliser de préférence des phrases ou des concepts provenant de penseur-euse-s ou de leaders qui ont contribué à élever l'esprit humain à chaque époque historique.

S'il est essentiel, dans un article d'opinion, de définir une attitude claire, la polarisation à l'extrême s'éloigne du ton propre de l'opinion, plus proche d'une proclamation ou d'un pamphlet.

Il est de la plus haute importance d'incorporer ou d'interroger les points de vue réduits au silence ou peu visibles, qui sont fondamentaux pour améliorer la sensibilité de l'article, tels que ceux des nouvelles générations, des femmes ou des cultures marginalisées.

D'autre part, le fait de compléter l'avis par des données fournit non seulement des éléments pour une meilleure analyse, mais renforce également la proposition envisagée. Comme dans tout autre genre journalistique, il est essentiel de sélectionner soigneusement les sources statistiques, en donnant généralement la priorité à celles qui proviennent d'organismes officiels ou intergouvernementaux et qui sont communément acceptées.

Enfin, si une citation bibliographique ou des extraits d'autres publications sont cités, une référence claire à la source ou à l'origine doit être faite.

Champ 7 : Position

L'énoncé de la position que l'on souhaite transmettre dans un paragraphe permet de concentrer l'opinion. Ce paragraphe de conclusion peut également servir d'introduction ou être utilisé dans les réseaux sociaux numériques pour accompagner l'article en anticipant un regard sur un sujet donné.

Champ 8 : Clôture de l'article

Pour clôturer, ce qui représente « l'accord final », il convient de laisser résonner le point de vue d'un futur ouvert. Le futur n'est pas une conséquence ou une répétition automatique du passé, donner un avis permet donc d'essayer de montrer quel est le meilleur futur pour les situations décrites, ou simplement d'ouvrir des perspectives de futur apparemment fermées. Il est conseillé d'ajouter une touche émotive à la conclusion, une note poétique, une phrase qui interpelle, catégorique, ou de faire le lien avec l'hypothèse de départ.

Bonnes pratiques

- Les protestations au Chili sont un avertissement pour tout pays qui veut plus de néolibéralisme. Pressenza, Rédaction Chili.

<https://www.pressenza.com/fr/2020/01/les-protestations-au-chili-sont-un-avertissement-pour-tout-pays-qui-veut-plus-de-neoliberalisme/>

- Protestation, répression et non-violence en Grèce. Source : Monde sans Guerres et sans Violence
<https://www.pressenza.com/fr/2012/11/protestation-repression-et-non-violence-en-grece-2/>
- Jordanie, la tyrannie de la légalité. Source : Blog alnasir.org
<https://www.pressenza.com/fr/2020/09/jordanie-la-tyrannie-de-la-legalite/>
- Ce qui est bon, c'est ce qui unit les peuples. Ce qui est mauvais, c'est ce qui les désunit. Pressenza, Rédaction Argentine.
<https://www.pressenza.com/fr/2016/12/ce-qui-est-bon-cest-ce-qui-unit-les-peuples-ce-qui-est-mauvais-cest-ce-qui-les-desunit/>

Le photoreportage

Brève définition

Le photoreportage est classé comme l'un des genres du photojournalisme et consiste essentiellement en la narration d'un évènement ou l'approche d'un sujet à travers plusieurs photographies. Qu'il s'agisse d'un évènement d'actualité ou que l'objectif soit de promouvoir un sujet spécifique, la narration photographique tente de donner des réponses aux questions centrales d'un reportage : quoi, qui, comment, quand, où et, autant que possible, pourquoi.

Un reportage photographique comporte généralement les éléments suivants :

- a) un titre,
- b) un texte d'introduction résumant ce qui va être montré,
- c) la galerie de photos,
- d) de courts textes facultatifs accompagnant chaque image ou un groupe d'images, à titre d'explication ou de contexte. Il peut également être accompagné d'une phrase finale, qui sert de synthèse et de clôture.

Le matériel photographique sera bien entendu fourni par la personne qui était présente lors des événements et disposera des droits correspondants. On doit toujours faire apparaître son nom dans les crédits.

Contrairement à l'illustration d'une histoire avec quelques images, le photoreportage raconte visuellement l'évènement, depuis son début, en passant par un nœud ou un moment central, pour arriver à son dénouement ou à sa fin, de sorte que le regard de la personne qui prend les photos est fondamental, étant donné qu'il détermine et donne une cohérence à l'histoire.

Il s'agit alors de l'enregistrement d'un événement ou d'un thème, raconté à travers une séquence définie d'images qui ont été sélectionnées, de sorte que l'histoire, avec le point de vue de l'auteur-e, devient essentielle.

L'approche de la non-violence appliquée au photoreportage

Comme les mots, les images peuvent aussi être choquantes, répugnantes, sordides ou produire tout type de sensation qui génère du rejet ou même de la répulsion. C'est pourquoi les journalistes ont

une responsabilité lorsqu'il s'agit de diffuser des images, en cherchant à deviner les sensations qu'elles provoqueront chez les destinataires.

Ce que l'on décide de photographier transmet ce que l'on veut montrer. Dans une approche humanisatrice, un bon reportage photo est un récit visuel qui libère des émotions et des sensations qui mobilisent la construction d'un monde plus humain.

Un reportage photo, du type de celui qui nous intéresse, mettra en évidence les éléments qui apportent humour, couleur, solutions nouvelles et pleines d'espoir, collaboration, solidarité, parité et inclusion. Les photographies peuvent montrer la beauté, la force, la complicité, la résolution, la joie, la dignité, la compassion, la diversité.

Il dépeindra des sujets engagés dans des causes, des avant-gardes représentées par des personnes audacieuses, il recherchera le courage dans l'action, mais il montrera toujours le meilleur de l'être humain ; également la douleur, l'injustice, la rébellion, l'oppression, la résistance ou l'aspiration et le besoin d'un monde meilleur. Une approche humanisatrice respecte toujours et avant tout la dignité humaine, quel que soit le contexte. Nous laisserons de côté la frivolité et la superficialité, et tenterons de saisir le geste qui partage, le regard vif, l'enthousiasme.

Une observation importante : le journalisme non-violent ne cherche pas à dénigrer, à ridiculiser ou à attaquer. Il ne s'attaque pas non plus à l'acte violent, même s'il ne le cache pas. Il rejette la morbidité. Il choisit soigneusement les sujets sur lesquels il se concentre, en essayant de communiquer à travers le langage visuel, en révélant ce qui n'est pas visible à l'œil nu, par exemple : les aspirations futures.

Bonnes pratiques

- 8M à Quito. Pressenza, Rédaction Équateur
<https://www.pressenza.com/fr/2020/03/8m-a-quito/>
- 17D, Retraites en France : Face à cette mobilisation historique, le gouvernement peut-il encore tenir bon ? Pressenza, Rédaction Paris
<https://www.pressenza.com/fr/2019/12/17d-retraites-en-france-face-a-cette-mobilisation-historique-le-gouvernement-peut-il-encore-tenir-bon/>
- Le collectif féministe Las Tesis parmi les personnalités les plus influentes de l'année. Pressenza, Redacción Chile
<https://www.pressenza.com/fr/2020/09/le-collectif-feministe-las-tesis-parmi-les-personnalites-les-plus-influentes-de-lannee/>
- Espagne : « Nous mettons la vie au centre pour ne laisser personne de côté : des papiers pour tous ! ». Pressenza, Redacción Madrid
<https://www.pressenza.com/fr/2021/09/espagne-nous-mettons-la-vie-au-centre-pour-ne-laisser-personne-de-cote-des-papiers-pour-tous/>

Pistes méthodologiques

Ce chapitre offre quelques possibilités concrètes pour développer de courts ateliers avec des groupes d'étudiant-e-s, d'enseignant-e-s, de journalistes, de communicant-e-s, d'équipes de communication de collectifs et d'organisations et, en général, avec des personnes intéressées par la réalisation de pratiques journalistiques axées sur la paix et la non-violence. L'objectif est de faciliter l'utilisation pratique du contenu du livre, comme contribution aux espaces de formation dans ce domaine.

Le chapitre est divisé en deux parties. Dans la première partie, quelques concepts clés ont été sélectionnés tant au niveau conceptuel qu'au niveau des principes de l'approche et, pour chacun d'entre eux, une activité pédagogique est proposée pour faciliter leur compréhension. Ces pratiques, bien que développées collectivement, cherchent à contribuer au nécessaire changement personnel qui, comme cela a été suggéré tout au long du texte, est un corrélat structurel et indispensable à l'incorporation de l'approche proposée dans la pratique quotidienne comme une « manière de faire » habituelle.

La deuxième section offre des directives simples pour s'exercer aux différents formats journalistiques proposés dans le livre, en utilisant les outils qui ont été définis. L'utilisation constante des modèles permettra, sans aucun doute, d'approfondir l'approche et de l'appliquer de manière permanente.

Autour des concepts et des principes

Pratique 1 : Paysage de formation

Entre les faits qui constituent la matière première de l'information et ce que réalise le·la communicant·e, il y a une distance constituée par son paysage interne. Un élément essentiel à cet égard est le paysage humain dans lequel on s'est formé, ou « paysage de formation ». Ce paysage agit de manière inaperçue et influence l'interprétation incarnée dans le récit journalistique. Il est donc intéressant de l'étudier pour comprendre la sensibilité à partir de laquelle se construit une histoire, en tenant compte de l'accélération des changements intervenus dans le monde.

Contexte

De nombreux objets ont changé entre notre enfance et aujourd'hui. Le paysage global dans lequel nos vies se sont déroulées a subi des changements majeurs. Je vous invite à faire l'exercice personnel suivant :

Objets tangibles : Décrivez la situation et les circonstances dans lesquelles vous avez vécu votre enfance et votre adolescence. Reconstituez le paysage de votre formation dans les grandes lignes, en vous concentrant sur les objets tangibles de l'époque (mode, voitures, accessoires, musique, livres, programmes télévisés). Ne vous inquiétez pas si vous ne vous souvenez pas de tout. Dans une conversation avec d'autres personnes, vous vous en souviendrez davantage.

Intangibles : Décrivez brièvement la situation et les circonstances que vous avez vécues dans votre enfance et votre adolescence, en vous concentrant sur les facteurs immatériels : qu'est-ce qui était considéré comme bon ? et comme mauvais ? Qu'est-ce qui vous rendait heureux ? Qui étaient les héros, les héroïnes, les valeurs à

l'école, les amitiés ? Quels étaient les problèmes sociaux ? Essayez de capter cette sensibilité.

Nous définissons les intangibles comme les valeurs, les aspirations sociales, les relations, etc., qui entourent une personne lorsqu'elle grandit : les normes de l'époque, les idéaux personnels, le prestige social, etc. ; nous pourrions l'appeler la sensibilité de l'époque.

Échange : En petits groupes, les résultats de l'exercice personnel sont échangés, en cherchant à identifier les similitudes, les différences et surtout, ce qui a changé entre hier et aujourd'hui.

Concept

Paysage de formation : dans l'époque où l'on naît, il y a des objets spécifiques propres à ce moment ; il y a aussi des vêtements et des gadgets dont on dispose au quotidien. Un monde d'objets tangibles qui ont changé au fil des ans. Un coup d'œil aux journaux et aux magazines, aux photographies, aux films et aux vidéos qui en témoignent permet de constater à quel point notre monde a évolué. Tout.e citoyen.ne peut avoir à sa disposition une formidable documentation pour remonter à la décennie ou à l'année qui l'intéresse et découvrir que de nombreux objets qui faisaient partie de l'environnement de notre enfance n'existent plus. D'autres ont été tellement modifiés qu'ils sont méconnaissables. Enfin, de nouveaux objets ont été produits, dont il n'existait aucune trace avant. Il suffit de comparer les jouets des enfants d'aujourd'hui pour comprendre l'évolution du monde entre deux ou plusieurs générations.

Le monde des intangibles a également changé : valeurs, motivations sociales, relations interpersonnelles, etc. À chaque étape de la formation, la famille a fonctionné d'une manière différente de celle d'aujourd'hui, tout comme l'amitié, le couple, les copains. Les classes sociales avaient une définition différente. Les choses à faire et à ne pas faire (les conventions sociales de l'époque), les idéaux personnels et collectifs à atteindre ont considérablement varié.

En d'autres termes, les objets matériels et immatériels qui constituent le paysage de formation de chaque personne et de chaque génération ont changé. Mais dans ce monde qui a changé, dans lequel un paysage de formation différent s'offre aux nouvelles générations, on a tendance à fonctionner sur la base d'intangibles qui ne fonctionnent plus correctement, dès lors qu'ils correspondent à une autre époque, révolue.

Le paysage de formation agit à travers nous comme un comportement, comme une manière d'être et de se déplacer parmi les gens et les choses. Ce paysage est aussi une tonalité affective générale, une « sensibilité » d'époque qui n'est pas en accord avec le présent.

La génération actuelle au pouvoir (économique, politique, social, scientifique, artistique, etc.) s'est formée dans un paysage différent de celui d'aujourd'hui. Cependant, elle y agit et impose son point de vue et son comportement comme un « report » d'une autre époque. Les conséquences de ce décalage générationnel sont visibles aujourd'hui. On pourrait affirmer que la dialectique générationnelle a toujours été à l'œuvre et que c'est précisément ce qui rend l'histoire humaine dynamique. Bien sûr, c'est notre point de vue. Mais ce qu'il faut retenir, c'est que la vitesse du changement s'accélère et que le rythme de vie actuel est très différent de ce qu'il était dans le passé. Il suffit d'observer les progrès technologiques et l'impact des communications sur le processus de mondialisation pour se rendre compte qu'en un court laps de temps, une accélération s'est produite qui dépasse des siècles entiers de tout autre moment historique.

Application (individuelle ou collective) : trouvez un article de presse qui date de 10, 20 ou 30 ans. Identifiez les éléments du paysage de formation qui ont joué un rôle dans son écriture.

Dans un deuxième temps, écrivez le même fait divers comme s'il se produisait aujourd'hui. Identifiez dans la nouvelle version les éléments du paysage de formation personnel ou collectif qui sont présents.

Pratique 2 : Le regard

Tout au long de ces pages, il a été souligné à plusieurs reprises que la relation sujet-monde est structurelle, en un va-et-vient évolutif. Tenir compte du paysage de formation permet de comprendre qu'à partir du paysage qui entoure chaque personne, une perspective est configurée, une façon de voir la vie, le monde et les autres. Cette façon de voir s'exprime dans ce qui est fait et dit, et, dans ce cas, s'exprime dans la production communicative. Dans cette pratique, le sujet est exploré en profondeur et la possibilité de modifier cette façon de voir devient évidente.

Contexte

Projetez diverses images d'articles de journaux, préalablement choisis, et, sans donner de contexte, invitez les personnes participantes à observer et à noter ce qu'elles y voient.

Brève discussion : en petits groupes, discutez de ce que chaque membre du groupe a vu dans chacune des trois images, puis discutez des similitudes et des différences dans ce qu'ils ont vu, en essayant de répondre à la question suivante : pourquoi, si les images sont les mêmes, voyons-nous des choses différentes ?

Concept

Le regard est un acte complexe et actif de perception, d'organisation d'un paysage et non un acte simple et passif de réception d'informations externes qui parviennent à mes sens externes ou de réception d'informations internes (sensations de mon propre corps, souvenirs, etc.) Le mot « regard » est utilisé dans un sens plus large que le sens visuel.

Ainsi, le concept de « regard » inclut une perception large et complexe de la réalité qui se construit non seulement à partir de ce qui est reçu de l'extérieur, mais aussi de ce qui vient de l'intérieur (rappelez-vous le thème du paysage de formation). La conscience, qui

est active, absorbe tout, le traite et le renvoie avec un regard qui est, en soi, une interprétation de la conscience de chaque sujet.

Puisque, comme on l'a dit, la conscience est active, elle peut aussi transformer le regard initial qu'elle construit sur un fait. Ainsi, le regard n'est pas statique, il peut changer et doit souvent changer, il est nécessaire que cela soit ainsi.

Application

Dans les mêmes groupes du premier échange, revenez aux premières images observées et, en vous rappelant ce que les participant-e-s ont dit au premier moment, identifiez si, en les observant à nouveau, les regards initiaux ont changé, comment et pourquoi.

Dans un deuxième temps, choisissez un article d'opinion dans n'importe quel média et essayez d'identifier le regard de l'auteur-e.

Pratique 3 : À propos de l'humain

Il a été dit que toute expression de violence cache un déni de la condition humaine de l'autre ou des autres. Qu'est-ce que l'être humain ? Comment humaniser notre regard sur l'autre, les autres ? Comment intégrer cette compréhension dans notre travail quotidien ?

Contexte

Invitez à faire l'exercice personnel suivant :

Je détends mon corps, je relâche mes muscles et j'entre en contact avec mon moi intérieur. Je respire profondément et j'adoucis mon cœur, j'ouvre mon cœur. Je calme aussi mon esprit. Des pensées diverses traversent mon esprit. Je ne fais pas attention à elles, je les laisse simplement passer. Je me tourne vers mon moi intérieur avec affection, comme quelqu'un qui va retrouver un vieil ami. Je me pose ensuite les questions suivantes :

Quel est mon plus grand espoir ? Qu'est-ce que je désire profondément ? Qu'est-ce qui me fait me relever après chaque échec ? Qu'est-ce qui me pousse à continuer ?

Échange : En petits groupes, discutez des réponses trouvées, en cherchant à identifier, dans les différentes réponses, ce qui est commun et ce qui identifie l' « être humain » chez les participants. Ensuite, sur la base d'une observation attentive d'une série de photoreportages préalablement sélectionnée, choisissez une des personnes figurant sur les photos et imaginez son histoire, son vécu, ses espoirs, ses aspirations, ses rêves.

Concept

À propos de l'humain (extraits) :

La compréhension du phénomène humain en général est une chose et mon propre registre de l'humanité de l'autre en est une autre, bien différente.

Étudions le premier point, c'est-à-dire la compréhension du phénomène humain en général.

Alors, qu'est-ce qui définit l'humain en tant que tel ? Ce qui le définit, c'est sa dimension historico-sociale qui se reflète dans sa mémoire personnelle. Tout animal est toujours le premier animal, mais chaque être humain est son milieu historique et social ; de plus, il est réflexion sur le milieu et contribution à la transformation ou à l'inertie de ce milieu.

Pour l'animal, le milieu est le milieu naturel. Pour l'être humain, le milieu est le milieu historique et social, la transformation de ce milieu et, bien sûr, l'adaptation de ce qui est naturel aux nécessités immédiates et à plus long terme. Donner une réponse différée face à un stimulus immédiat, donner un sens, une direction à son action quant à un futur calculé (ou

imaginé) est une caractéristique nouvelle de l'être humain par rapport au système « d'idéation », de comportement et de vie des représentants du règne animal. L'amplification de l'horizon temporel de la conscience humaine permet à l'humain ces délais face aux stimuli et de les situer dans un espace mental complexe. Cela le rend capable d'effectuer des délibérations, des comparaisons et d'en tirer des conclusions hors du champ perceptif immédiat.

En d'autres termes, il n'existe pas de « nature » humaine en l'être humain, à moins que cette « nature » ne soit considérée comme une capacité différente de celle de l'animal de se mouvoir dans des temps au-delà de l'horizon de perception. Autrement dit, s'il y a quelque chose de « naturel » dans l'être humain, ce n'est pas dans un sens minéral, végétal ou animal : ce qui est « naturel » en lui est précisément le changement, l'Histoire, la transformation.

Cette idée de changement s'accorde mal avec l'idée de « nature », et c'est pourquoi nous préférons ne pas utiliser le mot « nature » tel qu'il a été utilisé jusqu'à présent et qui, de plus, a servi à justifier tant de déloyautés envers l'être humain.

Si la coprésence de la conscience humaine est effective grâce à son énorme faculté d'amplification temporelle et si son intentionnalité permet de projeter un sens, l'être humain se caractérise alors par le fait d'être et de faire le sens du monde. Comme il est dit dans *Humaniser la Terre* : « Toi qui donnes mille noms, toi qui donnes du sens, toi qui transformes le monde... tes pères et les pères de tes pères se perpétuent en toi. Tu n'es pas un bolide qui tombe, mais une brillante flèche qui vole vers les cieux. Tu es le sens du monde et,

quand tu clarifies ton sens, tu illumines la Terre. Je te dirai quel est le sens de ta vie ici : humaniser la Terre. Qu'est-ce qu'humaniser la Terre ? C'est dépasser la douleur et la souffrance, c'est apprendre sans limite, c'est aimer la réalité que tu construis... »

Étudions le second point : le registre que j'ai de l'humanité des autres.

Tant que je ne percevrai de l'autre que sa présence « naturelle », l'autre ne sera qu'une présence objective, ou plus précisément animale. Tant que ma perception de l'horizon temporel de l'autre sera anesthésiée, l'autre n'aura pas plus de sens qu'en tant que « pour-moi ». La nature de l'autre sera un « pour-moi ». Mais en construisant l'autre dans un « pour-moi », je me constitue et je m'aliène dans mon propre « pour-soi ». Je veux dire que si « je suis pour-moi », je ferme mon horizon de transformation. Celui qui chosifie se chosifie lui-même et ferme ainsi son horizon.

Tant que je n'expérimenterai pas l'autre au-delà du « pour-moi », mon activité vitale n'humanisera pas le monde. Dans mon registre intérieur, l'autre devrait être une chaude sensation de futur ouvert qui ne se termine même pas dans le non-sens chosifiant de la mort.

Sentir l'humain dans l'autre, c'est sentir la vie de l'autre comme un bel arc-en-ciel multicolore, qui s'éloigne à mesure que je veux retenir, attraper, enlever son expression. Tu t'éloignes, et je me sens réconforté si j'ai contribué à briser tes chaînes, à surpasser ta douleur et ta souffrance. Et si tu viens avec moi, c'est parce que, dans un acte libre, tu te constitues en tant qu'être humain, et non seulement parce que tu es né « humain ». Je sens en toi la liberté et la possibilité de

te constituer en être humain. Et mes actes trouvent en toi ma cible de liberté. Alors, pas même ta mort n'arrêtera les actions que tu as mises en marche car tu es par essence temps et liberté.

Ainsi, j'aime chez l'être humain son humanisation croissante. Dans ces moments de crise et de chosification, dans ces moments de déshumanisation, j'aime sa possibilité de réhabilitation future. (*Silo Parle*, p. 87-91, Éditions Références, 2013).

Application

Quels moyens concrets pourriez-vous mettre en place pour que, dans votre pratique de communication ou de journalisme, vous preniez toujours en compte le regard humain des personnes auxquelles vous faites référence dans vos productions de communication ? Dressez votre propre liste pour vous aider à garder à l'esprit cet aspect essentiel de l'approche non-violente.

Pratique 4 : Intentionnalité

L'une des clés de l'approche proposée est de considérer le processus, sans perdre de vue la condition historique des êtres humains, héritiers et créateurs de l'histoire. Cette capacité de transformation et de projection des images dans le futur est à la base de la priorité que cette approche accorde aux expériences annonciatrices de formes et de mondes plus humains et de l'importance de toujours rechercher les possibilités du futur.

Contexte

Il a été affirmé que ce qui définit l'être humain est la capacité à donner un sens au monde, aux choses et aux processus, ainsi qu'à entreprendre des projets vers l'avenir.

Invitez les participants à une réflexion personnelle sur les questions suivantes :

Tout au long de votre vie, comment votre capacité à projeter l'avenir vous a-t-elle aidé à aller de l'avant et/ou à changer des sujets de préoccupation ?

Comment ces changements sont-ils liés au sens ou au but de votre vie ?

Partage : En petits groupes, discutez des réponses personnelles et, dans le cadre d'un dialogue, essayez d'identifier comment l'intentionnalité est exprimée.

Concept

Silo, pour sa part, considère que « *la conscience est intentionnalité* » (Silo, 2019, *Contributions à la pensée*) et souligne l'activité de la conscience, capable de transformer le monde. Elle-même est fonction de son intentionnalité, en insistant sur la « [...] *primauté du futur sur la situation actuelle. Ce sont l'image et la représentation d'un futur possible et meilleur qui permettent la modification du présent et qui rendent possible toute révolution et tout changement. Par conséquent, il ne suffit pas de subir la pression des conditions opprimantes pour que le changement se mette en marche ; il est aussi nécessaire de se rendre compte qu'un tel changement est possible et qu'il dépend de l'action humaine. Cette lutte ne se fait pas entre des forces mécaniques, ce n'est pas un réflexe naturel ; c'est une lutte entre des intentions humaines.* » (Silo, 2004, *Lettres à mes amis*, Éditions Références, 2004, p. 79).

Application

Concevez votre propre plan pour transformer ce que vous voulez transformer, personnellement et dans votre travail quotidien lié à la communication ou au journalisme, afin de surmonter les conditions qui peuvent générer de la souffrance et de la violence.

À propos des outils et des formats

Voici à présent les formats les plus couramment utilisés dans le journalisme. Afin de faciliter leur pratique, des tableaux hiérarchisés sont proposés à titre indicatif et, pour chacun, une activité concrète est suggérée. Ces tableaux sont utiles dans un premier temps. Ensuite, les éléments seront intégrés dans la pratique quotidienne, comme une façon de faire permanente.

Suggestions pour appliquer l'approche non-violente dans la rédaction d'un article

Sélectionnez un article d'actualité que vous avez produit ou d'un autre média. En suivant la description des outils dans le tableau ci-dessous, vérifiez si l'article sélectionné couvre les aspects décrits. À la fin, faites le point et rédigez un article, en suivant la structure et la description données. Si vous faites l'exercice en groupe, partagez les résultats et commentez-les.

Titre	Le titre peut ajouter une valeur éditoriale à la ligne sur la non-violence ou simplement annoncer précisément les informations à développer. Le titre peut être énoncé dès le début et corrigé par la suite.
Introduction	Elle résume en un paragraphe l'essentiel de la publication ou reproduit un paragraphe important.

Sélection thématique / Sources	<p>L'objectif est, dans la mesure du possible, d'élargir les thèmes d'information pour inclure des sujets qui ne sont pas traités dans les médias ou qui sont intentionnellement rendus invisibles.</p> <p>Certains de ces thèmes peuvent être : les tentatives pour la paix, le désarmement, les avancées scientifiques, sociales, politiques et culturelles qui bénéficient à l'humanité, la défense des droits humains, les actions de résistance non-violente, la lutte pour la décontamination et la protection de l'environnement, la dénonciation et la lutte contre les différentes formes de discrimination. De même, les demandes des personnes, les initiatives et les expressions culturelles issues de la base sociale, mais aussi l'éthique, la philosophie, la religiosité constituent un répertoire initial large et intéressant.</p> <p>Il faut faire particulièrement attention à ne pas prendre pour vraies les versions de celles et ceux qui génèrent la désinformation et la confusion. Derrière certaines informations, existent des intentions de manipulation de l'information en faveur d'intérêts économiques ou politiques spécifiques. Il est donc essentiel de cerner les intentions à l'origine des sources pour garantir la fiabilité.</p>
Informations clés	<p>Se composent des éléments habituellement présents dans le premier paragraphe du texte d'une publication : Quoi ? Qui ? Quand ? Où ? Pourquoi ? et Comment ?</p>
Détail	<p>Décrit en un ou plusieurs paragraphes le détail du sujet traité.</p>

<p>Choix des points de vue</p>	<p>Dans le choix des « déclarations » ou des « textes », nous privilégions celles et ceux qui non seulement rendent compte de ce qui est le plus important d'un point de vue informatif, mais qui valorisent la question dans un sens positif. En termes de contextes, l'objectif est de fournir des éléments qui permettent une compréhension plus large de la structure et du processus des événements racontés.</p>
<p>Déclarations / Citations</p>	<p>Citations, déclarations ou verbatim.</p>
<p>Analyse du discours, du langage, du ton</p>	<p>Le ton, tout en dénonçant la violence, n'est ni rancunier ni pamphlétaire. Il convient de prêter attention aux significations induites dans le langage, surtout si des sources d'information externes sont utilisées. Le discours, bien qu'éminemment informatif, suggère un soutien clair aux facteurs évolutifs de la situation décrite.</p>
<p>Commentaire ou ajout critiques</p>	<p>Après la mise en contexte, nous revenons à l'évènement spécifique, en ajoutant d'autres déclarations, opinions ou informations.</p>
<p>Conclusion</p>	<p>Elle indique la finalité informative et/ou ce qui est attendu à court ou moyen terme. Dans le cadre de cette approche, un bref élément est inclus, soulignant comment l'évènement ouvre une possibilité d'amélioration ou de changement.</p>
<p>Images/photos</p>	<p>La sélection graphique revêt une grande importance. Elle doit être cohérente avec l'idée générale, montrer le lieu, les acteur-ric-e-s, symboliser le meilleur de la situation.</p>

Suggestions pour appliquer l'approche non-violente dans le reportage

Sélectionnez un sujet qui vous intéresse et, en suivant la structure et la description suggérées, structurez-le. Le reportage peut être écrit, enregistré ou filmé. Si vous le pouvez, échangez avec un-e autre collègue qui fait le même exercice et donnez votre avis sur le résultat, en tenant toujours compte de ce qui est décrit dans les tableaux.

Titre	Il est recommandé d'indiquer des références du sujet, des protagonistes ou des lieux ciblés.
Introduction	Résume en un paragraphe le contenu principal ou fait allusion à des expressions ou des conclusions significatives. Complète le titre, ajoute des éléments. Elle est déterminante car va motiver – ou non – le-la destinataire à poursuivre sa prise d'information.
Sélection thématique	Du point de vue du journalisme non-violent, il est important de donner la priorité aux questions qui font référence : <ul style="list-style-type: none">- à la nécessité d'un changement- à la visibilité des alternatives- aux effets de manifestations en cours- aux évènements en cours pour lesquels un reportage plus approfondi a du sens.
Intérêt / Point de vue	Définir l'objectif du reportage et le(s) point(s) de vue à utiliser.

<p>Recherche / Sources</p>	<p>Mener des recherches sur les contextes, les acteur-ric-e-s et les enjeux. Recouper deux ou plusieurs sources d'information fiable. Il est suggéré d'accéder aux données d'organismes publics reconnus au niveau international, tels que les nombreuses agences des Nations Unies, les centres de recherche, les universités ou certaines organisations non gouvernementales établies de longue date et reconnues. Il est également utile de consulter les services gouvernementaux et les sources proches du militantisme sur les questions pertinentes.</p>
<p>Témoignages</p>	<p>Les reportages prennent vie grâce aux voix et aux images des protagonistes. Les mots à intégrer sont ceux des acteur-ric-e-s directs, sans aucune médiation, ce qui confère au reportage une force de témoignage. Nous montrons ce qui anime les événements, celles et ceux qui les font, leurs réalisations, leurs perspectives.</p> <p>Pour les reportages sur les situations de violence, les récits à la première personne des victimes sont fondamentaux, et peuvent inclure également une interpellation critique d'un-e responsable de la situation ou de personnes qui pourraient aider à trouver une issue.</p>
<p>Structure</p>	<p>La structure est composée d'une brève introduction informative, le corps principal étant la narration de ce qui doit être raconté, menant à une clôture concluante. Développer l'intrigue argumentative dans un scénario. Il est utile de mettre en place une structure avec différentes rubriques.</p>
<p>Production</p>	<p>Le reportage nécessite généralement une production collective entre différentes fonctions, ce qui stimule le travail en équipe, travail pour lequel il est également nécessaire de se qualifier en interne. Rassemblez une grande quantité de films ou de matériel photographique.</p>

Images / photos	<p>La demande d'autorisation des personnes qui seront présentées, l'invitation explicite à rendre leur situation publique, est une question essentielle.</p> <p>Les exceptions à cette règle sont les reportages d'investigation, où l'exposition d'un événement violent permet un certain degré d'intrusion sans autorisation préalable. Malgré cela, il faut faire preuve d'une extrême prudence, non seulement pour protéger les sources, mais aussi pour éviter les condamnations prématurées. Il en va de même dans les situations impliquant un grand nombre de personnes, comme les accidents, les catastrophes ou les situations de violence généralisée, qui rendent impossible une telle consultation préalable. Malgré cela, le principe de la préservation de la dignité et de l'intégrité personnelle reste inviolable, et toute morbidité ou stigmatisation doit être évitée.</p>
Conclusion	<p>En conclusion, la constante doit être l'ouverture du futur, la visibilité des potentialités, des possibilités, des tendances ou des alternatives évolutives. Cette façon de montrer place le reportage dans une situation dynamique, qui permet toujours de penser à des transformations vertueuses.</p>
Édition, révision, publication	<p>Le récit prend forme grâce au choix du matériel le plus approprié, pas seulement en termes techniques. Il implique également le regard réfléchi de l'éditeur sur l'accent à mettre. À titre de suggestion, il peut être utile de considérer chaque reportage comme une sorte de petit documentaire ou de film réaliste.</p> <p>Quant au bilan final, il est identique à celui des autres formats. Ce qui compte, c'est l'impression et la saveur que ce matériel laissera dans la mémoire ainsi que le type d'actions qu'il mobilise.</p>

Suggestions pour appliquer l'approche non-violente dans l'entretien

Sélectionnez une interview déjà publiée par un média, qu'il s'agisse de la télévision, de la radio ou de la presse, et analysez-la en fonction de la description du modèle. Ensuite, à titre d'exercice, retravaillez l'interview que vous avez sélectionnée en y ajoutant l'approche non-violente, dans ce cas toujours par écrit et comme si vous étiez le/la journaliste ou le/la communicant-e qui a réalisé l'interview. Comparez le résultat. Si vous faites l'exercice en groupe, discutez-en avec vos collègues.

Titre	Le titre mentionne le nom de la personne interrogée, accompagné d'une phrase significative, ce qui permet de mettre en évidence l'orientation souhaitée.
Introduction	Décrit le sujet de l'interview et le profil de la personne interrogée. Cette introduction permet une éditorialisation dans une perspective non-violente.
Choix thématique	Les sujets d'actualité. Les situations qui font référence à la nécessité d'un changement. La visibilité des alternatives ou des effets de démonstration en cours. Des événements qui nécessitent une analyse plus approfondie.
Recherche	Une brève recherche de fond sur le sujet à traiter.
Recherche des témoignages	Les protagonistes direct-e-s sont invité-e-s à rendre visible leur témoignage ou leur opinion. Pour les entretiens analytiques, des universitaires ou observateur-ric-e-s, dont le choix implique en soi une option éditoriale.
Introduction, présentation, accueil	Introduction, présentation de la personne interviewée, en soulignant la pertinence de son profil sur le sujet à traiter. Bienvenue.

Questions (cas exemplaires)	Dans le cas d'exemples encourageants, nous posons des questions sur le projet en question, ses protagonistes, ses réalisations, tout aspect spécifique qu'il est important de souligner, les contextes, les motivations qui ont conduit à l'engagement dans le projet, et enfin, nous interrogeons sur l'image du futur auquel il aspire.
Approche	L'élément rédactionnel est introduit en soulignant l'intentionnalité de celles et ceux qui construisent, la capacité humaine à surmonter les circonstances difficiles, le facteur collectif, la solidarité, la créativité, l'inspiration, l'espoir qu'il-elle-s génèrent dans la possibilité de transformations, l'esprit humanisant de l'action, etc.
Questions (cas de dénonciation)	Posez des questions sur la situation de la violence, les facteurs qui génèrent la douleur et la souffrance, la réponse apportée, ce qu'il faut faire.
Approche	Incluez des questions sur les causes profondes et les contextes du conflit, afin d'élargir la compréhension du phénomène. Favorisez dans l'entretien des positions qui expriment une critique de la matrice violente du système et découragent la haine, la culpabilité ou la vengeance. Évitez le côté criard et victimaire.
Questions (cas d'actualité)	Approfondir les événements, en orientant les questions vers des détails informatifs, des témoignages de personnes impliquées, la situation actuelle, les conséquences possibles.
Approche	Évitez les préambules et les formulations compliquées. N'induissez pas les réponses.
Questions (cas d'analyse)	Dans le cas des entretiens analytiques, approfondir les contextes et les processus qui y ont conduit, afin de démêler les questions qui ne sont pas évidentes.

Approche	Aller à la racine des conflits, mettre en évidence les progrès et les obstacles.
Conclusion	Dans tous les cas, terminez par une question qui pointe vers l'avenir avec un commentaire encourageant.

Suggestions pour appliquer l'approche non-violente dans l'article d'opinion

Titre	Il doit susciter l'attrait et la curiosité, faire référence au sujet, aux acteur-ric-e-s ou au lieu spécifique. Si ces éléments n'ont pas été mentionnés initialement ils peuvent être placés à la fin de l'article.
Chapeau	Résumé du contenu principal en un paragraphe ou reproduction d'un paragraphe important de l'article. Il doit être rédigé en dernier lieu.
Sélection thématique	Dans le cadre des thèmes prioritaires du journalisme non-violent, l'importance accordée par les communicant-e-s à la question à traiter est pertinente. Bien qu'il soit généralement approprié que le sujet soit d'actualité, comme une prise de position sur un événement d'actualité ou la proximité d'évènements qui intéressent le public, un article d'opinion peut également servir à réfléchir à des questions qui transcendent la situation actuelle.
Opinion principale	Une fois le sujet choisi, l'étape suivante consiste à savoir ce que l'on veut raconter ou dire, ou du moins à avoir une idée approximative du noyau central de l'article. Au cours du développement, de nouvelles facettes et même des contreparties à l'idée de base apparaîtront, mais il est essentiel d'avoir une hypothèse claire pour commencer.

Introduction	Ce segment est essentiel car, avec le titre et l'introduction, il définit généralement l'intérêt du lecteur ou de la lectrice.
Scénario	Développez la trame argumentaire dans les paragraphes suivants. Si l'article est long, proche de l'analyse, il est recommandé de constituer un squelette de sous-titres, ce qui n'est pas nécessaire si l'opinion peut être condensée en une colonne de quelques paragraphes.
Pondération des arguments	Montrer des aspects humanisants dans chaque situation, même dans les plus défavorables, permet de remonter le moral face à des circonstances douloureuses. Amener le regard du public vers la coresponsabilité et la possibilité d'actions collectives, solidaires et collaboratives.
Contextes spatio-temporels	La temporalité nous permet de comprendre que la transformation n'est pas seulement une possibilité, mais qu'elle est constitutive de la vie et de l'histoire humaines. La mise en contexte, en reliant le sujet à des questions connexes, permet d'établir des relations possibles et d'élargir le sens de la compréhension.
Révision du langage et du récit	Examinez la saveur des mots utilisés. Le mot nous rapproche, nous éloigne, facilite le dialogue ou l'entrave. Dénaturalisez les lieux communs, déconstruisez et reconstruisez les significations dans un sens non-violent. Pour critiquer ou dénoncer des situations injustes ou violentes, utilisez des concepts éloignés de la cruauté ou de la vengeance.

Commentaires, données, citations	<p>Pour illustrer ou affirmer les postulats, on utilisera de préférence des citations de penseur-euse-s ou de leaders qui ont contribué à l'élévation de l'esprit humain à chaque époque historique. Le fait de compléter l'avis par des données fournit non seulement des éléments pour une meilleure analyse, mais tend également à renforcer la proposition d'action. L'incorporation ou la remise en question de points de vue silencieux ou peu visibles, tels que ceux des nouvelles générations, des femmes ou des cultures marginalisées, améliore la sensibilité de l'article. Lorsque vous citez des bibliographies ou des extraits d'autres articles, les références aux autres sources doivent être clairement indiquées.</p>
Position	<p>Énoncer en un paragraphe la position que vous voulez transmettre permet de concentrer votre opinion et de rendre votre proposition plus puissante.</p>
Conclusion	<p>Dans l'accord final, la vision d'un avenir ouvert devrait résonner. L'opinion nous permet d'essayer d'entrevoir les meilleures possibilités ou simplement d'ouvrir des perspectives à des situations apparemment fermées.</p> <p>Il est conseillé d'ajouter une touche d'émotion (poétique, qui interpelle, une phrase émouvante, un enseignement, etc.) ou de la relier à l'hypothèse de départ.</p>
Images	<p>La sélection des images doit être cohérente avec l'idée générale, en montrant le lieu, les acteur-ri-ce-s, symbolisant le meilleur de la situation ou indiquant de manière plus abstraite ce que l'on veut transmettre.</p>

Suggestions pour appliquer l'approche non-violente dans le photoreportage

Titre	Le titre peut ajouter une valeur éditoriale dans la ligne de la non-violence ou faire allusion à des questions, acteur-ric-e-s ou territoires spécifiques.
Introduction	Résumé du contenu en un paragraphe.
Choix thématiques	Actualité. Dénonciation de situations qui nécessitent un changement. Visibilité des manifestations populaires et effets de démonstration en cours.
Point de vue et intérêt	Définir l'objectif du reportage et le(s) point(s) de vue à utiliser.
Collecte d'informations préliminaires	Connaître les circonstances entourant l'évènement à raconter visuellement.
Edition de qualité, narratif	Choisir le matériel le plus approprié, non seulement en termes de qualité technique, mais aussi en termes de contribution à la narration de la situation. Vérifier les effets de lumière, qui doivent être cohérents avec les différents moments de la capture de la situation. Optimiser la qualité ou l'impact au moyen d'outils informatiques d'édition.

Post-production

Introduction	Situe le sujet ou la situation à décrire.
Production photographique	<p>Mettre en évidence les éléments qui apportent de l'humour, de la couleur, des solutions nouvelles et spéciales, de la collaboration, de la solidarité, de la parité et de l'inclusion. Les photographies peuvent montrer la beauté, la force, la complicité, la résolution, la joie, la dignité, la compassion, la diversité.</p> <p>Il est également possible de faire le portrait de celles et ceux qui s'engagent dans des causes contestataires, des avant-gardes représentées par des personnes audacieuses, de rechercher ce qui est au-delà des limites, de montrer le meilleur de l'être humain, la douleur, l'injustice, la rébellion, l'oppression, la résistance, l'aspiration et le besoin d'un monde meilleur.</p> <p>Une approche humanisatrice souligne toujours et avant tout la dignité humaine, dans n'importe quel contexte. Laissez de côté la frivolité et la superficialité, sauf dans un sens critique, pour essayer de capter le geste qui partage, le regard vif, l'enthousiasme.</p>
Textes de légendes	De courts textes à caractère descriptif ou complémentaire accompagnant le récit.
Révision et publication	<p>Avant de publier, évaluez le sens esthétique, cognitif et émotionnel produit par le matériel. Il doit répondre à la question de la véracité informative, du contexte, des qualités optiques, de la cohérence avec l'intrigue souhaitée, mais aussi laisser un sentiment mobilisateur vers la construction d'un monde plus humain. Il est intéressant de consulter d'autres personnes sur leur impression pour d'éventuelles améliorations finales.</p>

Bibliographie

ACOSTA DAMAS, Maribel. *Retos del periodismo contemporáneo: nuevas narrativas, medios, fuentes y audiencias en transición*, *Revista Alcance, ARCIC* vol. 6 n° 12, La Habana, 2017.

AMEGLIO, Pietro. *Gandhi and the construction of civil disobedience*, Ixtus, 1998.

ARISTOTE. *The Works of Aristotle Translated into English under the Editorship of W.D. Ross, M.A., Hon. LL.D. (Edin.)*, Volume 3, Clarendon Press, Oxford, 1931.

Bible, *Évangile de St. Mathieu 7*, (consulté le 6 avril 2021). Disponible sur <https://www.bibliorama.org/bible/la-bible-chouraqui/>

BYRNE, Alex. *Intentionality* in J. Pfeifer & Sabotra Sarkar (eds), *The Philosophy of Science: An encyclopedia*, Routledge, 2006, (consulté le 30 mai 2021). Disponible sur <http://web.mit.edu/abyrne/www/intentionality.html>

CALDERÓN CONCHA, Percy. *Teoría de conflictos de Johan Galtung*. *Revista Paz y conflictos, Número 2*, Instituto de la Paz y los Conflictos, Universidad de Granada, 2009. Disponible sur <https://bit.ly/2wOoqDR>

CANTAVELLA, Juan. *Manual de la entrevista periodística*, Ed. Ariel, Madrid, 2015.

CARSEN, Clayborne. *The Autobiography of Martin Luther King, Jr.*, Grand Central Publishing, New York, 2001.

CASTON, Victor. *Connecting traditions: Augustine and the Greeks on Intentionality*, Ed. E. Sosa, 1998. *Philosophy and Phenomenological Research*, 58(2), 249-298, (consulté le 30 mai 2021). Disponible sur <https://www.jstor.org/stable/2653509>

CASTON, Victor. *Intentionality in Ancient Philosophy*, Ed. E. Zalta, 2019. *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Metaphysics Research Lab, Stanford University, (consulté le 30 mai 2021). Disponible sur <https://plato.stanford.edu/archives/win2019/entries/intentionality-ancient/>

CONFUCIUS. *The Analects*. Newburyport: Open Road Integrated Media, Inc., 2016.

FISCHER, Louis. *The Life of Mahatma Gandhi*. Ed. J. Cape, London, 1951.

GARCIA, Fernando. *Terminologie de l'École - Encadrement et Vocabulaire*, 2012.

GALTUNG, Johan. *Violence, Peace and Peace Research*, *Journal of Peace Research*, p. 167-191, 1969.

GALTUNG, Johan. *Cultural violence*, *Journal of Peace Research*, p. 291-305, 1990.

GARCIA GONZALEZ, María Nieve. *La entrevista*, Editorial Fragua, Madrid, 2006.

Guru Granth Sahib, Ang 259, 1950, (consulté en 2021). Disponible sur <https://www.sikhithemax.org/ang?source=G&ang=259>

HALPERIN, Jorge. *La entrevista periodística. Intimidaciones de la conversación pública*, Ed. Aguilar, Buenos Aires, 2008.

HERMANN, Jacobi. *Jaina Sutras, Part II*, Clarendon Press, 1895, Oxford.

- HUSSERL, Edmund. *Méditations cartésiennes*, Éd. Vrin, Paris, 2000.
- HUSSERL, Edmund. *Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique*, Éd. Gallimard, Paris, 2018.
- JACOB, Pierre. *Intentionality*, Ed. E. Zalta, 2019. The Stanford Encyclopedia of Philosophy. Metaphysics Research Lab, Stanford University, (consulté le 31 mai 2021). Disponible sur <https://plato.stanford.edu/archives/win2019/entries/intentionality/>
- LIZARAZO, Nelsy, TOLCACHIER, Javier. *Comunicación para la Paz y la No violencia. Módulo de Formación No.2*. Diplomado de Comunicación para la Paz, Escuela de Comunicación, Universidad Claretiana, Colombia, 2020.
- LOPEZ VIGIL, José Ignacio. *Manual urgente para radialistas apasionados*, Lima, 2005.
- MARQUINA, Aurora. *Aportes para una educación no-violenta. Teoría y prácticas del Humanismo Universalista*, Virtual ediciones, Santiago de Chile, 2003.
- MARTI, Barbara. *Les formes masculines n'ont jamais été neutres en termes de genre*, 2021, (consulté en 2021). Disponible sur <https://www.infosperber.ch/frau-mann/diskriminierung/die-maennlichen-formen-waren-nie-geschlechtsneutral/>
- MARTIN-BARBERO, Jesús. *De la comunicación a la cultura. Perder el "objeto" para ganar el proceso*. Signo y Pensamiento (Vol. III, Número 5), p. 17-24, Ed. Pontificia Universidad Javeriana, Bogotá, 1984.
- MARTÍNEZ VALLVEY, Fernando, IRLA URIARTE, Vanessa. *El entrevistador en televisión: actitudes y estilos*. Estudios sobre el Mensaje Periodístico 23 (2), 1247-1263. Ediciones Complutense, Madrid, 2017.

MAY, Rollo. *Love and Will*, Dell Publishing Co. Inc., New York, 1974.

MENDEZ, Lía. *Violence and Nonviolence*, Espacio editorial, Buenos Aires, 2015.

MILGRAM, Stanley. *Behavioral study of obedience*. The Journal of Abnormal and Social Psychology, 371-378, 1963.

MILGRAM, Stanley. *The Perils of obedience*, Harper's Magazine, 1974.

Nations Unies. *Déclaration universelle des droits de l'homme*, 1948, (consulté en 2021). Disponible sur <https://www.un.org/en/about-us/universal-declaration-of-human-rights>

NOVOTNY, Hugo. *Intencionalidad en la evolución humana y universal*, 2007. Meditaciones - Portal de Filosofía Práctica, (consulté en 2021). Disponible sur <http://meditaciones.org/intencionalidad-en-la-evolucion-humana-y-universal/>

Organisation Mondiale de la Santé. *Rapport mondial sur la violence et la santé*, Genève, 2002, (consulté en 2021). Disponible sur <https://www.who.int/fr/publications-detail/9241545615>

PATTERSON, Carlos Miguel. *El buen reportaje, su estructura y características*. Revista latina de Comunicación social, Canarias, 2003. Disponible sur https://www.researchgate.net/publication/26538141_El_buen_reportaje_su_estructura_y_caracteristicas/link/00b6521d0cf202ff64634c40/download

ROBINSON, Tony. *Coffee with Silo and the Quest for Meaning in Life*, Mikebuda Park of study and reflection, Budapest, 2014.

Sefaria. *Shabbat 31a*, 2012, (consulté en 2021). Disponible sur <https://www.sefaria.org/shabbat.31a?lang=bi>

- SHARP, Gene. *La lutte non violente - Pratiques pour le XXI^e siècle*, Éd. Ecosociété, Montréal, 2015.
- SILO. *Lettres à mes amis. À propos de la crise sociale et personnelle dans le monde actuel*, Éditions Références, Paris, 2004.
- SILO. *Dictionnaire du Nouvel Humanisme*, Éditions Références, Paris, à paraître.
- SILO. *Contributions à la pensée*, Éditions Références, Paris, 2019.
- SILO. *Silo parle*, Éditions Références, Paris, 2013.
- SWINDEN, Silvia. *The Genealogy of Nonviolence. From Monkey Sapiens to Homo Intentional: The Phenomenology of the Non-Violent Revolution*, Adonis & Abbey Publishers limited, London, 2006.

Les auteur-e-s

Pía Figueroa Edwards est diplômée en histoire de l'art et experte en écologie. Elle est entrée en politique dans les années 1980, en participant à la fondation du Parti humaniste. Après le retour à la démocratie, elle est devenue sous-secrétaire d'État dans le cabinet du président Patricio Aylwin, représentant le Chili dans diverses négociations internationales liées au changement climatique, au protocole de Montréal et au traité sur l'Antarctique, et s'est présentée deux fois aux élections législatives. Elle a été présidente de la Fondation Laura Rodriguez, qui se consacre aux questions de genre, d'éducation, de communication, d'environnement et de santé, et à la réalisation de nombreux projets sociaux. Elle a travaillé en tant que conseillère en environnement auprès du ministre de l'Agriculture et directrice de la vulgarisation à l'Universidad educares. Depuis 1994, elle dirige le salon international de l'environnement, Eco Feria. Elle est vice-présidente de la Fondation Pangea et directrice de Tempo Consultores. Elle collabore avec divers organismes et institutions universitaires, les médias, des entreprises privées et des organisations non gouvernementales. Elle conseille des entreprises nationales et étrangères dans les domaines de la communication, du management, de l'organisation d'événements et de l'environnement. De 2008 à ce jour, elle partage la direction de l'agence de presse internationale Pressenza. Elle écrit régulièrement, est productrice exécutive de documentaires télévisés et réalise diverses monographies de recherche. Elle a publié trois livres,

traduits et édités dans différentes langues, qui font partie du courant de pensée connu sous le nom de « Nouvel Humanisme Universaliste ».

Nelsy Lizarazo Castro, de nationalité colombienne et équatorienne, a fait des études supérieures en sciences politiques et en relations internationales, et est diplômée de premier cycle en philosophie et en littérature. Communicatrice et éducatrice populaire, elle a travaillé pendant douze ans, à deux périodes différentes, au sein d'Aler, l'Association latino-américaine d'éducation populaire et de communication. Elle est professeure d'université et fondatrice de Pressenza, ainsi que rédactrice en chef de la Salle de presse de l'équateur et, depuis cinq ans, coproductrice du programme radiophonique *Cuatro elementos*, qui se concentre sur l'analyse des événements internationaux.

Juana Pérez Montero est diplômée en journalisme de la faculté des sciences de l'information de l'Université Complutense de Madrid. Elle a travaillé dans la presse écrite et à la radio. Engagée dès son plus jeune âge dans le siloïsme et la non-violence, elle a édité le journal *El Humanista* en Espagne entre 1984 et 1986. Son engagement dans la construction collective l'a amenée à participer à des documentaires, des livres et des monographies, ainsi qu'à la construction de réseaux de militants qui défendent le revenu de base inconditionnel, le désarmement nucléaire, le dialogue et la réconciliation entre les personnes et les peuples. Sa vie et son travail sont des quêtes incessantes pour apprendre et contribuer à l'ouverture de nouveaux chemins personnels et sociaux. Elle a occupé différents rôles au sein de Pressenza depuis sa création et fait aujourd'hui partie de l'équipe de rédacteurs et de journalistes. Elle combine ces activités avec la poésie, la recherche et l'écriture sur différents thèmes.

Tony Robinson milite pour la paix et la non-violence depuis ses études à l'université de Cambridge, où il s'est engagé dans le mouvement humaniste. En 2009, il a rejoint Monde sans Guerres et Sans Violence et a participé à la première marche mondiale pour la paix

et la non-violence, qui a fait campagne pour l'élimination des arsenaux nucléaires et de toutes les formes de violence. Il a été rédacteur, éditeur et enfin codirecteur de *Pressenza*, suivant de près les avancées qui ont conduit en 2017 au traité de l'ONU sur l'interdiction des armes nucléaires, ainsi que son entrée en vigueur ultérieure. En 2019, il a produit le documentaire primé *Le début de la fin des armes nucléaires* avec le réalisateur Álvaro Orús. Depuis 2017, il est membre du comité de coordination d'Abolition 2000 Réseau mondial pour l'élimination des armes nucléaires.

Javier Tolcachier est chercheur au Centre mondial d'études humanistes. Il est chroniqueur et membre de l'équipe fondatrice de l'agence de presse internationale *Pressenza*, qui se consacre à la paix et à la non-violence. Parmi ses travaux figurent les livres *Mémoires du futur*, *La chute du dragon et de l'aigle*, *Humaniser l'histoire* et *Tendances*, ainsi que des communications, articles, études et monographies qui tentent d'appliquer une perspective humaniste à divers domaines de l'activité humaine. Il est impliqué dans le mouvement humaniste depuis quatre décennies et vit en Argentine, à Córdoba, sa ville natale.

Table des matières

Préface de l'édition francophone.....	II
Prologue.....	17
Introduction.....	27
L'humanisation de la communication : fondements conceptuels du journalisme non-violent.....	29
L'être humain.....	30
Extension de l'horizon temporel.....	31
Le schéma du psychisme et sa spatialité.....	32
Réversibilité.....	33
Intentionnalité.....	34
Violence.....	38
Non-violence.....	41
Le journalisme non-violent.....	46
Le moteur de l'histoire.....	47

Principes du journalisme non-violent.....	49
Principes relatifs à l'information.....	50
L'information comme bien social – la communication comme droit humain.....	50
Le développement continu des connaissances.....	56
La base sociale comme source d'information.....	61
Au-delà de l'information, l'action.....	70
Principes liés au point de vue ou au regard.....	74
Le point de vue, toujours présent.....	74
L'intentionnalité humaine, moteur de l'action.....	79
Responsabilité ou culpabilité.....	87
La diversité comme richesse.....	95
Nouvelles sensibilités dans le monde contemporain.....	101
Principes relatifs à la violence et à la non-violence.....	108
Le caractère inacceptable de la violence sous toutes ses formes.....	108
Dénoncer l'oppression systémique.....	114
Priorité à la résolution non-violente des conflits.....	122
Gérer les conflits et la violence à partir d'une éthique non-violente.....	132
La réconciliation comme information.....	138
Outils pour une approche non-violente dans la pratique du journalisme.....	147
Les préjugés sur la non-violence utilisés pour communiquer. .	150
Construction de l'information.....	153
Sélection thématique.....	153
Contextes.....	154

Point de vue.....	156
Langage et significations.....	157
Conclusion, épilogue et fin.....	160
Titre.....	161
Traitement de l'image visuelle.....	162
Le ton de la communication.....	163
Construction collaborative.....	164
Confirmer le point de vue.....	164
L'approche non-violente et les formats journalistiques.....	167
L'article de presse.....	168
Brève définition.....	168
L'approche de la non-violence appliquée à l'article de presse.....	169
Le reportage.....	176
Brève définition.....	176
Approche de la non-violence appliquée au reportage.....	176
Choix du thème.....	177
Enquêtes préliminaires.....	177
Les points de vue.....	178
Structure.....	179
Production du matériel.....	179
Édition, révision et publication.....	180
L'entretien.....	181
Brève définition.....	181
Approche de la non-violence appliquée à l'entretien.....	182
L'article d'opinion.....	188

L'approche de la non-violence appliquée à l'article d'opinion.....	190
Le photoreportage.....	196
Brève définition.....	196
L'approche de la non-violence appliquée au photoreportage.....	197
Pistes méthodologiques.....	201
Autour des concepts et des principes.....	203
Pratique 1 : Paysage de formation.....	203
Pratique 2 : Le regard.....	206
Pratique 3 : À propos de l'humain.....	207
Pratique 4 : Intentionnalité.....	211
À propos des outils et des formats.....	213
Suggestions pour appliquer l'approche non-violente dans la rédaction d'un article.....	213
Suggestions pour appliquer l'approche non-violente dans le reportage.....	216
Suggestions pour appliquer l'approche non-violente dans l'entretien.....	219
Suggestions pour appliquer l'approche non-violente dans l'article d'opinion.....	221
Suggestions pour appliquer l'approche non-violente dans le photoreportage.....	224
Bibliographie.....	227
Les auteur·e·s.....	233

Dépôt légal : janvier 2023



pressenza
INTERNATIONAL PRESS AGENCY

<https://www.pressenza.com/fr/>
pressenzafrancophone@tutanota.com